BATAILLES & BLINDES

BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +25 COULEURS

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET [illegible] MILITAIRES

N°12

1917 - BERRY-AU-BAC
BAPTÊME DU FEU
POUR LES CHARS FRANÇAIS

CHRISTIE'S TRACKS
DE ROCK ISLAND
A KUBINKA

SPECIAL
1944

COMBATS DE CHARS EN EUROPE

ALSACE - ARDENNES - NORMANDIE

LA GUERRE DES
MONDES
AFGHANISTAN 1979-1989

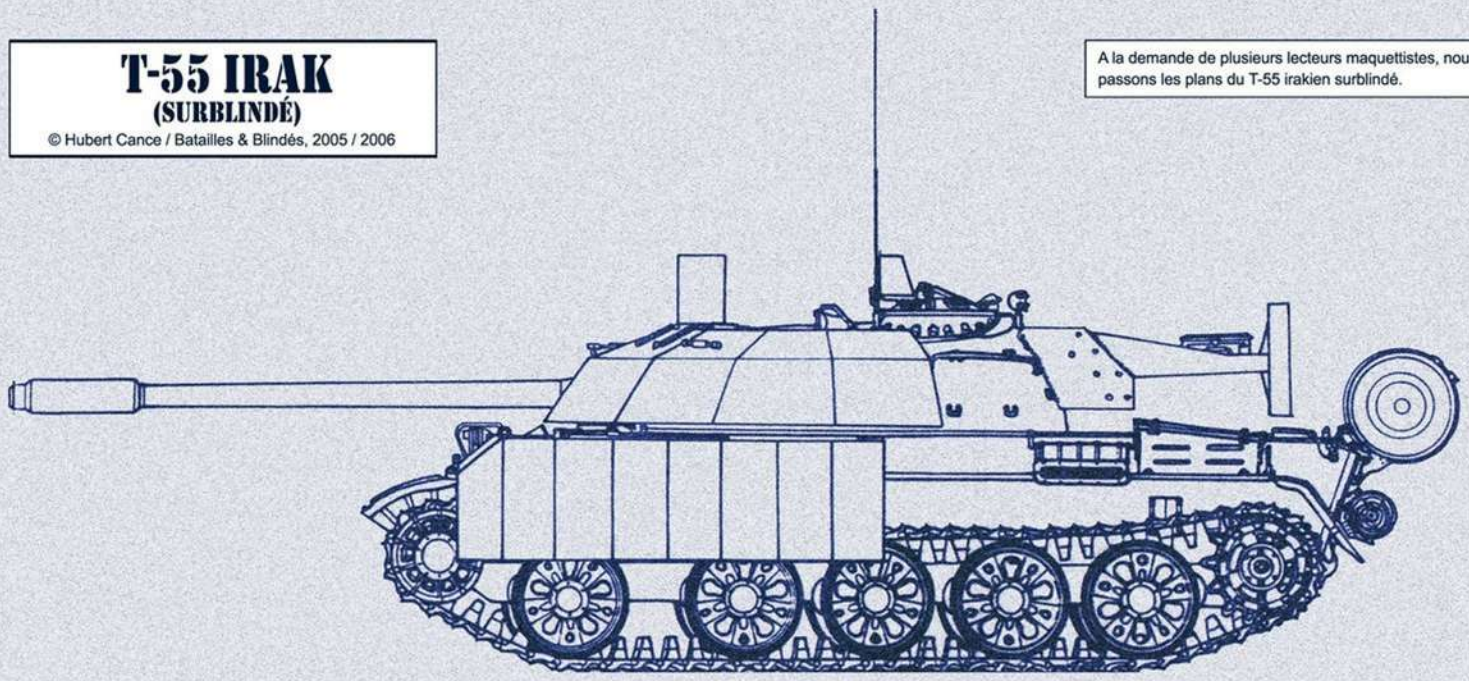
Batailles & Blindés n°12
Bimestriel / Décembre 2005 - Janvier 2006
Belgique, Italie,
Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € – Canada : 14$C

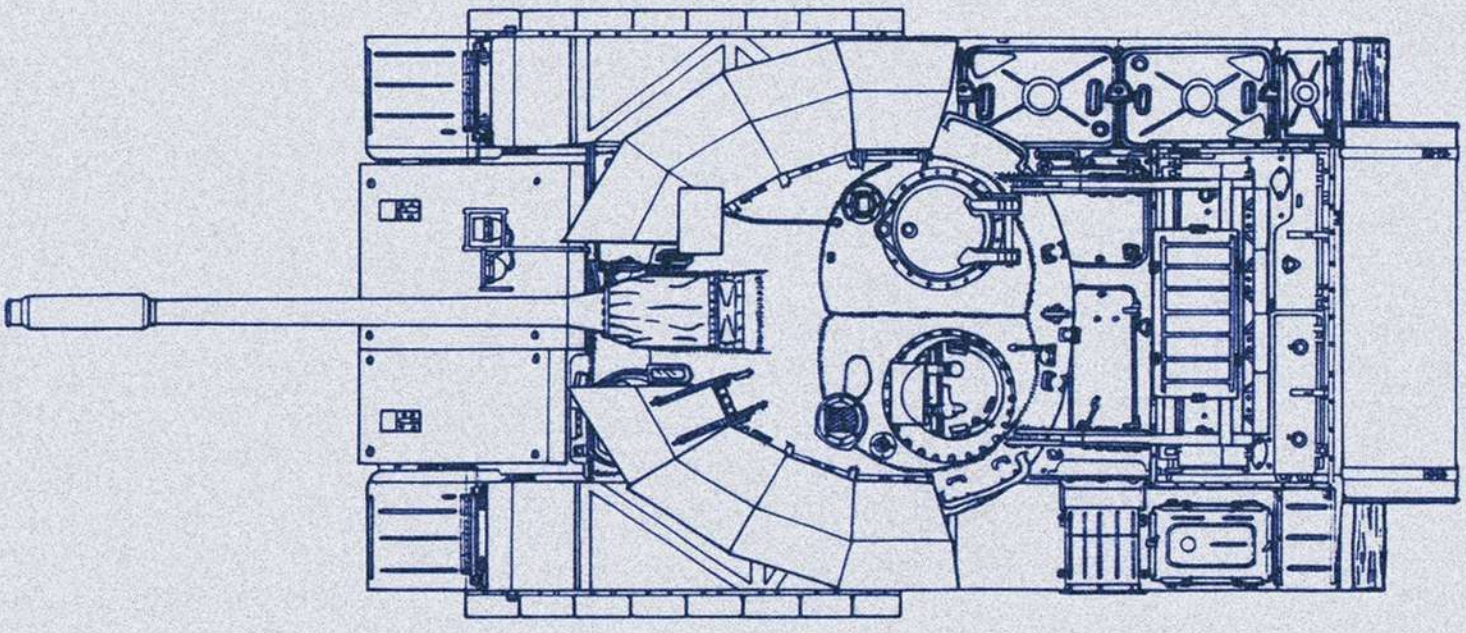
M 01699 - 12 - F: 6,90 € - RD

T-55 IRAK
(SURBLINDÉ)

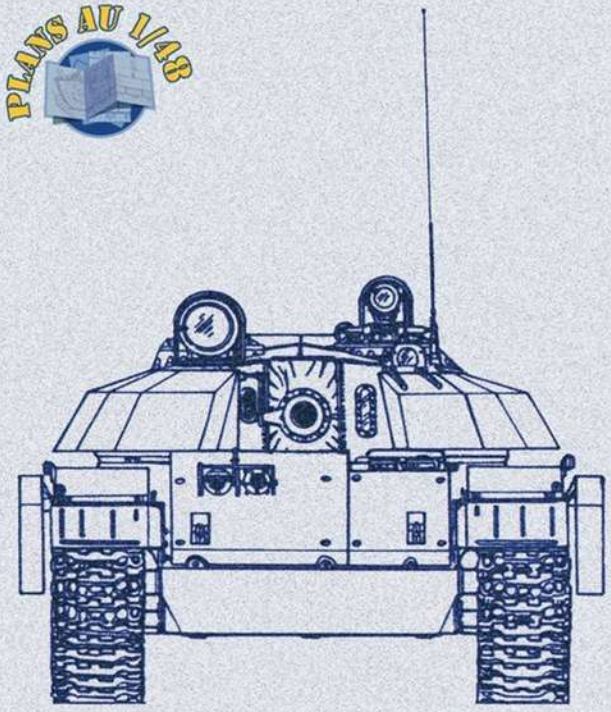
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

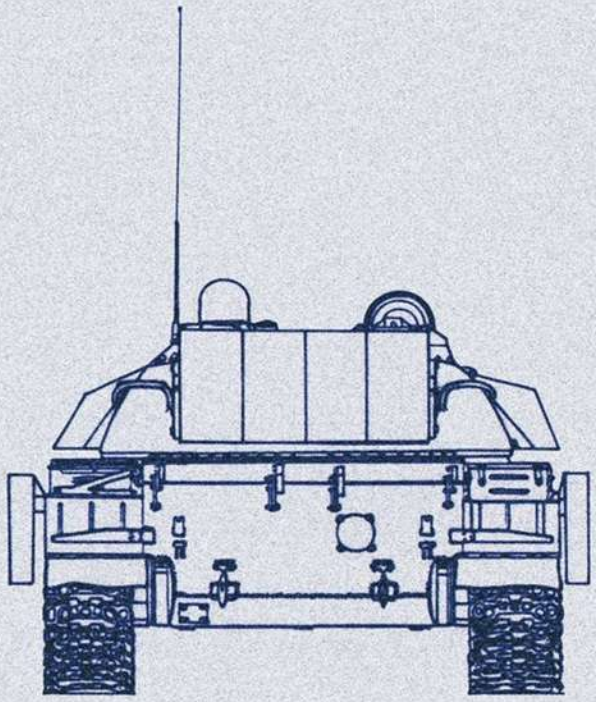
A la demande de plusieurs lecteurs maquettistes, nous passons les plans du T-55 irakien surblindé.





PLANS AU 1/48





Happy birthday, joyeux Noël, et bonne année !

Happy Birthday ! Et oui, car avec ce douzième opus, à raison de six numéros par an, Batailles & Blindés fête ses deux ans. Et comme la revue est encore loin d'avoir atteint l'âge de raison, je me suis dit qu'il serait agréable de fêter ces deux ans de passion avec vous en vous proposant un dossier spécial « combats de chars 1944 ». Il ne s'agit pas d'un hors-série mais d'un ensemble d'articles ayant une unité de temps, de lieux et d'espace. Une formule que je serai certainement amené à reprendre de temps à autre au fil des numéros à venir. Et comme il en faut pour tous les goûts, vous trouverez aussi dans ce numéro 12 un texte signé du lieutenant-colonel Michel Pesqueur sur Berry-au-bac (1917) ainsi que la fin de l'étude de Laurent Tirone sur la guerre d'Afghanistan (1979-89).

Joyeux Noël ! C'est de saison, n'est-ce pas ? J'ajouterai simplement : n'abusez pas des bonnes choses, sauf de Batailles & Blindés, bien sûr !

Bonne année ! Enfin, avec quelques jours d'avance, je vous présente mes meilleurs vœux pour 2006. Une année qui pour notre part sera riche en événements ! Dès le mois de février, notre second hors-série consacré à la division Daguet (guerre du Golfe, 1991) sera en kiosque. *Corpus* photographique inédit, texte rédigé par le colonel Bourret, ex-chef de corps du 4e Dragons, fiches techniques, cette publication devrait ravir les fanas des matériels modernes et les amoureux de l'Armée Française. En parallèle, la collection « Trucks and Tanks » poursuivra son bonhomme de chemin avec, entre autres, des fascicules dédiés au T-34/76, au Churchill ainsi qu'aux Panzer III et IV. Et ce n'est qu'un début, croyez-moi !

2006 sera aussi l'année de nos premiers livres avec, dès le premier semestre, un ouvrage exceptionnel d'Erik Barbanson sur le 6e GRDI (campagne de France – 1940) et le premier tome d'une encyclopédie consacrée aux blindés et aux véhicules la *Panzerwaffe* ; un travail signé Xavier Lanéry qui fera date et dont l'édition, à raison d'un volume par an, est échelonnée sur les cinq prochaines années ! Sur ces bonnes nouvelles, je vous souhaite une agréable lecture. À très bientôt !

Yannis Kadari
Rédacteur en chef

Batailles & Blindés numéro 12
Décembre 2005 – Janvier 2006
ISSN : 1765–0828

Magazine bimestriel édité par : Caraktère, SARL au capital de 1 000 euros, RCS de Marseille 422 047 118.

Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France

Rédaction : 04 91 76 50 55
Service Commercial : 04 91 22 61 59
Télécopie : 04 91 22 55 03
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef :
Y. Kadari
Secrétaire à la rédaction :
C. Valence
Conseillers à la rédaction :
H. Cance - A. Misner - C. Gillono - B. Collin

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

SOMMAIRE

6 *Christie's Tracks* – De Rock Island à Kubinka

Le développement des BT soviétiques a fait couler beaucoup d'encre, d'aucuns voyant en ces machines particulièrement bien adaptées à la circulation sur route, la preuve de la volonté de Staline d'envahir l'Allemagne et la Pologne en 1942. En réalité, leur histoire est tout autre et prend naissance outre-Atlantique.

22 La Grande Polka ! – La 1e Division Blindée polonaise au combat !

La Pologne fut la première victime de la Seconde Guerre mondiale. Alors que leur nation était dépecée par le *Reich* et l'Union Soviétique, un certain nombre de Polonais décidèrent de ne pas abdiquer face à l'ennemi et de poursuivre la lutte. Ce texte raconte leur histoire, celle d'une division au destin tragique...

30 *Tempus Fugit, Herr* Peiper ! La *Kampfgruppe* Peiper dans les Ardennes

Course contre la montre pour l'un des meilleurs officiers de *Panzer* de la Seconde Guerre mondiale ! Pour bouleverser le cours de la guerre à l'Ouest, Berlin organise une contre-offensive majeure dans les massifs ardennais. En tête du dispositif de la *6. Panzerarmee*, un certain « Jochen » Peiper et ses Panther !

44 « Norwind » – Dernière bataille pour Strasbourg

Symbole universel des déchirements franco-allemands du XXe siècle, Strasbourg fera l'objet d'une ultime tentative de l'armée allemande pour la reconquérir en décembre 1944 / janvier 1945. C'est l'opération « Nordwind ». Cet article se propose d'étudier en détail cette affaire et son déroulement dans sa branche nord.

54 1917, Berry-au-Bac – Baptême du feu des chars français (1e)

Le 16 avril 1917, eut lieu à Berry-au-Bac la première attaque de l'Histoire des chars français. Cet article se propose de décrire le déroulement de la bataille, d'en étudier les enseignements puis l'impact qu'ils eurent sur l'utilisation des chars dans la suite de la Der des Ders.

68 La Guerre des Mondes (suite et fin) – Afghanistan 1979-89

Après nous avoir renseignés sur l'intervention soviétique en Afghanistan ainsi que sur les difficultés rencontrées par les soldats du Kremlin, Laurent Tirone revient sur les mesures mises en œuvre par Moscou pour mater les *Moudjahidines* avant d'expliciter le pourquoi du retrait des Russes en 1989.

5 Rubrique : *La guitoune* ou le courrier des lecteurs à la sauce B&B !

66 Rubrique : *Panzerprojekte* n°5 – Le *Panzerkampfwagen IV Ausf. H*

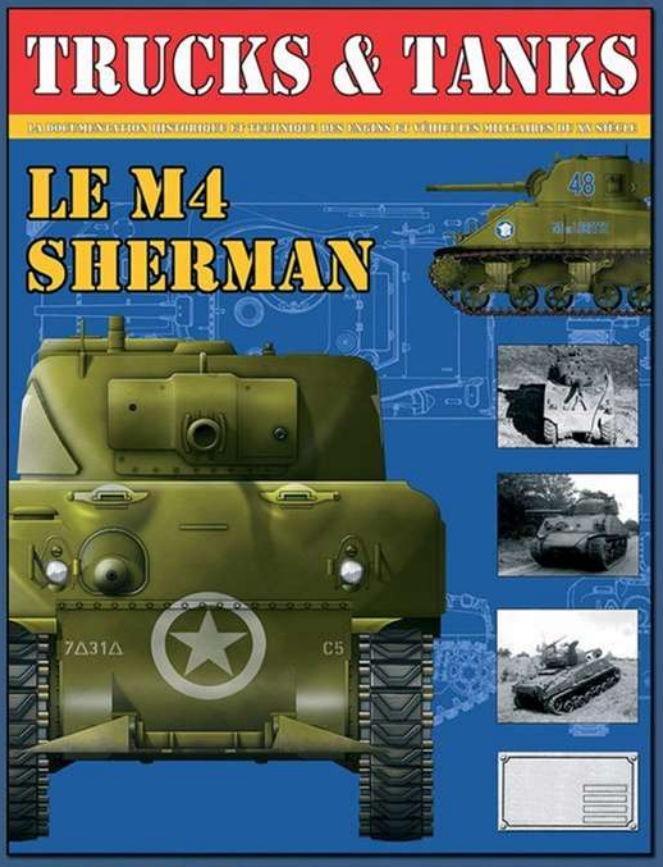
80 Rubrique : Fiche de lecture n°3 – « Les femmes et la guerre »

Suite à un incident informatique, nous sommes dans l'impossibilité de passer la suite et fin du dossier sur la campagne de Lorraine. Nous en sommes désolés. Vous retrouverez évidemment cet article dans le numéro 13 de la revue à paraître le **15 février 2006**. Avec lui, sont programmés : une étude sur l'Arme blindée italienne en Libye en 1940, un rapport sur les opérations conduites par la *2. Panzer-Division* en Normandie en 1944, un article sur la brigade belge Piron, les souvenirs d'un tankiste d'exception, le *Bordführer* Barkmann, Berry-au-Bac 2e partie, etc.

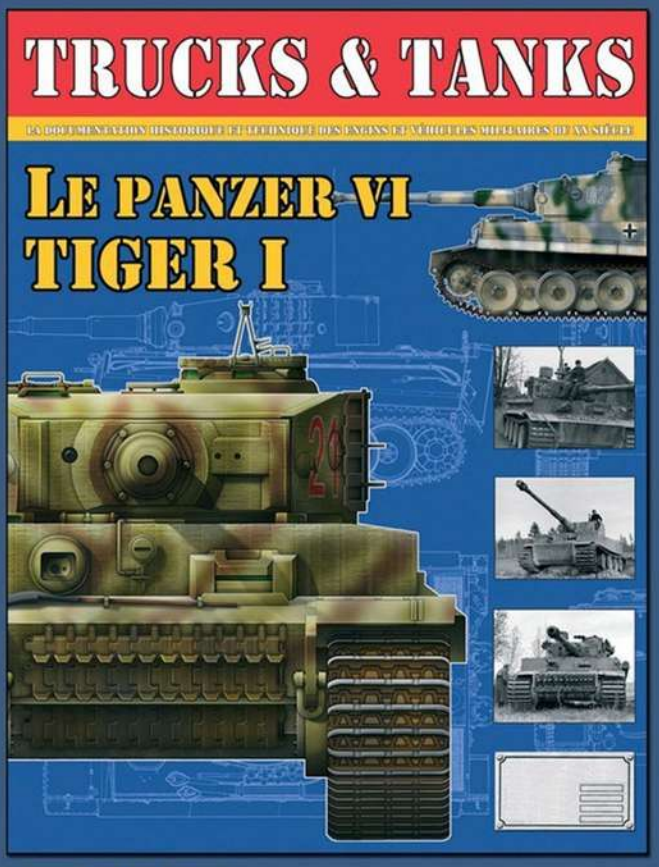
TRUCKS & TANKS

UNE NOUVELLE COLLECTION VIENT DE NAITRE !

L'HISTOIRE ET LES ÉVOLUTIONS TECHNIQUES DES PRINCIPAUX ENGINS MILITAIRES DU XX^E SIÈCLE : CHARS, AUTOMITRAILLEUSES, SEMI-CHENILLÉS, VÉHICULES DE SERVITUDE, ARTILLERIE, ETC. UNE DOCUMENTATION UTILE AUX PASSIONNÉS D'HISTOIRE MILITAIRE COMME AUX MAQUETTISTES !



- TEXTE EN FRANÇAIS
- FORMAT : 20CM X 24CM / 68 PAGES
- RELIURE DOS CARRÉ COLLÉ
- 24 PROFILS EN COULEURS (L. LECOCQ)
- 2 COUPES TECHNIQUES (H. CANCE)
- 11 PLANS QUATRE VUES (H. CANCE)
- NOMBREUSES PHOTOS INÉDITES !



- TEXTE EN FRANÇAIS
- FORMAT : 20CM X 24CM / 68 PAGES
- RELIURE DOS CARRÉ COLLÉ
- 24 PROFILS EN COULEURS (L. LECOCQ)
- 1 COUPE TECHNIQUE (H. CANCE)
- 6 PLANS QUATRE VUES (H. CANCE)
- NOMBREUSES PHOTOS INÉDITES !

Renseignements au 04 91 76 50 55 ou sur info@caraktere.com

BON DE COMMANDE

Oui, je désire recevoir le(s) fascicule(s) de la toute nouvelle collection **Trucks and Tanks** coché(s) ci-dessous ! Chaque fascicule est vendu franco de port : **16.00 euros** pour la **France métropolitaine - 17,50 euros** pour l'**UE,** la **Suisse** et les **DOM-TOM - 19,00 euros** pour le **reste du monde**.

☐ Trucks and Tanks "M4 Sherman" ☐ Trucks and Tanks "Panzerkampfwagen VI Ausf. E - Tiger I"

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Ville : ..... Code postal : ..... Pays : .....

☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) ☐ Mandat Postal ☐ Virement SWIFT (Merci de nous contacter)

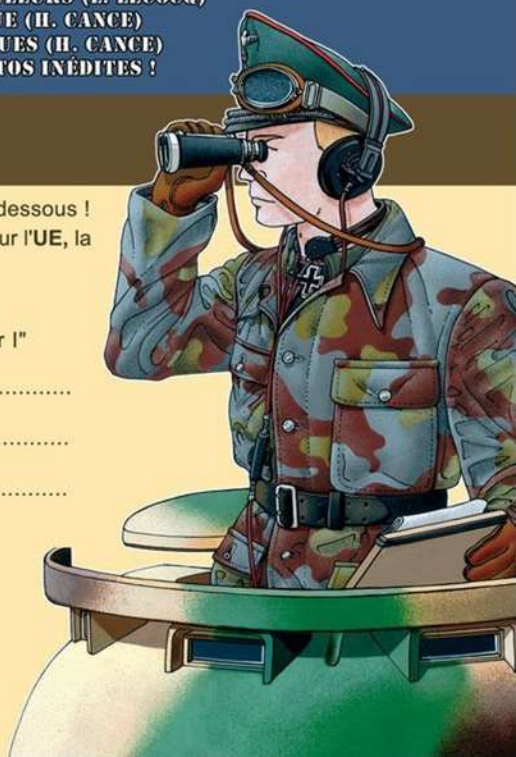
☐ Carte Bleue (Visa/Mastercard) ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ...../..... Signature

Bon de commande à retourner à :

Caraktère SARL - Service Commercial - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille (France)

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés. Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.



En direct de Belgique !

Monsieur Trappeniers
Belgique / Courrier électronique

Je suis abonné à votre magazine et je vous félicite pour vos articles. Comme moi, d'autres membres du *Royal Tank Museum* belge lisent « Batailles & Blindés » et en sont enthousiasmés. Malheureusement, dans votre n°10, il y a quelques petites erreurs :

À la page 33, vous dites que la première coupole (tourelle) sur un blindé allié fait son apparition sur le char français Renault FT-17. Erreur, les Belges avaient déjà construit des coupoles sur des voitures blindées Minerva ou SAVA pendant la bataille pour Antwerpen (Anvers) en août 1914. De plus, le pays était pionnier en matière d'utilisation d'automitrailleuses, dans les Flandres comme à Liège. Nous avons même équipé un corps expéditionnaire qui sera envoyé vers le front russe où il est mentionné plusieurs fois sur l'ordre du jour de l'armée du Tsar. Ce corps était équipé de Peugeot et de Mors avec mitrailleuses et canons et soutenu par une unité de cyclistes. Ils travaillaient avec des régiments de cavalerie traditionnelle. Peut-être une bonne idée pour un article ?

À la page 45, la photo avec un « canon antiaérien Bofors de 40mm ». Durant un voyage organisé par le Royal Tank Museum vers Beltring, en Angleterre, j'ai vu ce modèle de canon. Il s'agit d'un canon antiaérien de 3,7inch (94mm) et non pas d'un 40mm. Ce canon avait d'ailleurs toutes les caractéristiques balistiques pour devenir le 88mm britannique…

Mea culpa en ce qui concerne la légende de cette pièce antiaérienne britannique. Vous n'avez d'ailleurs pas été le seul à réagir en apportant un correctif, ce dont je vous remercie sincèrement. Et puisque nous en sommes à l'article de Stéphane Delogu consacré au régiment de la Chaudière, je vous livre quelques précisions fournies par l'historien du *Tank Museum* britannique de Bovington, notre ami David Fletcher : Le Churchill baptisé « Sandling » est un *Mk. VII Crocodile* appartenant au 141 RAC. Les Sherman *Duplex Drive* des pages 42 (haut) et 43 (bas) sont des M4A4 (Sherman V) du *1st Hussars* du *6th Canadian Armoured Regiment*. Celui de la page 43 (haut) est un M4A1 (Sherman II). *Many Thanks David, keep up the good work !*

En ce qui concerne la page 33, ce que nous souhaitions dire, en relation avec l'invention de 1911 de l'Austro-hongrois Burstyn, est qu'il fallut attendre l'arrivée du « FeuTeu », le FT-17, pour qu'un char allié soit équipé d'une tourelle, étant entendu que, dans le contexte de l'article, le terme de « char » désignait un engin de combat blindé doté de chenilles, ce qui excluait les automitrailleuses et les véhicules à roues. J'avoue néanmoins que notre propos n'était pas suffisamment clair pour être exempt d'ambiguïtés. J'en suis désolé.

Enfin, pour ce qui est des engins de l'Armée belge, je pense que le dernier numéro de « Batailles & Blindés » vous aura ravi grâce au talent d'Hugues Wenkin et à son étude intitulée « Les temps modernes » !

Par je ne sais quel sombre mystère technologique, la bibliographie sommaire préparée par Hugues Wenkin pour son article sur la motorisation de l'Armée belge s'est évaporée lors de l'impression du n°11. La voici, en provenance directe des rotatives, avec nos excuses en prime :

- Revue « Vemil », numéros 7, 10 et 14.
- « Tank Muséum news », numéros 63 et 64.
- « Du cheval au moteur », « Tank Muséum news » Hors-Série.
- « Blitzkrieg », S. Zaloga.
- « Les véhicules blindés de l'armée belge », Jacques Champagne.
- « Histoire de la moto militaire», éditions Sagato, Bruxelles.

Aux abonnés absents ?

Monsieur Pichaud
France / Courrier électronique

Comment se fait-il qu'il m'arrive parfois de recevoir ma revue préférée après sa mise en vente dans les kiosques ? Merci par avance de bien vouloir me répondre. Un abonné de la première heure et heureux de l'être !

La réponse à cette question est à rechercher auprès des services postaux chargés du routage du magazine… Ceux-ci sont contractuellement tenus de vous faire parvenir Batailles & Blindés en quatre jours maximum. Dans les faits, de temps à autre, ils leur arrivent de dépasser ces délais. Parallèlement, les messageries de presse peuvent aller « plus vite que la musique » et diffuser le titre en moins de trois jours. Résultat, le magazine est en kiosque avant qu'il ne soit dans votre boite aux lettres. Ce n'est bien sûr pas systématique mais cela peut se produire de temps à autre.

1e Compagnie de Chars

Quelques lignes pour indiquer à ceux de nos lecteurs ayant un accès à Internet qu'il existe un très bon site web consacré à la 1e Compagnie de Chars de la France Libre : http://ciedechars.francaislibres.net ; vous y trouverez de nombreux documents, des textes historiques, des articles, des biographies ainsi que des dizaines de photographies relatant le formidable parcours de la seule unité blindée française à n'avoir jamais déposé les armes de 1939 à 1945 ! Cette annonce est aussi l'occasion de réparer une « erreur de jeunesse », une bourde d'éditeur débutant, et de rendre à César ce qui lui appartient, en précisant les sources utilisées pour la rédaction de l'article « L'épopée du Royal Cambouis » publié en deux parties dans Batailles & Blindés numéros 1 et 2 :

- Ouvrage « *Le chemin le plus long* », récit de 70 Anciens rédigé par Pierre Quillet, aux éditions Maisonneuve & Larose, 1997. Un *must !*
- Divers bulletins de l'Association des Anciens de la Compagnie de Chars aimablement fournis par Monsieur et Madame Meyrieux.

Des chiffres et des lettres

Monsieur Dolat
France / Courrier électronique

Pouvez-vous me dire à quoi correspond la lettre T dans la désignation des blindés russes – exemple « T-34 » – merci par avance !

Ce « T » n'est ni plus ni moins que l'abbréviation du mot « Tank » en russe. Par exemple : *Bystrokhodniy Tank* (ou BT) signifie Tank rapide.

« Trucks and Tanks »

Monsieur Moreau
France / Courrier électronique

Pensez-vous vendre votre nouvelle collection « Trucks and Tanks » en librairies ou bien dans des boutiques de maquettes ? Je souhaite d'ailleurs vous féliciter pour cette initiative. Enfin des monographies techniques et historiques de chars étrangers en français ! Bravo !

Oui, c'est en effet à l'étude. Des contacts avec des librairies spécialisées seront pris dans les jours à venir afin de dresser une liste de points de vente où vous pourrez trouver les TnT (« Trucks and Tanks »). Nous tiendrons cette liste à votre disposition au 04 91 76 50 55 ou bien au 04 91 22 61 59.

CHRISTIE'S TRACKS !

DE ROCK ISLAND À KUBINKA

Hugues Wenkin & Yannis Kadari

Les chars rapides BT furent pour partie à l'origine du T-34 soviétique, une machine considérée à juste titre par les historiens militaires comme l'un des meilleurs chars alliés de la Seconde Guerre mondiale. L'une des principales qualités du T-34 était, entre autres, sa mobilité exceptionnelle due à une suspension innovante.

Pour autant, ce ne sont pas les soviétiques qui furent à l'origine de cette invention mais un ingénieur américain du nom de John Walter Christie.

« MONSIEUR BRICOLAGES »

On pourrait décrire John Walter Christie comme un ingénieur autodidacte, un véritable surdoué en technologies doublé d'un passionné de mécanique. Né en 1865 à River Edge, dans le New Jersey, il entame sa carrière en tant qu'ingénieur au sein des grands chantiers navals de New York. C'est donc tout naturellement que sa première invention guerrière, qui intervient peu après la fin du conflit hispano-américain de 1898, concerne l'amélioration du système de rotation des tourelles de l'artillerie navale. L'homme est aussi un passionné de courses de vitesse. Mettant au point ses propres automobiles de compétition, dont des modèles expérimentaux à traction-avant, il monte sur le podium du Grand Prix de France et participe à la prestigieuse Vanderbilt Cup. Goût de l'innovation et de la mécanique, créativité, originalité, vitesse, autant de qualités et de centres d'intérêts qui vont conduire Christie à inventer une machine aussi novatrice que surprenante, un engin en avance sur son temps : le char rapide.

En 1912, on retrouve John Walter Christie à la tête d'une modeste firme produisant des véhicules destinés à la lutte contre les incendies. Malheureusement pour lui, et sans mauvais jeu de mots, son aventure industrielle ne fait pas long feu. Faute de savoir vendre ses engins, l'Américain est contraint de mettre la clef sous la porte et de céder une partie de ses brevets pour rembourser ses créanciers. Ainsi s'achève la première aventure industrielle de Christie. Ayant compris que les États-Unis ne pourraient maintenir leur politique isolationniste encore très longtemps et, qu'à court terme, ils rejoindraient les puissances Alliées sur les champs de bataille de la Der des Ders, l'ingénieur décide d'anticiper les besoins de l'armée. Début 1916, en catimini, il se consacre au développement d'un tracteur d'artillerie léger à partir d'un châssis de camion produit par sa nouvelle compagnie : la Front Drive Motor. Cette machine est présentée à la *Military Ordnance* en décembre. Bien que l'*US Army* verse à Christie la somme rondelette de sept mille huit cents dollars pour le rachat du brevet, le véhicule n'est pas retenu pour une production en série. Fort de son trésor de guerre, l'homme persévère dans ses travaux, tout en créant des liens étroits avec des officiers influents. Ce travail relationnel porte ses fruits. Ainsi, aux yeux de certains, Christie apparaît comme pouvant apporter des solutions originales aux problématiques militaires américaines. En 1917, l'*US Army* lui passe une première commande portant sur un automoteur de *3inch*. Quelques mois plus tard, Walter Christie propose son prototype. Un ratio poids/puissance beaucoup trop faible et un châssis mal équilibré desservent l'engin. La *Military Ordnance* le refuse. L'ingénieur ne se décourage pas pour autant. Il revient devant les responsables de l'armée avec un nouveau modèle basé sur un tank *Mk. IV*. Cette fois, il s'agit d'un automoteur de 203mm pouvant se déplacer à 27km/h, une vitesse époustouflante pour l'époque ! Il reçoit une commande portant sur une présérie de quatre exemplaires accompagnée d'un chèque de soixante mille dollars. Désormais, l'argent rentre à flot dans les caisses de sa société. La machine à innover est lancée ; l'inventeur a pleinement réalisé les fantastiques possibilités que laisse augurer cette nouvelle arme qu'est le char. Mais ce n'est pas tout, car Christie a également mesuré l'importance pour une armée en campagne de posséder des moyens mécanisés capables de transporter ses matériels d'un bout à l'autre du terrain. À bien des égards, cette prise de conscience fera de John Walter Christie un véritable pionnier de la guerre mécanisée. Comme quelques autres en Europe, tels les concepteurs britanniques du *Medium Tank A* Whippet par exemple, il pressent que la victoire appartiendra à ceux qui, possédant suffisamment de tanks rapides, pourront exploiter en profondeur et avec célérité la rupture du dispositif ennemi. En septembre 1917, les tests passés avec succès à Camps Charles, en Caroline du Nord, de son nouvel automoteur rapide apportent de l'eau au moulin de Christie. Dès lors, le reste de son existence sera consacré au développement de ses concepts et au triomphe de ses idées, dont celle du char rapide. Mais, tout n'ira pas sans mal pour l'ingénieur…

Par certains côtés, le premier char produit par la Front Drive Motor Company, le modèle 1919 ou M1919, préfigure la lignée

Belle vue d'un BT-7M soviétique abandonné en 1941 dans les premières semaines de l'opération « Barbarossa ». L'engin est équipé des deux phares de tir fixés sur le canon, lui autorisant, en théorie, le combat nocturne. Dans les faits, ce système ne sera quasiment jamais utilisé par les tankistes soviétiques car éclairer une cible avec ces feux revenait aussi à dévoiler sa position ! On notera les signes d'identification présents sur le toit de la tourelle (croix blanche) ainsi que la disparition des gardes-boue du blindé. Sur la gauche du char rapide, un convoi allemande défile, camion Mercedes Diesel LG 3000 en tête.

Coll. Y. Kadari

des chars rapides Christie qui débouchera quelques années plus tard sur les BT soviétiques. L'appareil, qui pèse 13,5 tonnes, possède des arguments de poids, dont son armement : un *6pounder* (57mm) en tourelle ainsi qu'une mitrailleuse cal. 30 installée dans le tourelleau du chef d'engin. Ce char est aussi – et surtout ! – le premier au monde à être équipé de galets de roulement garnis de bandages caoutchoutés ; une trouvaille à mettre au crédit de Christie et qui permet de considérablement réduire l'usure des chenilles. Imité par d'autres concepteurs de véhicules chenillés, Christie n'aura de cesse de perfectionner ce dispositif. Malheureusement, il convient de préciser que la liste des défauts du M1919 est beaucoup plus longue que celle de ses qualités. Par exemple, son moteur, un petit six cylindres développant péniblement 120cv, ne permet pas à l'engin de dépasser les 11km/h. De plus, et au-delà du train de roulement bien trop rigide pour être réellement efficace, la suspension pose aussi de gros soucis : le bogie central, qui n'a que deux petites roues de chaque côté, répartit mal le poids du blindé sur les chenilles inférieures. Résultats ? Casses et pannes mécaniques se succèdent. C'est évidemment très gênant, d'autant que dans son enthousiasme, l'ingénieur a tout simplement oublié de prévoir des trappes d'accès au moteur et à la suspension ! Pour réparer, il faut tout démonter ! Même les pilotes d'essai se plaignent du manque de ventilation du M1919 et de l'étroitesse de son habitacle. Conséquence ? John Walter Christie est contraint de revoir sa copie de fond en comble. Seul hic, après avoir payé une fois de plus pour acquérir le brevet du M1919, l'*US Army* signifie au patron de la Front Drive Motor Company qu'elle ne s'intéressera désormais plus à ses travaux pour cause de coupes sombres budgétaires votées par le Sénat. La Grande Guerre ayant été gagnée par les Alliés, le temps des grandes conférences de paix est désormais venu et, du coup, l'armée américaine « réduit sa voilure ». Un autre événement va desservir les intérêts de Christie. Il s'agit du *National Defense Act* de 1920 qui entérine la décision de dissoudre le *Tank Corps* constitué durant le conflit. Les tanks sont affectés à l'infanterie sans que celle-ci se voie attribuer la moindre enveloppe budgétaire pour les entretenir ou commander de nouveaux modèles. Jusqu'en 1922, le *War Department* ne prendra aucune mesure pour remédier à cette situation. Sur le long terme, ce virage des politiciens américains vis-à-vis de l'armée en générale et des chars en particulier va progressivement conduire la société de Christie à la faillite. Mais pour l'heure, celui-ci est loin de s'en douter tant il s'est investi dans ses recherches.

Ci-dessous :

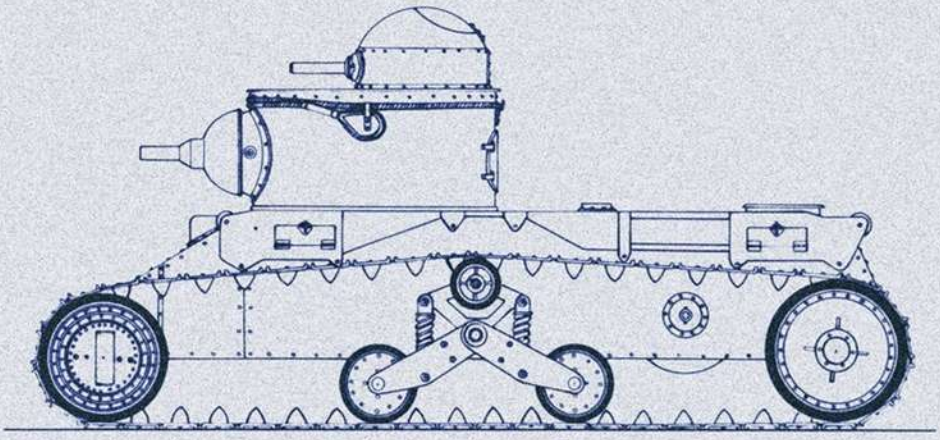
Ces deux clichés nous présentent des Christie Medium Tanks T3 en dotation au sein de la *Company F* du 67th *Infantry Battalion* de l'*US Army* (1934). « Cyclone » est en configuration de route (sans ses chenilles) tandis que « Hurricane » en est chaussé. Hormis le T4 encore à venir, l'ingénieur Christie ne livrera plus aucune machine à l'Armée américaine après ses T3.

US NARA

UN NOUVEAU DÉPART

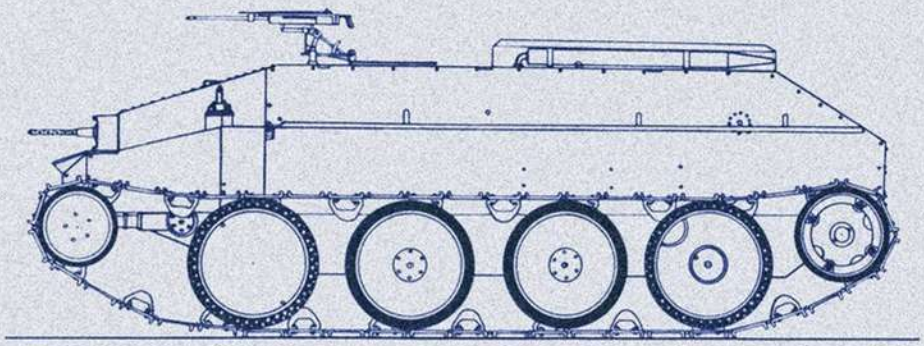
Les causes de l'échec de Christie étant les faibles capacités tout terrain du M1919, l'ingénieur se met au travail pour corriger ces défauts. Après avoir conçu le M1921 – un appareil annonciateur du superbe Jagdpanther allemand de 1944 et du char S suédois des années 60 – et travaillé sur le M1922 – un blindé amphibie vendu à six exemplaires à l'*US Marine Corps* ainsi qu'à la marine impériale japonaise et qui deviendra l'ancêtre du LVT(A) de la Seconde Guerre mondiale – la nouvelle idée de Christie est de créer un char convertible. Concrètement, il s'agit d'une machine pouvant utiliser ses chenilles en tout terrain mais ayant aussi la possibilité de se muer en auto blindée lorsqu'elle circule sur des axes routiers. Dans ce dernier cas, après avoir déposé les chenilles, le train de roulement du char jouerait le rôle de roues de route. Les avantages d'une telle formule sont évidents avec, entre autres, une grande rapidité sur route et une usure restreinte des chenilles lors des déplacements. Reste un inconvénient : le temps nécessaire à la conversion. Parallèlement, Christie parvient à la conclusion que, pour que son idée soit pertinente, il lui faut créer une suspension adaptée, donc nouvelle. En effet, si un galet de roulement traditionnel peut se concevoir avec un faible débattement dans l'axe vertical, ce n'est pas le cas pour une roue de route. Au contraire, celle-ci doit pouvoir se mouvoir beaucoup plus dans cet axe afin de coller aux aspérités du terrain. Il faut également préciser qu'afin de disposer d'une allonge de dix centimètres, un ressort d'amortisseur de l'époque devait en avoir trente de débattement ! En réponse à ce problème, Christie conçoit un système qui, par un jeu de cames, démultiplie le mouvement de la roue par rapport à la compression du ressort. Chaque roue possède ainsi son propre amortisseur.

Comme le véhicule est convertible et qu'il faut donc prendre en compte sa tenue de route, les roues sont nécessairement indépendantes, suspendues par des barres de torsion avec des ressorts hélicoïdaux, de grand diamètre (62cm) et cerclées de caoutchouc. Pour faciliter la dépose des chenilles, les rouleaux porteurs qui soutiennent les patins supérieurs sont supprimés. Les chenilles sont également d'un nouveau type, un patin sur deux étant équipé d'une dent-guide servant non seulement à les maintenir dans le train de roulement mais aussi à recevoir la force motrice du barbotin. Les patins, larges de 25cm, sont reliés les uns aux autres par des broches en acier pouvant se démonter facilement. Le M1928 vient de naître et, avec lui, la célèbre suspension Christie !



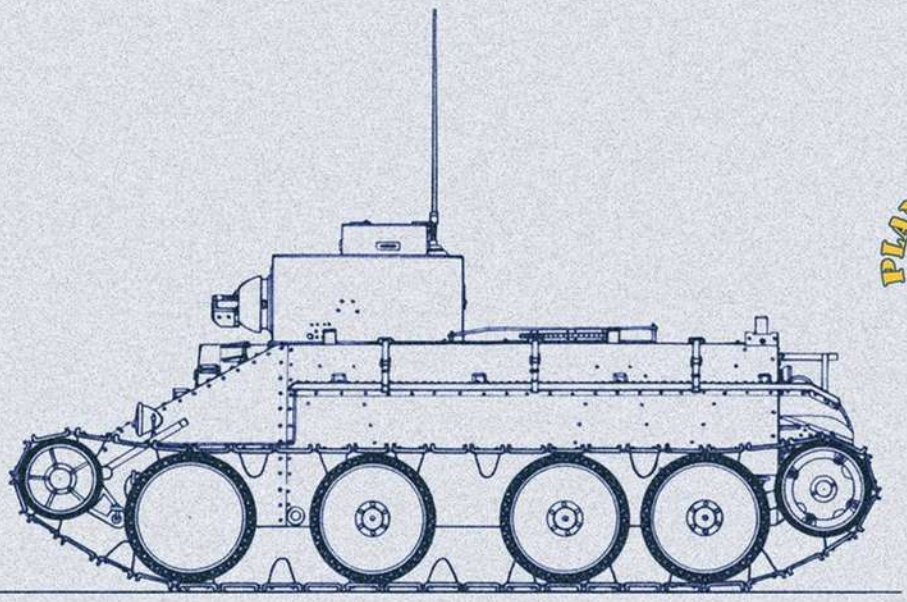
CHRISTIE M1919

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

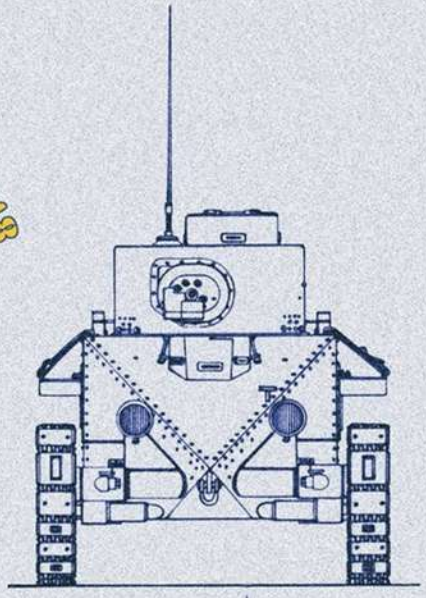


CHRISTIE M1928

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

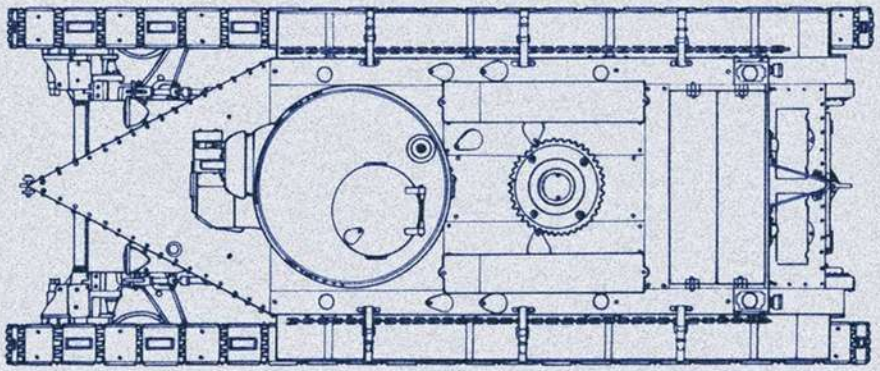


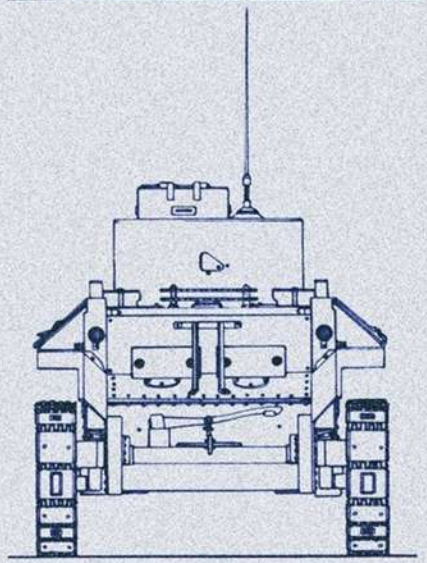
PLANS AU 1/48



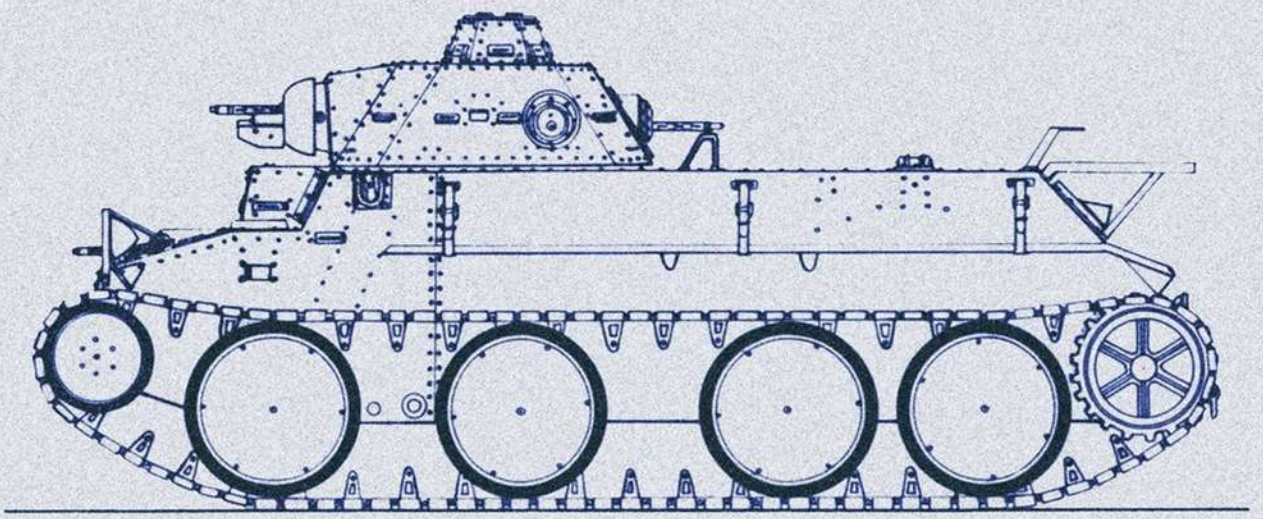
CHRISTIE MEDIUM TANK T3

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006



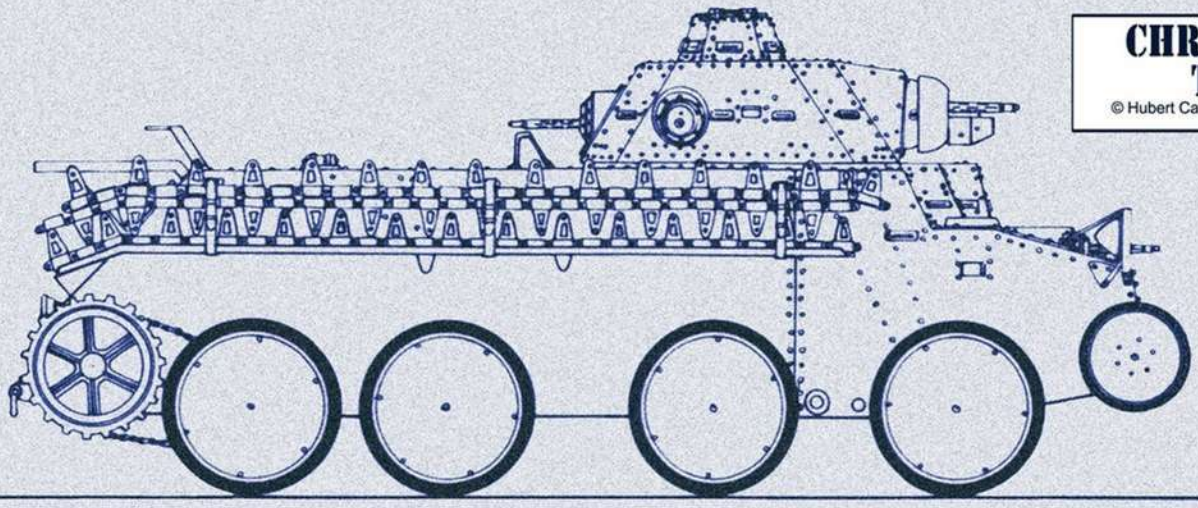


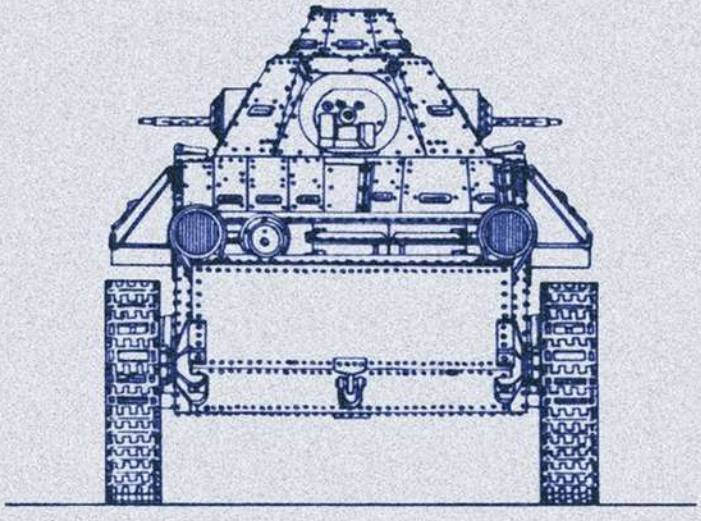
PLANS AU 1/35

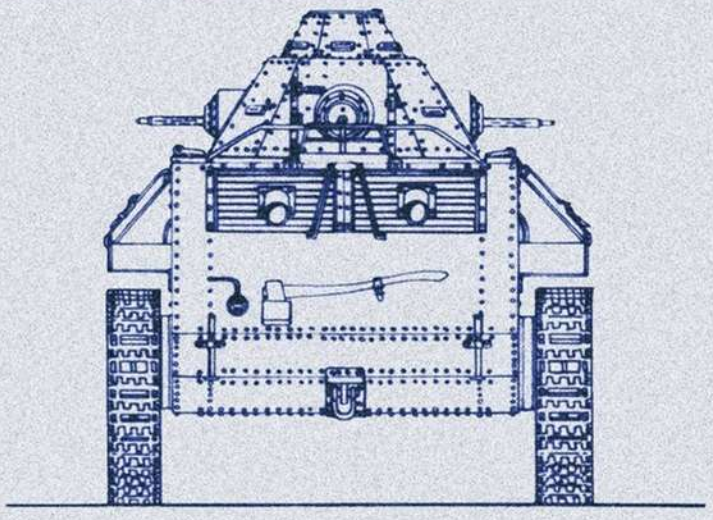


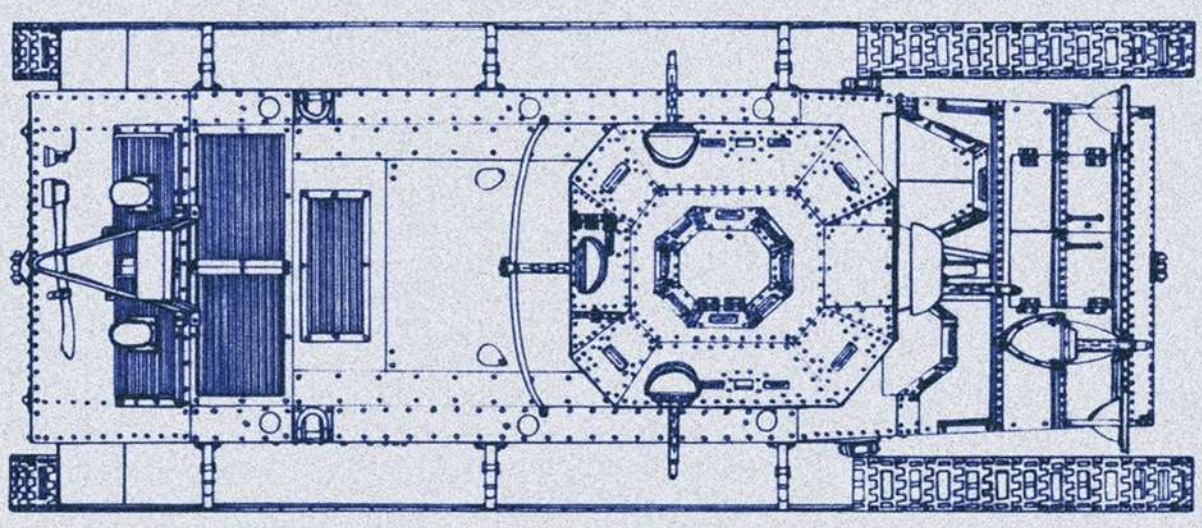
CHRISTIE MEDIUM TANK T3E1

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006









Les coûts de développement du prototype s'élèvent à trois cent quatre-vingt-deux mille dollars. La Front Drive Motor Company est ruinée. Qu'à cela ne tienne, Christie constitue une nouvelle société, une de plus ! L'US Wheel Track Layer Corporation voit le jour *in extremis* grâce à cent mille dollars versés par l'*US Army* au titre d'un complément pour l'achat d'un ancien brevet. Ces tracasseries administratives et financières mises à part, il convient de reconnaître que l'investissement en valait la peine car, jamais dans l'histoire des technologies militaires, un véhicule blindé n'avait eu d'aussi bonnes performances en tout terrain. Quand en octobre 1930 le véhicule est présenté à la commission du service technique de l'artillerie, composée pour l'heure du *Major* Patton et du *Lieutenant-Colonel* Chaffee, les résultats dépassent toutes les espérances : déplacement routier (sur roues) : 112km/h. Déplacement routier (sur chenilles) : 67 km/h. Déplacement tout terrain : 48km/h ! Rappelons qu'en ce temps-là, les chars les plus rapides atteignent 30km/h ! D'emblée, le système s'annonce avec une avance technologique de dix ans. Patton et Chaffee ne s'y trompent pas et écrivent dans leur compte rendu : « *les caractéristiques de base de ce char sont solides. Leur développement conduira à la création d'un char qui répondra aux besoins de l'armée. Le comité recommande l'acquisition de ce char* ».

En mars 1931, l'*US Army* adopte le M1928, entre-temps devenu M1930 puis M1931 du fait des améliorations apportées à son prototype par l'ingénieur américain. Le blindé prend la désignation officielle de *Medium Tank* T3. La commande passée à Christie porte sur cinq exemplaires. Chaque machine est vendue trente-quatre mille cinq cents dollars, non comprise la tourelle, l'armement, le moteur et la radio. À court de financements – comme toujours ! – le patron de l'US Wheel Track Layer Corporation parvient à arracher une avance auprès du gouvernement fédéral pour construire une usine à Linden, dans le New Jersey. En plus des États-Unis, la Pologne aussi se montre intéressée par l'acquisition de deux machines. Un contrat est signé, mais Varsovie ne pouvant payer, c'est l'*US Army* qui récupérera les engins qui, du coup, deviendront des *Medium Tank* T3E1 (E pour expérimental). Les premières livraisons à l'armée américaine débutent en septembre 1931. Le comportement de Christie, après la vente de son matériel, irrite très vite les responsables de l'armée. Se consacrant entièrement à un nouveau projet de char volant, qui sera lui aussi également vendu aux Russes, l'homme refuse d'apporter son aide pour l'amélioration des premiers T3. Cette erreur commerciale évidente de la part de Christie et son nouveau projet considéré comme excentrique mettent un terme à sa collaboration avec Washington où l'on ne désire plus entendre parler de lui ! En outre, les responsables militaires américains ne croient pas réellement aux vertus de la convertibilité, le transport par train ou camion et le déchargement ne prenant que peu de temps comparativement au montage/démontage des chenilles. Au total, seulement neuf exemplaires du T3/M1931 sortiront des chaînes d'assemblage du site de Linden. Quatre seront versés à la cavalerie américaine, à Fort Knox, en 1932. Ils seront désignés T1 *Combat Car* pour des raisons administratives car la cavalerie US n'a officiellement pas le droit de posséder de chars... Trois rejoindront le *67th Tank Battalion* alors rattaché à l'infanterie. Ils porteront les noms de baptême de « Tornado », « Hurricane » et « Cyclone ». Quant à l'histoire des deux autres, elle est intimement liée à celles des chars BT soviétiques.

CHRISTIE ET LES SOVIETS

L'Europe de la fin des années 20 se caractérise par des tensions politiques allant *crescendo*. Se préparant à une nouvelle guerre, chaque nation cherche à moderniser son armée en accroissant sa mécanisation. Dans ce contexte, si la toute jeune Union Soviétique n'est pas en reste, elle part de loin, voire de très loin ! Le pays accuse en effet un gros retard en la matière. La guerre opposant les Russes blancs aux Bolcheviks, de 1917 à 1920, se terminant à leur avantage, ces derniers mettent la main sur des

Odessa, Mer Noire, été 1941.
La ville côtière est encerclée par les armées roumaines et allemandes. Au total, son siège durera 73 jours sous le pilonnage régulier de la *Luftwaffe* et de l'artillerie de l'Axe ! Nous voici dans un atelier de réparation soviétique installé au cœur de la cité. Au premier plan, un BT-2 occupe une équipe de mécaniciens, tandis que derrière-lui des T-26, semblant être des Modèles 1933, attendent que l'on s'intéresse à eux. Les numéros peints en noir sur les tourelles des chars ne sont pas leurs désignations tactiques. Ils indiquent simplement l'ordre d'arrivée des machines au sein de l'atelier. Cette photo permet de jeter un œil sur le train de roulement des BT ainsi que sur leurs chenilles.

RIA-Novosti

Image classique des premières semaines de la guerre à l'Est avec ce BT-5 abandonné le long d'une piste soviétique. Aucun impact de perforant n'est apparent. Aurait-il été victime d'une panne mécanique comme le suggère son capot arrière ouvert ?

Coll. Y. Kadari

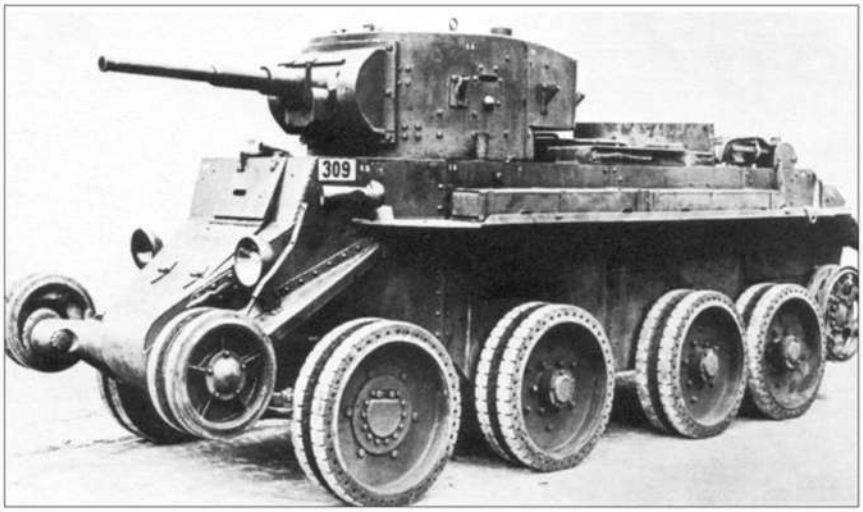
chars fournis par Paris et Londres aux armées du général anti-bolchevik Wrangel : *tank Mk. V*, Whippet et Renault FT-17 sont notamment capturés en Ukraine et en Crimée. Les responsables de l'Armée rouge prennent alors pleinement conscience de l'importance de ces matériels. Dans la foulée, une nouvelle doctrine est promulguée par les stratèges bolcheviks selon laquelle la seule défense possible de la *Rodina* – la Patrie – reposerait sur des contre-attaques montées à l'aide de masses blindées. Problème pour le Kremlin : où obtenir l'aide nécessaire sur les plans technique et industriel afin de produire des chars en grand nombre ?

Dans un premier temps, faisant fi des lois capitalistes, et donc « décadentes », ayant trait aux brevets, Moscou décide purement et simplement de « s'inspirer » d'engins existants. C'est ainsi que le petit *Russkiy-Reno* voit le jour à la fin du mois de décembre 1920. Il s'agit d'une sorte de « croisement » entre un FT-17 et son *alter ego* transalpin, le Fiat 3000. Idem pour le « *Rikardo* », du nom de son moteur, qui n'est ni plus ni moins qu'une copie parfaite du *Mk. V* britannique ; si parfaite d'ailleurs, que même les défauts mécaniques du char, pourtant aisément corrigeables du fait des progrès technologiques, seront fidèlement reproduits par les ingénieurs soviétiques... Bon an mal an, une industrie balbutiante de l'armement se met en place en Union Soviétique tandis que des bureaux d'études sont constitués afin de plancher sur de nouveaux modèles. Cependant, malgré leurs efforts ainsi qu'une précieuse collaboration militaire obtenue avec l'Allemagne de la République de Weimar, en vertu d'une clause secrète ratifiée à Rapallo, en avril 1922, par les ministres von Rathenau et Tchitcherine, les Soviétiques ne parviennent pas à obtenir de résultats satisfaisants. Quelques nouvelles machines sont certes développées, et l'on pense ici aux T-12, T-18 ou encore au T-24, mais leurs qualités intrinsèques ne marquent guère les esprits. En sus, force est de constater que l'embargo international entretenu à l'encontre de l'Union Soviétique par les puissances occidentales n'arrange en rien la situation de son industrie militaire. Alors que faire ?

La solution intervient en 1929, année au cours de laquelle le gouvernement soviétique prend des mesures drastiques dans le cadre du premier « Plan d'acquisition de chars ». L'idée-force en est la suivante : puisque le monde capitaliste dédaigne l'Union Soviétique et refuse de l'aider, alors celle-ci utilisera la même arme que ses adversaires idéologiques, c'est-à-dire l'argent ! Autrement dit, le Kremlin décide de tout mettre en œuvre pour se procurer le savoir-faire nécessaire en l'achetant à l'étranger. Et si les camarades Marx et Lénine ont vu juste au sujet des capitalistes et de leur insatiable appétit de profits, ce dont personne ne doute au sein du sérail moscovite, alors il n'y a aucune raison pour que ces deniers ne se laissent pas aller à la tentation de s'enrichir en cédant leurs secrets à la Russie, même si cela va à l'encontre des engagements politiques internationaux de leurs pays. Et, en cette année 1929 qui sera marquée par l'un des plus terribles ratés du système capitaliste, le krach boursier du « Jeudi noir » du 24 octobre, l'avenir va implacablement donner raison au Kremlin ! Les Russes prévoient d'acquérir à l'étranger tout ce qui est nécessaire à la mécanisation de leurs troupes, de la chenillette à l'obusier automoteur en passant par les camions, dont des Ford qui deviendront les Gaz, l'auto blindée et les chars. Devant le retard industriel accumulé, des missions d'achats sont expédiées un peu partout à travers le monde. En Amérique, des pourparlers

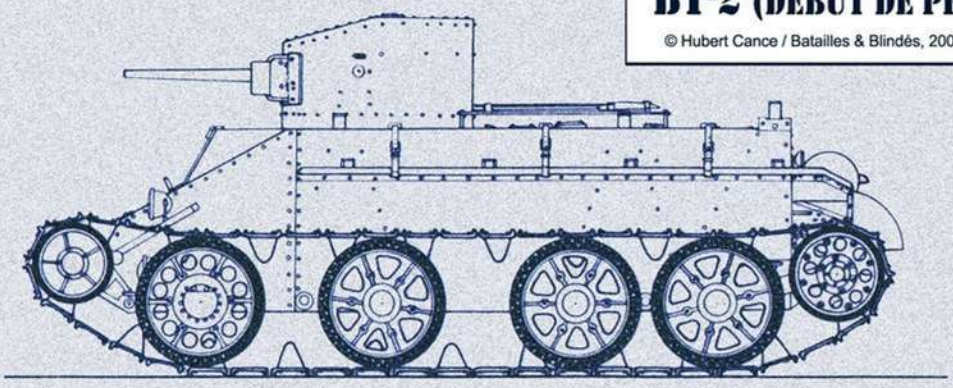
Autre vue d'un BT-5 armé d'une pièce de 45mm, un canon supérieur au 37mm des premiers *Panzer III* allemands ainsi qu'au 20mm du *Panzer II*. Ce char est ici dans sa configuration de route. Notez le numéro tactique inscrit sur le flanc du char, juste au-dessus de la sirène.

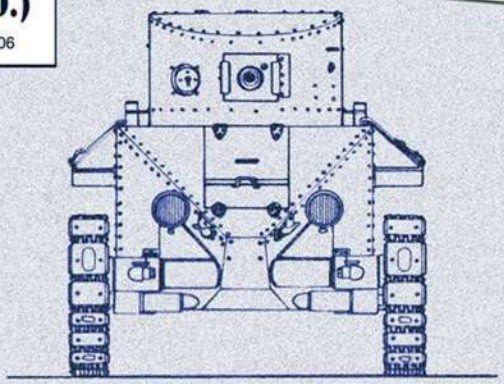
DR

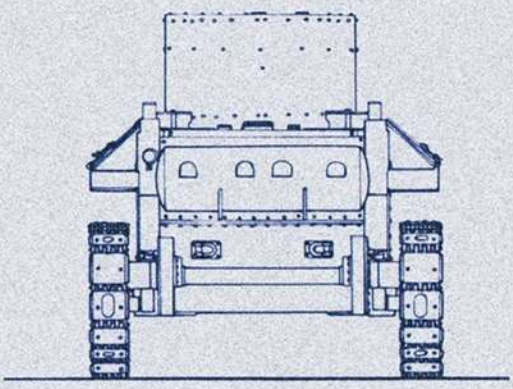


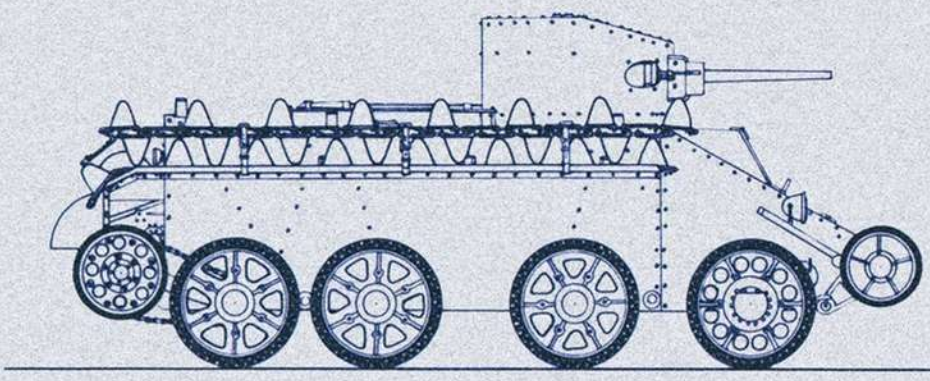
BT-2 (DÉBUT DE PROD.)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006



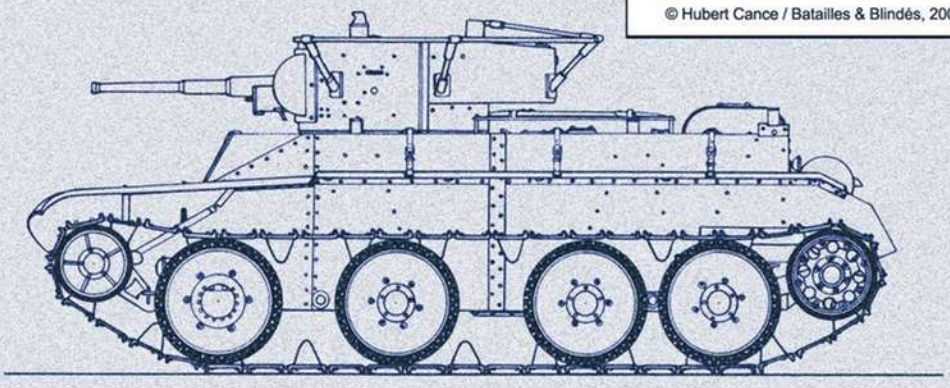


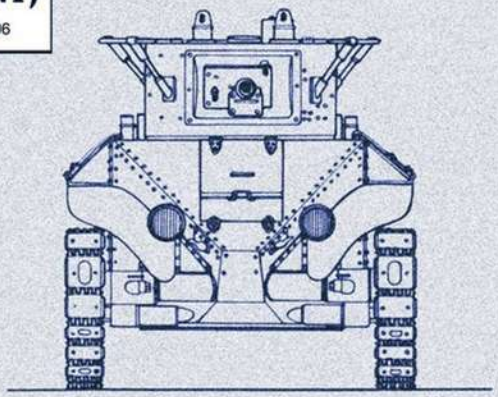




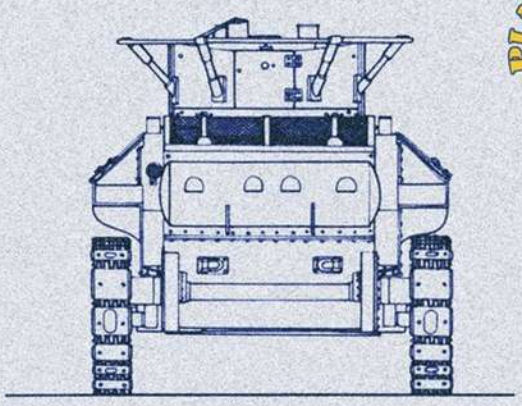
BT-5U (COMMANDEMENT)

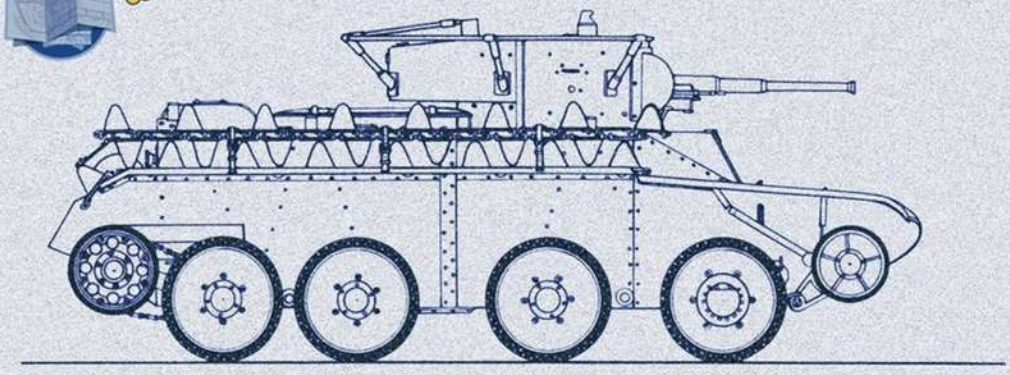
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006





PLANS AU 1/48





BT-7M abandonné par son équipage après avoir été endommagé par l'ennemi. *A priori*, nous sommes en 1941, dans le secteur de la *Heeresgruppe Nord*. Ce cliché est particulièrement intéressant car il nous présente les roues directrices (à l'avant) légèrement braquées sur leur gauche. Au passage, on notera la structure renforcée de leur moyeu central. Derrière le char, ce qui semble bien être une Horch allemande est à l'arrêt. Est-ce le véhicule du photographe ?

Coll. Y. Kadari

sont rapidement entamés avec la James Cunningham, Son & Company, une firme qui produit des engins de cavalerie ainsi que l'automitrailleuse blindée T4, un engin à essieux arrières jumelés dont le principe sera repris sur le BA6 Modèle 1935 russe ; mimétisme technologique, quand tu nous tiens... En tout état de cause, les négociations avec James Cunningham échouent du fait des prétentions financières de celui-ci, jugées excessives par les Russes, ainsi que de son refus de fournir le moindre support technique aux ingénieurs communistes. C'est au cours de ce voyage que la commission soviétique rencontre Walter Christie. Le moins que l'on puisse dire, c'est que son char M1930 n'enthousiasme pas les membres de la délégation russe. Mais Christie, qui a besoin d'argent frais pour financer ses nouvelles recherches, va argumenter et argumenter encore, parvenant finalement à convaincre les Soviétiques. De fait, il leur sert son savoir-faire sur un plateau. L'ingénieur, qui est tout sauf un commercial et un gestionnaire, est d'accord pour vendre une licence de production à l'URSS d'une durée de dix ans assortie d'une assistance technique assurée par des techniciens envoyés sur place. Et ce n'est pas tout, la grande braderie continue ! En plus des copies de ses plans et de ses notes, il propose de rédiger un descriptif précis du processus de fabrication. Comment refuser une telle offre ? D'autant que c'est précisément ce qu'il faut aux Soviétiques pour lancer leur unité de production. En outre, Walter Christie accepte aussi de se déplacer en Russie durant deux mois en tant que conseiller pour superviser l'organisation de la production. Le *deal* est conclu. Deux exemplaires améliorés du M1930 sont commandés. Au total, le marché s'élève à la somme dérisoire de cent soixante mille dollars, un budget qui ne couvre même pas les dettes accumulées au fil des ans par l'US Wheel Track Layer Corporation ! Le marché de dupe est total, Christie vient de vendre son âme à un diable... arborant marteau et faucille ! Les plans arrivent à Moscou en août 1930, les deux exemplaires, sans leurs tourelles, au début de l'année 1931. La décision de produire le char est prise par Moscou avant même que les tests des engins ne soient effectués, un détail qui en dit long sur la pénurie de chars au sein de l'Armée rouge. En raison de son expérience, l'usine KhPZ est choisie pour assembler les engins. En effet, c'est là que les chars pris à l'ennemi pendant la guerre russo-polonaise avaient été réparés et ce sont des chaînes de montage de la KhPZ que sortent les lourds tracteurs chenillés Komintern assemblés sur des châssis de T-12 puis de T-24. En outre, l'usine est l'une des rares en URSS à maîtriser la technique de la soudure électrique. Le char n'étant pas encore officiellement entré dans l'inventaire de l'Armée rouge, un nouveau nom lui est choisi. Il sera le *Bystrokhodniy Tank* (BT) ou « char rapide ».

Les tests des deux blindés commencent le 23 mai 1931, avec une gueuze de 800 kilogrammes pour simuler le poids d'une tourelle. Divers enseignements sont tirés de ces évaluations. En voici les plus notables :

– Fatigue extrême du chauffeur en conduite sur roues du fait de la difficulté à tourner, le volant sautant en tous sens ! Le char étant équipé de roues directrices à l'avant, il se pilote avec un volant et non à l'aide des deux leviers traditionnels.
– Pose et dépose des chenilles peuvent se faire en respectivement 44 et 35 minutes.
– La vitesse maximum sur surface dure est de 65 à 70km/h.

Prototype du BT-7M équipé du moteur diesel V2 et de la nouvelle tourelle tronconique. L'engin est ici représenté en configuration de route alors qu'il est testé en Ukraine. Notez les chenilles rangées sur les flancs de la caisse !

Kharkiv Morozov

– Fragilité excessive du bras portant la poulie de renvoi située à l'avant. Elle casse à deux reprises au cours des tests.
– Forte usure des cerclages de caoutchouc des roues directrices.
– Surchauffe notable de la transmission.

Les conclusions sont que le futur BT est un engin exceptionnellement intéressant mais qu'il devra absolument être amélioré avant d'entrer en production. Le conseil militaire révolutionnaire soviétique approuve l'utilisation du « Christie » par l'Armée rouge.

LES BYSTROKHODNIY TANK

L'achat des plans de Walter Christie correspond à un besoin exprimé par la doctrine d'emploi des chars dans l'armée soviétique, une doctrine elle-même copiée sur un modèle que les Britanniques avaient étudié quelques années auparavant. Quatre catégories d'engins s'y retrouvent :

– Les chars de reconnaissances, faiblement blindés, légèrement armés mais très mobiles et ayant, si possible, des capacités amphibies.
– Les chars spécialisés, conçus à partir des châssis d'autres chars, tels que des obusiers automoteurs, des lance-flammes, des engins du génie, etc.
– Les chars lourds ou de rupture. Ils constituent la force de frappe des troupes mécanisées. Fortement blindés et armés, ils doivent pouvoir percer le front ennemi.
– Les chars rapides, dont la célérité est la principale protection. Bien armés, ils sont chargés de se répandre sur les arrières ennemis et de les disloquer en manœuvrant de manière autonome et dans la profondeur. Travaillant avec l'infanterie, ces machines sont réunies au sein de groupements blindés baptisés « DD ».

Avec leur rapport poids/puissance exceptionnel ainsi que leur mobilité, les chars conçus par Christie sont évidemment parfaits pour cette dernière mission.

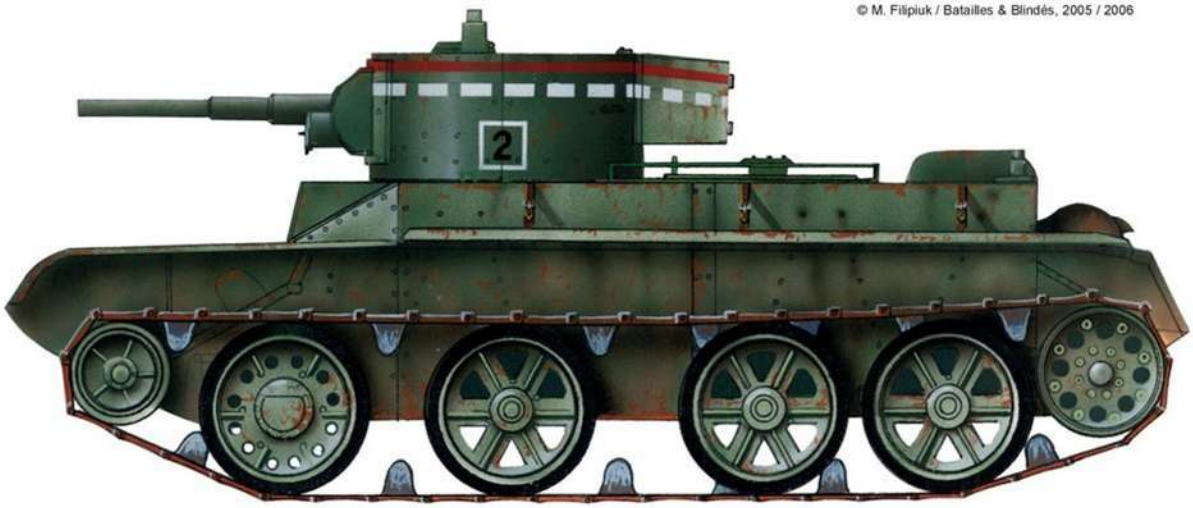
Les deux premiers exemplaires du BT-1 sortent d'usine le 3 septembre 1931. Ils sont confiés à l'armée afin qu'elle mène de nouveaux essais. Par rapport au M1930 d'origine, les BT-1 disposent d'une paroi pare-feu. Leurs roues sont ajourées et à six rayons, hormis pour la première paire qui, étant directrice, se doit d'être plus solide. L'armement consiste en deux mitrailleuses 7,62mm avec un support pour une troisième arme. La commission militaire demande à ce que le char soit armé d'un canon. Avec sa pièce de 37mm Modèle 1930 montée en tourelle, le BT-2 répond à cette nouvelle spécification. Une mitrailleuse coaxiale complète l'armement. Adopté en janvier 1932, le BT-2 est produit en grande quantité. Cependant l'armée réclame déjà un engin plus puissamment armé. Autre point, la licence pour le moteur Liberty n'ayant pas été achetée, les 2 000 premiers BT sont équipés de moteurs acquis à l'étranger. Ce n'est que plus tard que les Russes réussiront à produire leur copie du moteur M5 qui sera monté sur le BT-5 ; nous y reviendrons.
Le BT-3 ne diffère de son prédécesseur que par l'installation d'un canon de 45mm dans une tourelle légèrement modifiée. Le BT-4, quant à lui, porte des tourelles jumelées comme le T-26A. Cependant, les équipages demandent rapidement une tourelle plus vaste, autorisant une meilleure disposition de l'armement. La tourelle cylindrique est abandonnée au profit d'une tourelle à toit plat possédant une nuque pour l'équipement radio ou bien l'emport de munitions supplémentaires, un viseur et un périscope. Une motorisation plus puissante est adoptée, c'est le M5 à 12cylindres dérivé d'un moteur d'avion. Le BT-5 est né. Il faut noter que seuls les chars de commandement, reconnaissables à leur antenne cadre autour de la tourelle, sont alors équipés de radios. Dans ce cas, ils sont dénommés BT-5U. Le fait d'emporter une radio diminue le nombre d'obus à bord, la dotation passant de 115 à 72 coups. La nouvelle tourelle permet également le montage d'un canon de 45mm 20K Modèle 1932 avec une vitesse initiale de 757m/s ! Cela donne au char russe une très grande puissance de feu pour l'époque ; en tous les cas, bien supérieure à celles de l'immense majorité de ses

Voici un duo de chars classique à l'automne 1941 au sein de l'Armée Rouge. Au premier plan, un T-34 Modèle 1941 (début de production), reconnaissable à son canon F34 et à sa tourelle soudée. L'absence de périscope dans la trappe du chef de char (plaque circulaire soudée à la place) corrobore cette identification. Ce blindé semble avoir été endommagé à l'arrière alors qu'il cherchait à s'embusquer le long de cet axe routier, tourelle à 180°. Au second plan, trône un BT-7U, un char de commandement équipé d'une antenne « corde à linge ». Celui-ci a la particularité d'emporter des phares de combat nocturne. Aucune de ces machines ne portent de symboles ou de numéros tactiques.

Coll. Y. Kadari

CHRISTIE'S TRACKS !

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005 / 2006



Char rapide BT-5,
Armée Rouge,
District de Moscou, 1936.

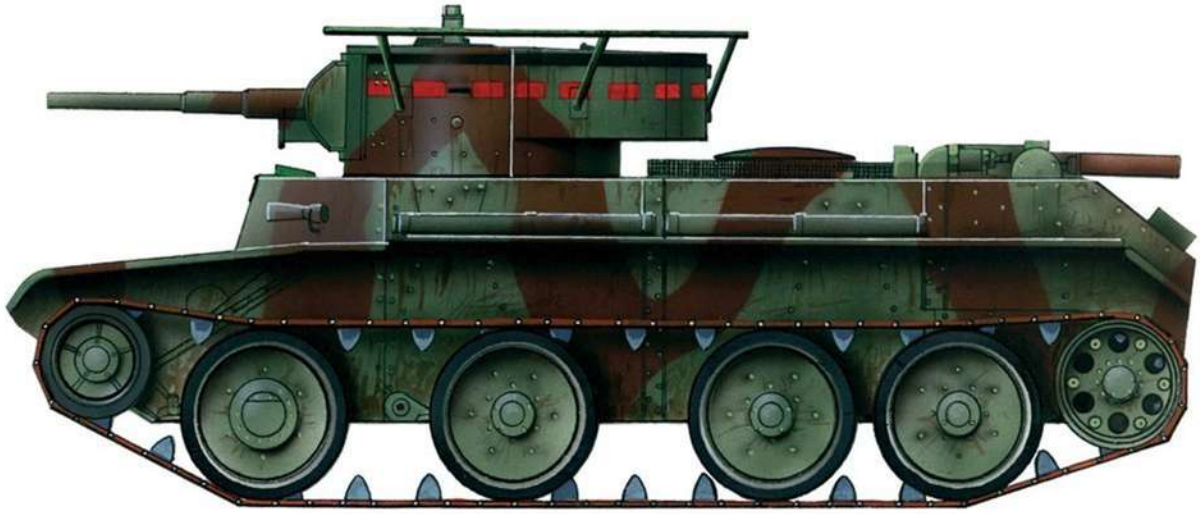
Il s'agit d'un BT-5 avec nuque de tourelle de « première génération ». Par ailleurs, cette machine arbore les marques tactiques standards des unités blindés et mécanisées soviétiques des années 30.

Char rapide BT-5,
Armée finlandaise,
Carélie, printemps 1942.

Avant d'être capturé par les combattants finlandais, ce BT-5 appartenait à la 123e Brigade Blindée qui opérait dans le secteur de Leningrad ainsi qu'en Carélie méridionale.

Char rapide BT-5,
Armée Républicaine Espagnole,
Espagne, 1938.

Voici l'un des cinquante chars rapides BT fournis par Moscou à l'armée républicaine espagnole lors de la Guerre Civile. Avec le char léger T-26, le BT formera l'ossature des troupes blindées de Madrid.



Char rapide de commandement BT-7U,
Armée Rouge,
Ukraine, Été 1936.

À noter l'antenne-cadre, aussi appellée antenne « corde à linge », faisant le tour de la tourelle. Ce signe distinctif faisait de ces machines des cibles de choix pour l'adversaire.

DE ROCK ISLAND À KUBINKA

Char rapide BT-2,
Armée Rouge,
Unité inconnue, Automne 1933.

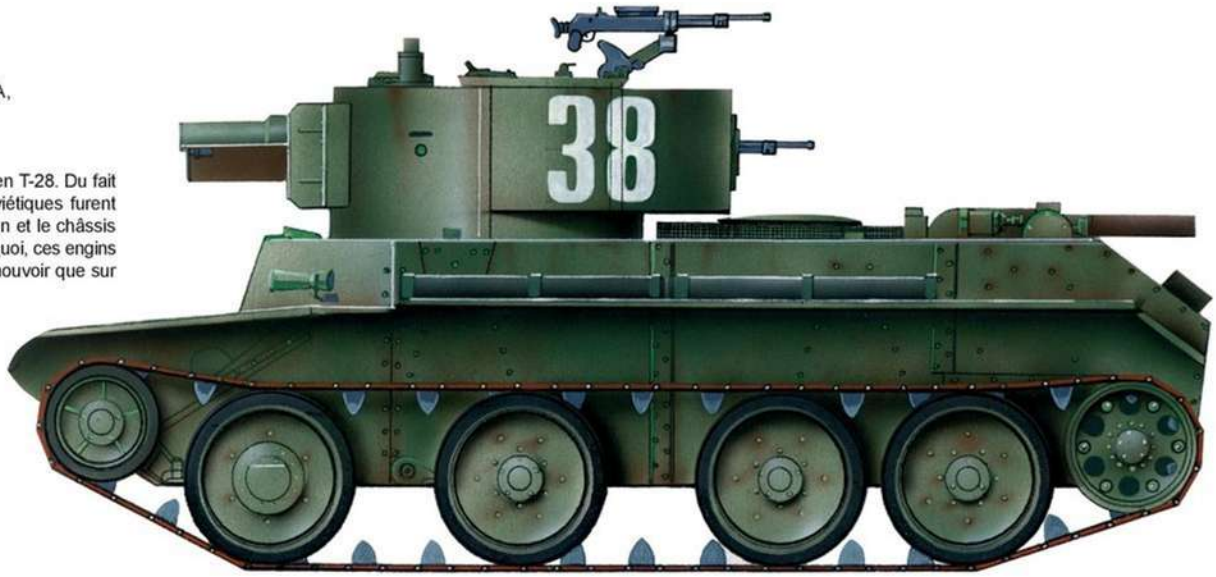
Il s'agit de l'une des premières versions produites armées d'une simple mitrailleuse.

Char rapide BT-7M,
Armée Rouge, 24e Brigade Blindée,
Lvov, 1939.

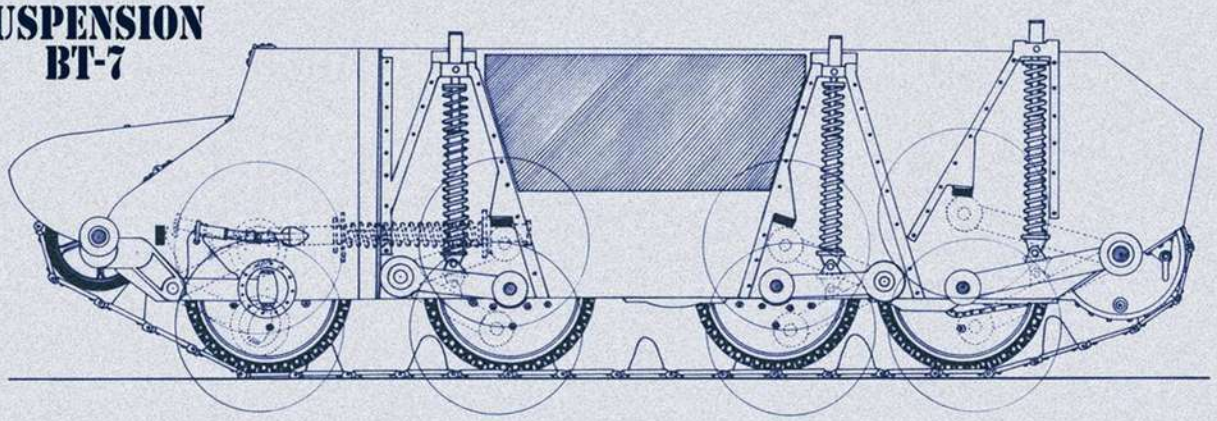
À noter les phares de tir fixés sur le canon.

Obusier automoteur léger BT-7A,
Armée Rouge,
Unité et dates inconnues.

La tourelle est celle du char moyen T-28. Du fait de son poids, les ingénieurs soviétiques furent obligés de renforcer la suspension et le châssis du char BT. En conséquence de quoi, ces engins ne pouvaient exclusivement se mouvoir que sur chenilles.



SUSPENSION BT-7



© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

futurs adversaires de la *Panzerwaffe*, y compris les *Panzer III* à canon de 37mm produits jusqu'à lété 1940. Les grandes manœuvres de l'Armée Rouge démontrent la nécessité pour les groupes « DD » de posséder des engins de soutien. Qu'à cela ne tienne, les ingénieurs installent une tourelle de char moyen T-28 armée d'un obusier court de 76,2mm sur le BT-5. Baptisé BT-5A, le blindé commence à quitter ses chaînes de montage à partir de 1935. Au total, 1 884 BT-5 seront construits.

L'expérience acquise par les Soviétiques lors des combats du Khalkin Gol contre les Japonais démontre qu'il est nécessaire d'équiper les chars d'un blindage incliné en acier corroyé, c'est-à-dire laminé et estampé. L'engin ainsi modifié prend la désignation de BT-7. Il est le modèle le plus élaboré de la série, le BT-6 étant resté à l'état de projet. La mitrailleuse coaxiale est remplacée par deux armes automatiques, l'une en position antiaérienne, l'autre installée dans la nuque de la tourelle. Comme sur les lourds KV, elle a pour objet de couvrir l'arc arrière de la machine en tenant à distance l'infanterie ennemie. La dotation en munitions passe de 115 à 172 coups (132 pour la version radio). Les modèles précédents de BT étaient en acier riveté. Or, lors d'un coup au but, les rivets ont une très fâcheuse propension à se détacher et à gicler en tous sens dans l'habitacle du char ; autant de projectiles mortels pour les hommes qui sont à son bord. Pour pallier le problème, les BT-7 jouissent d'un blindage soudé, ce qui augmente considérablement la protection de leurs trois hommes d'équipage.

Les premiers modèles de BT-7 de 1935 sont dotés d'un moteur M17-T développant 450cv à 1 570t/mn. La transmission se caractérise par un nouvel embrayage et une boîte de vitesses plus robuste à trois rapports. Les chenilles ont un empattement plus court. Ils conservent la tourelle du BT-5. Le second modèle, le BT-7 modèle 1937, emporte la nouvelle tourelle tronconique équipée de deux périscopes. Deux gros phares fixés sur la tourelle au niveau du canon sont ajoutés afin de faciliter le combat nocturne. À l'instar du BT-5, une version d'appui dénommée BT-7A est produite. À noter que sa suspension renforcée l'oblige à se mouvoir exclusivement que sur chenilles. En 1938, une nouvelle motorisation est adoptée. Il s'agit du moteur diesel V2 de 500cv spécialement développé pour les chars. Cela confère aux BT-7 une plus grande autonomie, cinq cent vingt kilomètres au lieu de cent soixante, et contribue à diminuer les risques d'incendie. C'est aussi ce moteur qui équipera les premiers T-34/76. Pour ne pas freiner la cadence de production des BT-7, l'assemblage du moteur V2 est confié à la Zavod n°75. Appelés BT-7M ou parfois BT-8, ces engins constituent l'ultime développement de la prolifique famille des chars rapides soviétiques. Plusieurs modifications importantes apparaissent, dont une révision des épaisseurs du blindage : le glacis passe de 22mm à 20mm, l'arrière de 20mm à 13mm, les flancs de 10mm à 13mm et, enfin, la tourelle de 13mm à 15mm. La dotation en munitions est portée à 188 coups et à 146 pour la version radio. Au total, 5 328 BT-7 seront construits si l'on exclut les BT-7A.

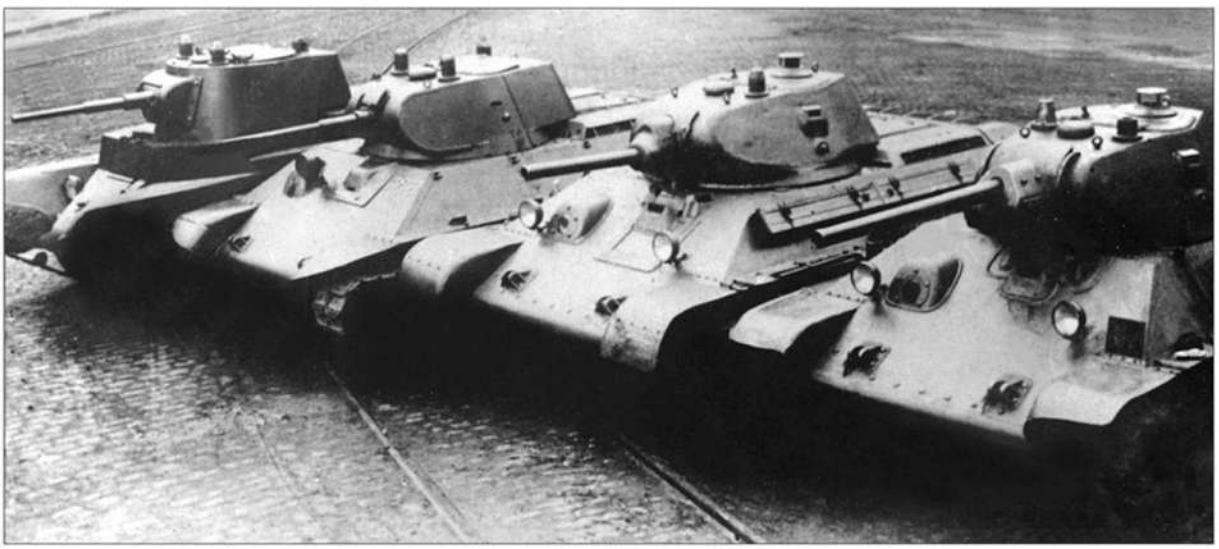
Lors des manœuvres estivales de l'Armée Rouge de 1937, les BT font une excellente impression auprès des attachés militaires étrangers, dont les Britanniques. Ces derniers recommandent alors l'adoption d'une telle suspension pour les chars *Cruisers* de Sa Majesté. Sans coup férir, les Anglais achètent son brevet à Walter Christie afin de développer leur lignée de blindés rapides : Covenanter, Crusader, Challenger, Cromwell, etc. Mais comme dirait Kipling, cela est une autre histoire.

LES BT FINLANDAIS

Pendant la guerre d'Hiver de 1939-40 puis la guerre de Continuation de 1941-44, les Finlandais récupèrent un nombre important de BT. Considérés comme dépassés dans leur rôle classique de chars, les soldats du maréchal Mannerheim vont les transformer en automoteurs. Pour ce faire, ils utilisent 24 canons *QF 4,5inch Mk. II* (114mm) que les Britanniques leur avaient fournis pendant la guerre d'Hiver, en plus de la trentaine achetée en son temps à l'Espagne. La faible cadence de tir de ces pièces et le peu d'efficacité de leurs obus feront de ces machines, connues sous le vocable de BT-42, des armes dépassées ; sans compter que le poids de la tourelle compromet aussi la mobilité du BT-42 en tout terrain. Néanmoins, faisant feu de tout bois, le bataillon et la compagnie ainsi formés combattront jusqu'en 1944. Une autre version, beaucoup moins connue, sera aussi bricolée par l'armée finlandaise. Il s'agit du BT-43, un transport de troupe. Sa faible protection le rendant impropre à cet usage, jamais il ne sera considéré comme un engin de première ligne.

LA FIN D'UN GÉNIE

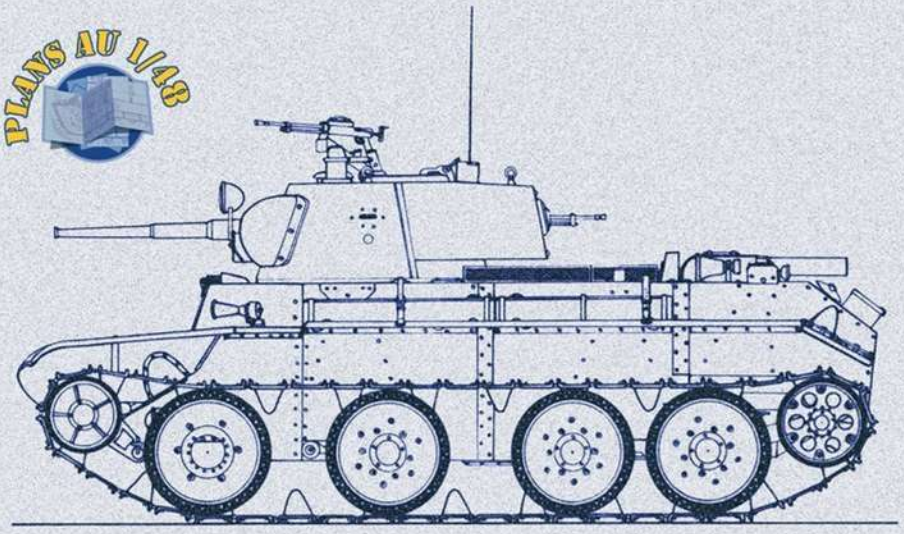
Après avoir créé une nième société, la Christie Chassis, qui connaîtra le même destin que les précédentes, John Walter Christie décède à New York, en 1942, oublié de tous et sans le

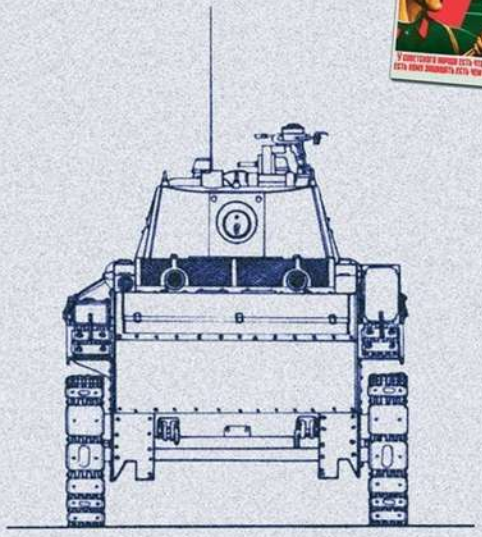


Cette photo pourrait être baptisée « du BT au T-34 » tant elle a le mérite de présenter visuellement la genèse de la future star de l'arsenal stalinien ! De la gauche vers la droite, l'on trouve un A-8 (alias BT-7M amélioré), un A-20 (ressemblant à s'y méprendre à un T-50), un T-34 Modèle 1940 et, enfin, un T-34 Modèle 1941. Ce cliché nous montre quel fut le cheminement intellectuel et technique des ingénieurs soviétiques partant du BT pour aboutir au T-34.

Kharkiv Morozov

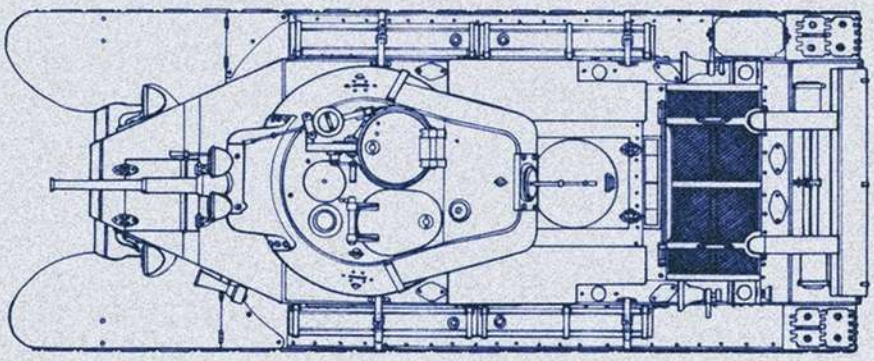
PLANS AU 1/48

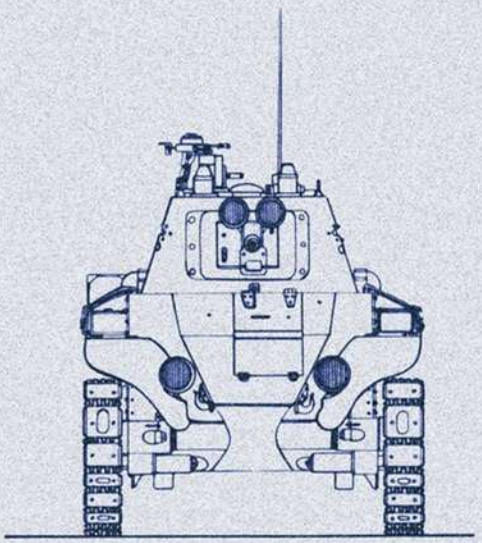




BT-7M

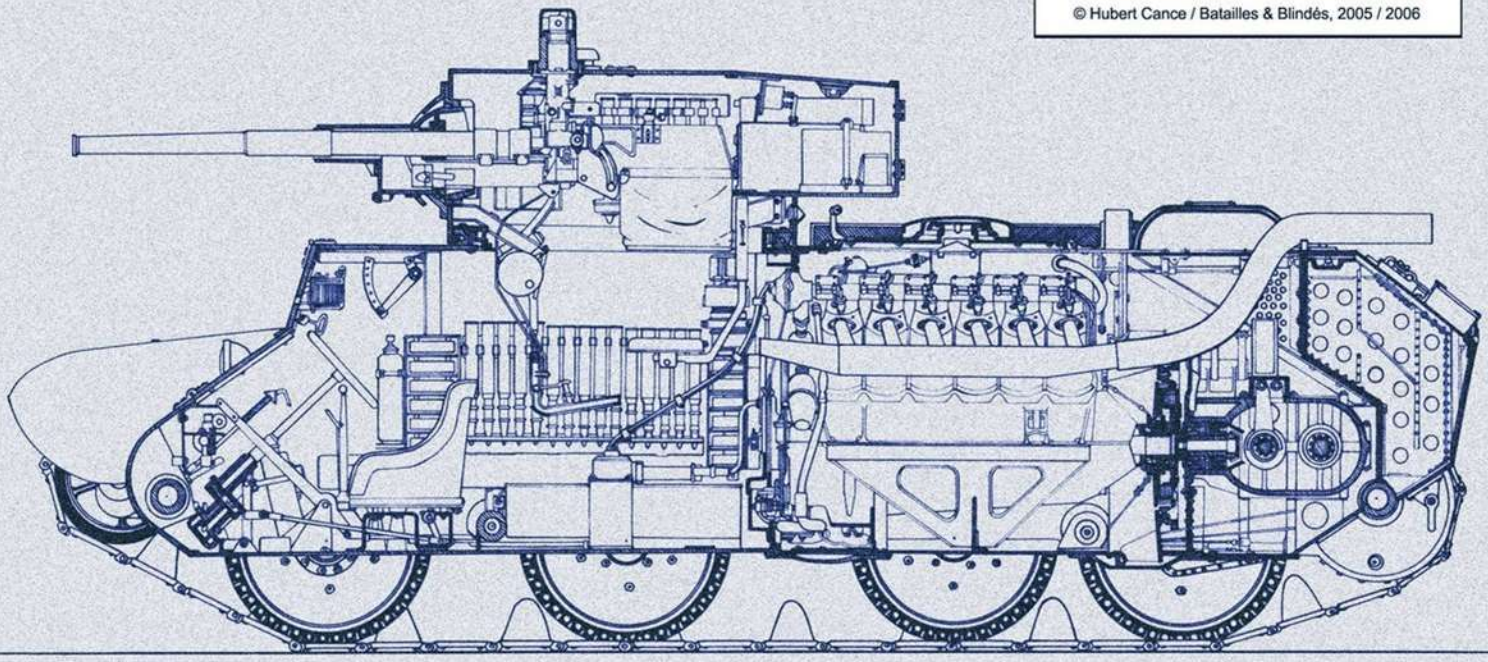
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006





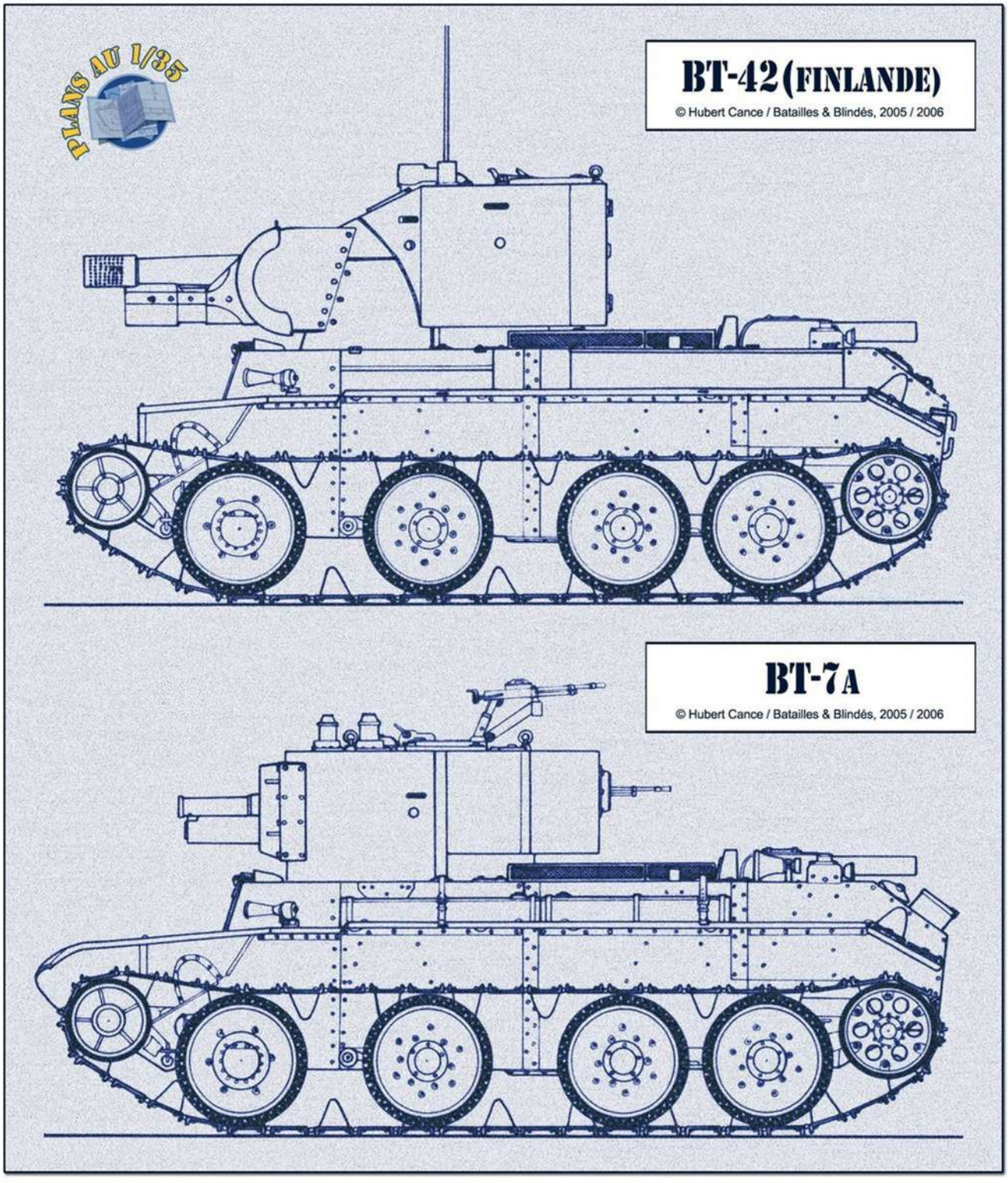
COUPE BT-7

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

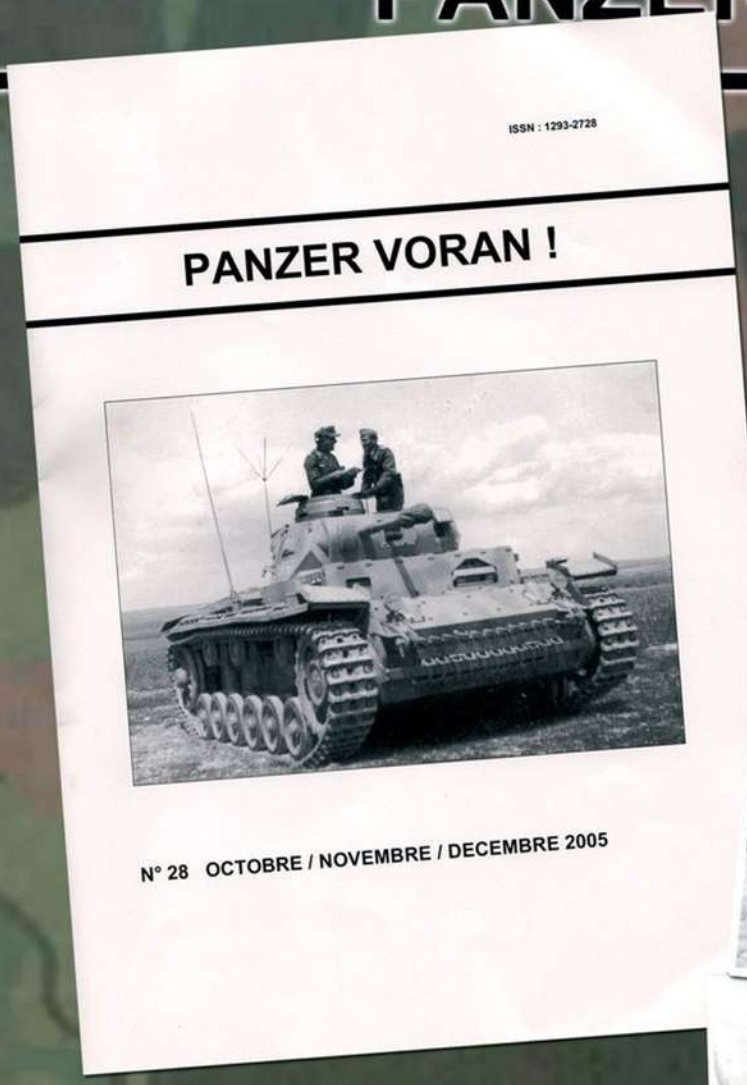


sou. Ironie de l'histoire, c'est précisément à cette époque que le monde en guerre, et en particulier les Allemands, découvre le formidable T-34 soviétique, une machine beaucoup à l'ingénieur américain. À sa manière, Christie était un prophète, un concepteur de génie. Ses idées ont révolutionné la guerre de mouvement. Pour son malheur, ce visionnaire n'a pas voulu perfectionner son invention avec l'armée des États-Unis, trop occupé qu'il était à explorer de nouvelles pistes technologiques. D'autres pays, dont l'Union Soviétique et la Grande-Bretagne, ont su mettre ses idées en pratique avec de modestes modifications. Ils ont obtenu des résultats allant au-delà de toute espérance. De leur côté, les USA sont entrés en guerre avec le char moyen M3 alors qu'il leur aurait été possible de posséder un matériel beaucoup plus performant en terme de mobilité.

Quoiqu'il en soit, de nos jours, les idées de cet autodidacte créatif continuent d'influencer la conception des blindés modernes.



PANZER VORAN !



Au sommaire de Panzer Voran ! (n°28) :

Nach Nettuno ! Italie, février 1944 (suite)
- La 16. SS-Panzer-Grenadier-Division "Reichsführer SS"
- La 26. Panzer-Division

Ostfront, mars-avril 1944, la bataille de Kowel (suite)
- La 5. Panzer-Division
- La 5. SS-Panzer-Division "Wiking"

Le 3,7cm Flak auf Opel "Blitz" Allrad-Fahrgestell
Le Generalleutnant Wend von Wietersheim

BON DE COMMANDE

Je commande les numéros cochés ci-dessous de Panzer Voran ! Chaque numéro de Panzer-Voran ! est vendu franco de port : 14,50€ (France) – 15,50€ (Europe). Le hors-série n°3 de Panzer-Voran ! est vendu franco de port : 27,50€ (France) – 28,50€ (Europe) – PK. Collection n°1 est vendu franco de port : 13,00€ (France) – 14,00€ (Europe).

☐ Panzer-Voran ! n°28 ☐ Panzer-Voran ! Hors-Série n°3 (Panzer-Division Hermann Göring - 1943)

☐ PK-Collection n°1

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

Bon de commande à renvoyer avec votre règlement par chèque ou mandat postal à :
Alain Verwicht – 132, route de Bonnut – 64300 Saint-Boes – France
Téléphone / Télécopie : 05 59 67 95 70

Panzer-Voran ! est une revue en français
ISSN : 1293-2728

PAR STEPHANE DELOGU

Nombre d'unités alliées engagées dans la libération de l'Europe ont acquis une certaine célébrité auprès du grand public. C'est par exemple le cas de la Easy Company *de la* 101st Airborne, *devenue légendaire depuis l'adaptation à l'écran de son épopée sous le titre de* « Band of Brothers ». *D'autres, en revanche, disparaissent progressivement de la mémoire collective, faute d'intervenants pour relater leur parcours. Tel est le cas de la 1e Division Blindée polonaise du général Stanislaw Maczek.*

LA GRANDE

POLKA !

L'histoire qui va vous être contée est celle d'une division au destin tragique. Une unité commandée par un homme, le général Maczek, qui fut à la Pologne ce que Leclerc fut à la France : un symbole. Cette histoire, c'est également celle d'un jeune soldat du 24e Régiment de Lanciers, Stanislaw Krowicki. En septembre 1939, lorsque l'Europe bascule dans le chaos, le jeune Polonais n'est âgé que de dix-neuf ans. Dès lors, comment pourrait-il s'imaginer que cinq ans plus tard, en 1944, il débarquerait en France, à Arromanches, et qui plus est à bord d'un Sherman ?

STANISLAW KROWICKI

« *Je m'appelle Stanislaw Krowicki, je suis, ou du moins, je fus polonais. Je suis né en 1920, à Lübeck, dans le Schleswig-Holstein. À l'époque, ma mère, comme beaucoup de Polonais, travaillait en Allemagne. En 1937, face à la montée du nazisme et pour éviter d'être enrôlé dans l'armée allemande, j'ai décidé, contre la volonté de ma mère, de venir en France car mon oncle et ma tante habitaient en Lorraine. Je suis parti, sachant que mon frère cadet s'occuperait de maman. En France, je travaillais comme commis dans des exploitations agricoles. C'était-là le seul métier que je connaissais. Cela m'a permis de vivre et d'apprendre le français. Au mois de juin 1940, ayant entendu l'appel du général Sikorski pour créer une brigade de volontaires polonais, embryon d'une future armée polonaise, je me suis engagé. J'avais dix-neuf ans.*

À l'époque, cet engagement était pour moi un devoir. Il répondait aussi à un désir d'aventure. Mais la barbarie de la guerre et la débâcle m'ont très vite ramené à une réalité pour le moins brutale. Au milieu de l'exode des populations qui fuyaient avec des moyens rudimentaires, nous avons traversé le pays à pied, de Metz jusqu'à Coëtquidan, en subissant les raids aériens ennemis. Nous dormions dans des corps de fermes ou à la belle étoile. C'était l'été, nous étions jeunes mais de moins en moins insouciants. Arrivés à Coëtquidan, avec la distribution de nos tenues, la vie militaire a réellement débuté. Hélas, nous n'avons pas eu le temps d'entrer en action car la France venait de capituler. Nos supérieurs nous ont alors proposé l'alternative suivante : retourner à la vie civile ou bien essayer de gagner l'Angleterre afin d'y poursuivre la lutte. La majorité d'entre-nous a décidé de continuer le combat. Avec pour compagnes l'angoisse et les bombes allemandes, nous avons finalement pu embarquer à bord d'un navire en partance pour le Royaume-Uni. Notre errance prenait fin. La traversée fut houleuse à cause des avions de la Luftwaffe *mais la chance était de notre côté. Nous avons touché le sol anglais sains et saufs. Entre-temps, j'avais sympathisé avec un camarade, Boleslaw Sobolewski, un Lorrain habitant près de chez mes oncle et tante.* »

Comment donc une unité polonaise s'est-elle retrouvée au cœur d'une France en pleine débâcle ? Revenons quelques mois en arrière. Alors qu'en septembre 1939, la Pologne est attaquée par la *Wehrmacht*, la 10e Brigade Blindée de cavalerie est engagée dans le secteur de Jordanow. Pendant dix-huit jours, les troupes du général Maczek sont employées à des actions retardatrices, se battant avec énergie face à la déferlante ennemie. Le 19 septembre, l'issue des combats ne fait désormais plus aucun doute. La brigade est contrainte de battre en retraite, vers l'ouest, en passant par la Hongrie. C'est ainsi que l'unité polonaise se voit regroupée à Komarom puis Parkany. Dès lors, le seul mot d'ordre est de gagner la France par tous les moyens possibles et dans les meilleurs délais. À la mi-novembre 1939, un camp polonais est installé à Coëtquidan, dans le Morbihan. Aux troupes évacuées de Hongrie viennent progressivement s'ajouter de nouvelles recrues. Ces volontaires, ce sont des compatriotes émigrés en France et en Belgique. Stanislaw est de ceux-là. Alors que le sort des armes a irrémédiablement basculé du côté allemand, la brigade polonaise est engagée au combat dans les derniers jours de mai 1940. C'est ainsi que le futur régiment du jeune Krowicki, le 24e Lanciers, se voit confiée la mission de couvrir la retraite du 7e Corps d'Armée français dans la région de Dijon. Encerclée, la 10e Brigade Blindée de cavalerie n'a d'autre alternative que de décrocher après avoir saboté ses matériels. Les personnels reçoivent l'ordre de gagner l'Angleterre. Pour les Polonais, un nouvel exode débute. D'aucuns transiteront par l'Espagne, Gibraltar et l'Afrique du Nord, tandis que d'autres auront plus de chance, parvenant à atteindre Bordeaux et, de là, par voie maritime, le Royaume-Uni.

« *Nous avons gagné Glasgow, Douglas puis Biggar, dans le Lanarkshire, où nous avons été équipés à l'anglaise, tout en conservant pour un temps notre armement français. À l'époque, ce qui m'a frappé, c'est que le pays était calme et paisible, comme s'il n'était pas en guerre. Il faut dire que nous étions à l'écart des zones bombardées. En octobre, nous avons été transférés à Arbroath, au nord de Dundee. Je me souviendrai longtemps de ces nuits passées à monter la garde le long des côtes écossaises... Mais, au moins, nous nous sentions utiles. Lorsque nous n'étions pas de garde, notre passe-temps favori était la chasse ; d'ailleurs, nous étions devenus des as pour cuisiner le lapin ! De véritables cordons-bleus !*

Du fait de mes aptitudes au tir, j'ai été affecté au 24e Lanciers,

En face :

Le capitaine Tadeusz Dudzinski du 10e Dragons donne ses ordres au milieu des officiers de son escadon. Il sera tué le 16 août 1944 à Saint-Aignan-Cramesnil. Sa dépouille repose au cimetière de Langannerie. Cette photo a été prise à peine quelques heures avant sa mort.

Coll. Stevens
Mémorial de Caen.

Stanislas Krowicki, l'un des héros de la division polonaise, photographié en tenue de sortie en Angleterre au cours de l'année 1943.

Coll. S. Krowicki

1er escadron, 3e peloton, en tant que radio-tireur sur un char. Mon copain Boleslaw a quant à lui rejoint le même régiment mais au 2e peloton. Cette affectation a littéralement changé ma vie car les entraînements étaient fréquents et les manœuvres intenses. Nous n'avions plus le temps de nous ennuyer ! D'autant qu'on devait être capables de remplacer n'importe quel membre d'équipage à n'importe quel moment. Chef de char, pilote, co-pilote, radio-tireur, chargeur, on devait savoir tout faire. Finalement, cette période s'étendant de 1941 à 44 est passée sans trop de longueur car, lentement mais sûrement, nous étions en train de former une division ! »

NAISSANCE D'UNE DIVISION

Cette division dont parle Stanislaw, c'est bien entendu la 1e Division Blindée. C'est le 6 mars 1942, qu'en sa qualité de « patron » de l'*Imperial General Staff*, le *Field Marshal Sir* Alan Brooke autorise le général Sikorski, chef du gouvernement polonais en exil, à la constituer. Stanislaw Maczek en prend le commandement. La 10e Brigade Blindée de cavalerie devient l'une de ses composantes. La formation de la nouvelle unité ne va pas sans poser quelques soucis organisationnels, sans compter avec le fait qu'au début le matériel fait défaut. Mais avec Maczek, Sikorski dispose à ses côtés d'un officier au caractère trempé et à la foi inébranlable. Se démenant comme un diable, le Polonais parvient à réunir suffisamment d'hommes pour donner naissance à sa division. L'emblème de l'unité représente une coiffe stylisée de hussard polonais. Quant à sa devise, elle résume parfaitement bien l'esprit qui animera Krowicki et ses camarades lors de la libération de la France : « *Naprzód* » – « En avant ! » – et « *Idziemy* » – « On y va ! ». Les Britanniques ne sont pas avares de leur aide et participent activement à l'instruction des équipages. Finalement, la seule ombre au tableau est presque anecdotique, dans le sens où la devise divisionnaire laisse craindre au *Field Marshal* Bernard Law Montgomery que les Polonais ne se laissent trop aveugler par leur désir d'en découdre. Autrement dit, une fois engagés au feu, seront-ils aisément contrôlables ou bien indisciplinés, à l'instar de leurs compatriotes engagés au sein de la *Royal Air Force* comme pilotes de chasse ?

En attendant, l'entraînement des tankistes polonais monte en puissance. En 1942, le 24e Lanciers, alors aux ordres du colonel Bogumit Szumski, perçoit des chars Valentine *Mk. I* et *III*. En juin de l'année suivante, les Valentine sont remplacés par des Crusader. L'arrivée de ces matériels coïncide avec les premières grandes manœuvres de l'unité. L'exercice qui se déroule près de Shippenham, dans le Suffolk, est un succès. À peine leur phase d'instruction sur Crusader est-elle terminée que les Lanciers perçoivent de nouvelles machines. Cette fois, ce ne sont pas des chars britanniques mais des engins américains qui leur sont livrés, des Sherman flambant neufs armés d'une pièce de 75mm ; plus tard, les Polonais recevront aussi des Sherman « Firefly » ainsi que des Cromwell. Cette valse de matériels laisse à penser à Stanislaw et à ses camarades que désormais l'engagement de la division ne tardera plus ! D'ailleurs, le remplacement du colonel Szumski par le major Ian Kanski, officier qui a une réputation de fonceur, n'est-il pas un signe supplémentaire que quelque chose se prépare chez les « huiles » ? Après plus de deux ans à ronger leur frein, de gardes interminables et d'exercices aux quatre coins de la Grande-Bretagne, les hommes de la 1e Division Blindée vont enfin pouvoir en découdre !

Pourtant, Stanislaw et les siens vont encore devoir attendre… Une fois sa réorganisation achevée, la division participe aux manoeuvres « Snaffle » aux côtés de la *4th Canadian Armoured Division*. L'impression d'ensemble laissée par les équipages de Maczek est excellente. Cependant, Montgomery affiche son scepticisme quant à la valeur opérationnelle de l'unité. Ces doutes britanniques rendent perplexes les tankistes polonais qui se demandent si Monty ne les cantonnera pas de ce fait à jouer un rôle de faire-valoir. Un événement inattendu va néanmoins donner du baume au coeur des « Lions de Maczek ». En avril 1944, le commandement polonais est informé qu'un général américain du nom de Grouse les inspectera bientôt. Or, jusqu'à ce jour, personne n'a encore jamais entendu ce nom ; et pour cause ! La date venue, le général Maczek restera figé en apercevant le visage de… « Ike » Eisenhower descendant de son train spécial ! La visite du commandant en chef des forces alliées sera bénéfique pour les Polonais car, contrairement à Montgomery, Eisenhower se montrera chaleureux avec eux. En mai, tout semble indiquer que les Polonais sont prêts à entrer en action.

La division est acheminée à York où elle parachève sa préparation. À cette occasion, elle reçoit la visite du président polonais en exil, Wladyslaw Raczkiewicz. Un événement qui dope un peu plus encore le moral de la troupe ! Mais le Jour-J n'est pas encore pour demain. La division est une fois de plus déplacée. Elle rejoint Aldershot. À l'aube du 6 juin 1944, les Polonais ont un pincement au coeur en apprenant que les Alliés viennent de prendre pied en Normandie sans eux ! Mais qu'importe, car, bientôt, le jour de la délivrance arrivera ! Et ce jour, c'est le 1er août 1944, date à laquelle les premiers éléments de la division

débarquent près de Caen. La 1e Division Blindée est rattachée à la *1st Canadian Army* du *Lieutenant-General* Henry Crerar puis, par la suite, à la *2nd* du *Lieutenant-General* Guy Simonds. « *Naprzód !* », « en avant ! », martèle la devise divisionnaire. Et, de fait, la 1e Division Blindée polonaise sera bientôt lancée à travers la campagne normande. Après quatre ans de purgatoire et d'humiliations, la Pologne vient de symboliquement relever la tête !

Stanislaw Krowicki se souvient encore de son impatience : « *C'est en mai 1944 que j'ai senti que notre vie allait changer, notamment lorsque nous avons reçu l'ordre de rejoindre Bridlington, dans le York. Mais ce n'était qu'une étape. Et nous avons été très déçus lorsque nous avons appris que, le 6 juin 1944, le débarquement avait eu lieu sans nous. Puis, le 16 juillet, de nouveau, l'ordre de faire mouvement pour la région d'Aldershot. Le 29, enfin, nous embarquions dans le port de Londres. Cette fois, c'était nôtre Jour-J. Par rapport au souvenir que je garde du voyage aller quatre ans plus tôt, la traversée fut sans encombre. Le 2 août, nous débarquions à Arromanches* ».

La division est regroupée dans la région de Buhot où elle patiente, le temps de reformer ses unités, avant d'être jetée dans la bataille de Normandie. Le baptême du feu sera terrible pour les plus jeunes recrues polonaises.

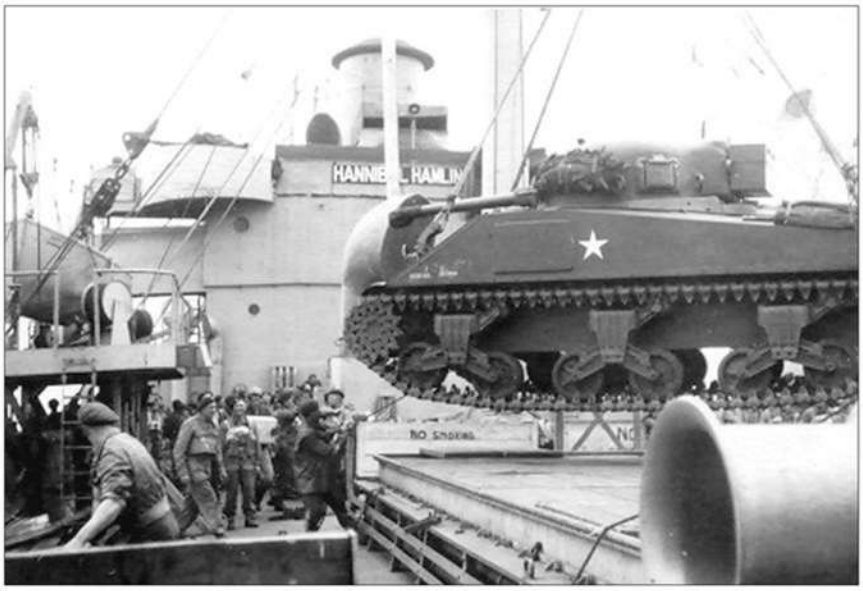
DU SANG ET DES LARMES

Le soir du 7 août, l'état-major allié déclenche l'opération « Totalize » avec pour objectif de s'emparer de Falaise. Outre la division polonaise, l'ordre de bataille allié recense les *2th Infantry Division* et *4th Armoured Division*, unités canadiennes toutes deux, les *49th* et *51th Infantry Divisions* britanniques ainsi que diverses unités organiques. En face, les Allemands alignent les restes des *89.*, *271.* et *272. Infanterie-Divisionen* ainsi qu'en second rideau, entre Clair Tison et Soignolles, la *85. Infanterie-Division* et des *Kampfgruppen* de la *12. SS-Panzer-Division* « *Hitlerjugend* ». Pour appuyer son attaque, Monty a rassemblé 360 pièces d'artillerie. Des bouches à feu dont les assaillants auront grand besoin, car le terrain est tout sauf propice à l'offensive… sans oublier les 88mm allemands ! Le 7 août, vers 23h30, plus de 300 chars s'élancent le long d'itinéraires méticuleusement balisés. Pour éviter toute erreur, ils sont guidés par des fusées éclairantes. Dans un premier temps le rythme de la progression est satisfaisant. Mais, bientôt, les engins anglo-canadiens commencent à être ralentis par des bouchons antichars ainsi que des *Sturmgeschütze*. L'ennemi rend les manoeuvres alliées encore plus pénibles en utilisant notamment des obus fumigènes. Tant et si bien que rares sont les unités, sauf peut-être le *Royal Regiment of Canada*, qui atteignent leurs objectifs. Côté polonais, le 2e Régiment Blindé du colonel Kostzustki est considérablement freiné par les antichars de la « *Hitlerjugend* ». Vingt-six chars sont en feu ! Quant à l'infanterie, elle n'a pu suivre la progression des blindés. En peu de temps, le régiment Kostzustki est étrillé, perdant la moitié de ses machines !

Des les premières heures du 8 août, le 24e Lanciers pousse en direction de Cauvicourt afin, dans un second temps, d'attaquer vers Estrées-la-Campagne. La rupture du front allemand est obtenue par les Écossais de la *51th Highlands Division*. Tout se passe pour le mieux. Caen est atteinte. L'Orne est franchie. Les premiers accrochages sérieux surviennent dès 15h00 dans le secteur de Saint-Aignan-de-Cramesnil où les antichars de l'ennemi causent des ravages parmi les rangs polonais. De nombreux officiers sont tués. La préparation d'artillerie est un fiasco. L'escadron de Stanislaw Krowicki perd sont chef, le capitaine Marian Piwonski. La journée du 8 août est des plus meurtrières, même si les objectifs sont globalement atteints. Comme nous l'avons vu, la préparation d'artillerie de la seconde phase de « Totalize » s'est révélée catastrophique. Non seulement les positions allemandes sont quasiment épargnées, mais, en plus, des dizaines d'obus explosent dans les lignes alliées ! Plus de trois cents soldats polonais et canadiens paieront

Cette photographie a probablement été prise au mois d'août 1944, dans une zone de repos, ainsi qu'en témoignage le terrain de volley-ball aménagé, en arrière plan. L'engin qui est au premier plan est évidemment un « bon bieux » Bren Carrier.

Coll. Stevens Mémorial de Caen.



Déchargement des chars Sherman du 24e Lanciers à Arromanches depuis les soutes du cargo britannique Hannibal Hamlin. Ce cliché date du 1er ou bien du 2 août 1944. Dans quelques jours la guerre commencera réellement pour les tankistes polonais qui seront engagés dans le secteur de Caen aux côtés des Canadiens.

Coll. S. Krowicki

de leur vie cette tragique méprise. Et pour ne rien arranger, les troupes du général Maczek sont violemment engagées par des Tiger de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*, l'unité du légendaire de *SS-Hauptsturmführer* Michael Wittmann, à qui, d'ailleurs, il ne reste plus que quelques heures à vivre. C'est ainsi que la division se trouve bloquée à la sortie nord de Saint-Aignan-de-Cramesnil, sans la moindre possibilité de déboucher. C'est dans ces circonstances que le lancier Krowicki fait connaissance avec la réalité de la guerre ; une réalité bien éloignée de ses rêves d'aventure de l'été 1940 : « *Pour moi, la guerre a commencé le 8 août. D'une certaine manière, ce fut un jour de chance car, pour la première et la dernière fois de toute la guerre, notre char déchenilla… Et c'est pour cette raison que le capitaine Piwonski, le commandant de notre peloton, nous quitta afin d'embarquer à bord du blindé d'un autre équipage. Ils furent tous tués quelques minutes plus tard par un obus de 88 ! Sans cette panne, nous aurions été à la place de nos malheureux camarades. Croyez-moi, la vie tient à pas grand chose. Apprenant la nouvelle, mon ami Boleslaw pensa que nous étions morts. Quelques heures plus tard, nous voyant sains et saufs, mon copain éclata en sanglots ; il pleurait de joie. Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Le 9 août, mon peloton s'arrêta en bordure d'un bosquet, au bord d'une route encaissée, pour ravitailler et manger un morceau. Ce devait être avant l'attaque sur Cauvicourt, je crois. Nous avions arrêté les moulins des chars. Ce fut alors que j'entendis des bruits de moteurs et des cliquetis de chenilles. Mes camarades n'avaient rien remarqué. Par acquis de conscience, je me mis à fouiller du regard les alentours. J'aperçus alors une colonne de véhicules et de chars ennemis, dont des* Jagdpanzer. *Sans réfléchir et sans rien dire à personne pour ne pas perdre de temps, je me mis à manœuvrer la tourelle de mon Sherman pour détruire les machines de tête et de queue afin d'immobiliser la colonne, ce que, grâce à Dieu, je parvins à faire. Le reste de mon peloton put se mettre en ordre de bataille. Nous n'eûmes à déplorer aucune perte humaine ou matérielle dans cet affrontement. Ce que je venais de faire fut perçu par mes supérieurs comme un acte de bravoure, ce qui me valut une décoration et la promotion au grade de caporal. C'est là, aussi, que pour la première fois je vis des hommes mourir sous mes yeux. En Angleterre, nous avions à faire à des cibles sans vie, mais là…* »

« Totalize » n'a donc pas remporté le succès escompté en raison de la riposte allemande lors de sa seconde phase. Si le front a été enfoncé et l'ennemi contraint à évacuer une bande de 6 à 8 kilomètres de profondeur au sud de Caen, Falaise, elle, n'a pas été prise. Pire encore pour les Alliés, les Allemands sont parvenus à resserrer leurs lignes pour en interdire l'accès. La bataille de Normandie se poursuit donc au milieu des carcasses fumantes et des cadavres d'animaux en putréfaction. Et même si la *Wehrmacht* ne cesse de perdre du terrain, elle fait payer aux troupes alliées leur progression au prix fort.

LE VERROU DE FALAISE

Dès le 15 août, les « Lions de Maczek » se dirigent vers Sassy où la division est placée en réserve. Le lendemain, alors que la poche de Falaise se dessine progressivement, le chef de corps du 24e Lanciers est gravement blessé. Il est remplacé par le capitaine Wladyslaw Rakowski. Dans la soirée, les Polonais dépassent Morteaux-Couliboeuf. Dès le lendemain, les chars de la division s'engagent en direction de Trun. Le grand affrontement final de la campagne de Normandie se prépare. Malgré le rythme infernal qui interdit aux équipages le moindre repos, Stanislaw Krowicki tient le choc. L'armée allemande est certes dans une situation désespérée, mais elle continue à livrer des combats sans merci. « *Nous poursuivons notre avance,* précise notre vétéran, *puis c'est la fameuse percée sur l'axe Falaise-Chambois, du 17 au 20 août. Les combats furent très durs. Ce dont je me souviens le plus, c'est de l'odeur de la poudre ainsi que des bruits assourdissants de nos tirs* ».

Après avoir atteint les lisières sud-est de Chambois, le 19 août 1944, Stanislaw et ses camarades commencent à entrevoir la fin de leur calvaire normand. Le sous-lieutenant Soltysiak et son peloton de chars légers M3 prennent contact avec des éléments de la *90th Infantry Division* américaine. La poche de Falaise est en passe d'être fermée, événement qui précipitera la fin de la *7. Armee* allemande. Néanmoins, les escarmouches sont encore très nombreuses. D'autant qu'il faut interdire à l'ennemi toute possibilité d'exfiltration, ce qui en raison du manque croissant de munitions et de carburant devient de plus en plus délicat au fur et à mesure que les heures s'écoulent. Fort heureusement, les Américains se portent au secours des Polonais en leur livrant du carburant tandis que des munitions sont parachutées au-dessus de leurs lignes. Prenant conscience du fait que toute résistance est désormais inutile, les soldats allemands commencent à se rendre. Maczek et ses Polonais ont gagné la partie. Les débris de la *7. Armee* se replient vers la Seine. La bataille de Normandie est perdue pour le *Reich*.

Cependant, avant de filer vers le nord de la France et, au-delà, vers la Belgique, il reste à la 1e Division Blindée une dernière mission à accomplir en terre normande. Falaise est tombée, les Polonais sont maintenant engagés en direction de Trun où ils doivent empêcher le *II. SS-Panzerkorps* du *SS-Obergruppenführer* Willi Bittrich de se retirer vers la Seine, en se faufilant par un couloir de huit kilomètres de large ; le « couloir de la mort », comme le surnommeront les propagandistes alliés. Ce qui reste de la *7. Armee* se regroupe afin de tenir ce passage ouvert et de permettre à des milliers de *Landser* de s'échapper du guêpier normand. Maczek et ses « Lions » prennent position entre la côte n°258 et les hauteurs de la n°262, dans le secteur du manoir de Boijos. Les combats opposant les deux camps vont durer trois jours. Trois jours d'enfer pendant lesquels les Polonais vont se heurter aux assauts continus des *Panzer*

Un Sherman M4A4 « Dozer » de la 1e Division Blindée polonaise progresse dans un bourg normand aux côtés d'un convoi automobile. Au-delà de la variété des inscriptions portées par les engins, on notera l'affaissement de la suspension du char du fait du poids de la lame ainsi que le panneau d'identification étendu sur sa plage arrière. Celui-ci était destiné à renseigner les pilotes alliés sur la nationalité du blindé. Une précaution nécessaire mais pas toujours suffisante comme en atteste le nombre élevé de *Friendly Fires* que les tankistes auront à subir de la part des aviateurs...

Coll. Stevens
Mémorial de Caen.

et des fantassins adverses. Engagée en porte-à-faux, la 1e Division Blindée est quasiment encerclée, dépassée sur ses flancs par le flot des Allemands qui marchent vers la Seine en se frayant un chemin au corps-à-corps. Mais les ordres du général Maczek sont de tenir, de ne rien céder à l'ennemi jusqu'à l''arrivée des Américains ou bien des Canadiens. Pour Krowicki et ses camarades, la situation est terrible : plus de vivres, plus d'eau, plus de médicaments, le grondement permanent de l'artillerie, les rafales d'armes lourdes, les explosions. Les Polonais tiennent au-delà de leurs limites ! Le 21 août, alors que la situation est désormais désespérée et que chacun se prépare à tomber au champ d'honneur la tête haute, le miracle se produit. À la nuit tombée, deux fusées éclairent d'une lueur verdâtre la pénombre. Ce sont les renforts tant attendus, ce sont les chars canadiens qui viennent enfin de percer et qui font leur jonction avec leurs frères d'armes polonais. Problème, les cheminements empruntés par les blindés canadiens traversent un bois aux mains des *Waffen-SS* qui, armés de *Panzerfauste*, les attendent de pied ferme. Les Polonais le savent, les Canadiens, non. Le carnage semble inévitable, à moins que les tankistes de Maczek ne se précipitent sur les positions ennemies avant que l'embuscade ne débute. « *Naprzód !* », une fois de plus ! Fidèles à leur devise, les Polonais quittent leurs positions pour se ruer sur les *Waffen-SS*. Les bois changent de main. Surpris, les Sherman canadiens ouvrent le feu sur leurs alliés, avant de se rendre compte de leur bévue. Le calme revient. La bataille est gagnée. Son prix pour les « Lions de Maczek » ? Onze blindés et trois cent cinquante hommes pour cette seule action !

Normandie, août 1944. Un *Tank Destroyer* Achilles (TD M10 version britannique) est à l'arrêt, en lisière d'un bosquet, prêt à ouvrir le feu... Sur cet engin, le canon de 76,2mm américain a été remplacé par un redoutable *17 Pounder* britannique, identique à celui que l'on retrouvera sur le puissant Sherman « Firefly ». Ce cliché est aussi l'occasion de noter que le camouflage « forêt en marche » n'est pas l'apanage des *Panzerschützen* !

Coll. Stevens
Mémorial de Caen.

Superbe photographie d'un engin de reconnaissance baptisé « Anglik » du 10e Dragons, ainsi qu'en témoignage le code tactique (54) figurant sur le blindé. Le préfixe du 24e Lanciers était le 55. Cette machine est une automitrailleuse Humber *Mk. II* armée d'un fusil-mitrailleur Bren. De 1942 à 1945, 4 300 exemplaires de ce petit blindé seront produits. Tout indique que nous sommes à l'hiver 1944-45, quelque part en Belgique ou bien aux Pays-Bas.

Coll. Stevens
Mémorial de Caen

Le lancier Krowicki termine la campagne au bord de l'épuisement : « *Nous avons eu une petite période de repos. Dans mon escadron, j'étais surnommé « l'écureuil » car, plutôt que de troquer des babioles comme les autres, je préférais « grenouiller » dans les fermes où les gens étaient heureux de nous ravitailler. Nous étions leurs libérateurs et c'était leur façon de nous remercier ; peut-être aussi parce que nous étions des Polonais. Je renouais ainsi avec mes racines de fermier. Malgré la barrière de la langue, on se comprenait assez bien. C'est comme ça que j'ai constitué de petites réserves de nourriture. À plusieurs reprises, il nous est arrivé d'être sans vivres pendant plusieurs jours. Mes camarades savaient alors qu'ils pouvaient compter sur moi et les habitants des campagnes normandes pour les dépanner* ».

LE GRAND RUSH !

La suite de la campagne de la 1e Division Blindée, Stanislaw Krowicki nous la confie : « *Contournant Rouen, nous traversons la Seine par le pont de Criqueboeuf, de nuit, le 1er septembre, avant de progresser vers Abbeville. Nous entrons en Picardie, en abordant la baie de Somme. C'est là que nous découvrons les sites de lancement des V-1, ces roquettes qui auront fait tant de dégâts en Angleterre. Des combats éclatent à Blangy-en-Ternoise puis à Saint-Omer. Nous libérons la ville. Là encore, les habitants nous témoignent leur gratitude avec beaucoup de ferveur. Par contre, ils sont moins étonnés que les Normands de voir des Polonais car, à l'époque, la région héberge une forte colonie de nos compatriotes. La frontière belge est franchie le 6 septembre. Les Allemands reculent tout en nous opposant une résistance acharnée. Des combats violents nous attendent à Ypres et à Thielt. Malgré le danger, la population nous ovationne lors de notre passage. C'était poignant de voir ces gens nous applaudir sur le bord des routes. Nous continuons notre marche. Gand est prise. Nous restons sur place un temps, histoire de nous ravitailler en munitions. La logistique alliée a du mal à suivre. Le 19 septembre, nous repartons. Nous entrons en Hollande, à Heikant. Nouveau coup d'arrêt, à Temsche, sur l'Escaut, afin de souffler un peu.*

C'est la première permission à laquelle nous avons droit depuis notre arrivée sur le continent ! Avec Boleslaw, nous partons en Lorraine pour revoir nos familles. Arrivés à Maizière-lès-Metz, où habite la mère de Boleslaw, nous nous retrouvons dans une situation bizarre car les Allemands sont toujours là ! Nous nous revoyons quatre ans en arrière : la plupart des gens évacue le secteur, les chars américains attaquent pour libérer la ville. Bien malgré nous, une fois encore, nous sommes en plein milieu d'une zone de combat. La chance nous accompagne. Nos familles sont là et bien vivantes. Quel bonheur, quel soulagement de les retrouver ! Mais la joie est de courte durée, car déjà, le devoir nous appelle.

De retour de permission, nous sommes engagés sur Zonderejgen, Moerdijk et Breda, cité que nous libérons le 30 octobre. Après le bocage normand, c'est là que nous livrons les plus rudes combats. L'acharnement des Allemands y est pour beaucoup, évidemment. Désormais, nous sommes aux portes de leur pays. Le temps est maussade. Les champs ont été inondés par l'ennemi. Pour nous, comme d'ailleurs pour tous les tankistes du monde, la boue est le pire de nos ennemis naturels car elle nous ralentit au point de nous transformer en cibles faciles. Parvenus à Maas-Tetringen-Oosterhout, on nous décore. C'est aussi là-bas que nous laissons nos Sherman à canon de 75mm au profit de « Firefly » équipés du 17 Pounder. *Notre escadron est envoyé en appui du* 47th Commando *des* Royal Marines. *Le « Firefly » fait merveille. Puis, de nouveau, tout le régiment se retrouve à Oosterhout. Nous y restons de janvier à avril 1945. Le 8 avril, nous entrons en Allemagne, sans problème particulier, mais ça ne dure pas. Le 20, près d'Aschendorf, nous livrons notre dernière bataille – très difficile – face à des* Hitlerjugend *fanatisés. Nous remontons ensuite sur Wilhelmshaven pour participer à l'attaque du port. C'est à Bokel*

que nous apprenons l'ordre de cesser le feu. La nouvelle est à peine croyable. La guerre est terminée ! Dans toute cette campagne, ce qui m'aura le plus marqué, c'est la joie des gens quand nous traversions leurs villes, leurs villages et leurs hameaux. Ils comprenaient alors que pour eux la guerre s'achevait et qu'ils étaient en train de recouvrer la liberté. »

UN PARMI D'AUTRES

« *Je suis démobilisé en décembre 1945, à Lille. Mon camarade Boleslaw, lui, devra attendre encore six mois car les démobilisations se faisaient selon un ordre inversement alphabétique. Étrange !? Après-guerre, je suis rentré en Lorraine, chez mon oncle et ma tante, très déçu de ne pouvoir retourner en Pologne à cause de la nouvelle situation politique. Longtemps, J'ai espéré que le régime change ; c'est pourquoi je n'ai pas opté tout de suite pour la nationalité française. J'ai attendu 1967 pour devenir Français à part entière et fier de l'être. Autre paradoxe, j'avais un permis de conduire militaire que je n'ai pas voulu faire valider dans le civil. À l'époque, mes racines de petit fermier m'ont bouché les yeux. À ce jour, je n'ai toujours pas mon permis, alors que j'ai traversé la moitié de l'Europe à bord d'un char pesant plus de trente tonnes ! Boleslaw Sobolewski est devenu un frère. La fin de la guerre ne nous a pas séparés et nous sommes toujours restés en contact. Mieux, nos épouses sont devenues marraines de nos garçons respectifs. Mais les meilleures choses ont malheureusement une fin et mon copain des heures sombres comme des jours heureux est décédé le 7 juillet 2001* ».

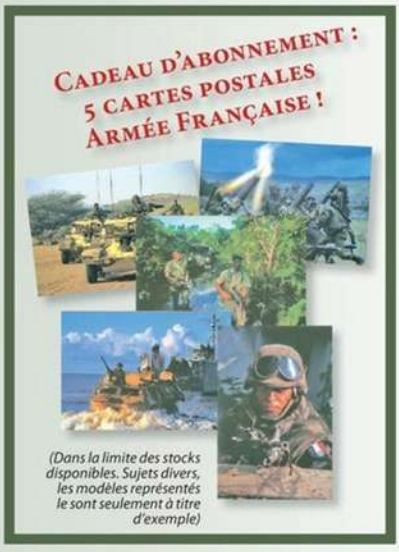
Le tribut payé par le 24e Lanciers fut à la hauteur de la qualité des hommes de la magnifique division façonnée par Stanislaw Maczek : 32 officiers, 180 sous-officiers et homme de troupes ont été tués, blessés ou ont disparu entre août 1944 et mai 1945. Les lanciers auront par ailleurs perdu 48 Sherman et une douzaine de chars légers Stuart. Ils capturèrent environ 5 000 hommes et détruisirent une soixantaine de véhicules blindés, sans compter de nombreuses pièces antichars. Au matin du 8 mai 1945, les pertes de la 1e Division Blindée polonaise s'élevaient à plus de 5 000 hommes, soit le tiers de ses effectifs !

Le sacrifice des Polonais est d'autant plus extraordinaire que parmi eux beaucoup savaient qu'ils ne reverraient pas leur pays avant longtemps. Ainsi, le général Maczek confia-t-il ses convictions au colonel de Langlade de la 2e Division Blindée française au mois de juillet 1944 : « *Vous êtes un homme heureux, Mon colonel. Si vous êtes tué en France, vous mourrez sur votre terre retrouvée. Mais, nous autres, nous allons mourir sur une terre étrangère bien qu'amie, pour la Pologne que de toute façon nous ne reverrons jamais* ». Héros national pour bon nombre de ses compatriotes, Stanislaw Maczek fut destitué de sa nationalité polonaise par le gouvernement communiste de Varsovie. Il se retira en Écosse où il survécut en vivant d'expédients, se retrouvant serveur dans un pub ! En 1995, il fut enfin réhabilité par le nouveau régime, reconnaissance qui hélas arrivait bien tard pour un homme viscéralement attaché à son pays. Le général Maczek est enterré au cimetière de Breda, aux Pays-Bas. Les survivants de sa division sont toujours éparpillés aux quatre coins de l'Europe. Beaucoup ont choisi de s'établir en France, à l'instar de Stanislaw Krowicki et de son ami de toujours, Boleslaw Sobolewski.

Puisse cet article, le temps de sa lecture, avoir fait revivre le souvenir de la 1e Division Blindée polonaise ! « *Naprzód !* »

ASSAUT, LE MAGAZINE DE L'HISTOIRE MILITAIRE CONTEMPORAINE !

LE NUMÉRO 2 EST EN KIOSQUE !



☑ Je m'abonne à **ASSAUT** pour : ☐ 6 mois (30 €) ☐ 1 an (60 €) ☐ 2 ans (120 €)

A partir du numéro : _____

Rajoutez 10 € par an pour les DOM-TOM et l'étranger

B&B

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code postal : _____ Ville : _____ Pays : _____

Envoyez votre réglement par chèque bancaire à l'ordre de OPEX PRESSE à l'adresse suivante :
OPEX PRESSE - 1 avenue Pierre Grenier - 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT

TEMPUS FUGIT HERR PEIPER !

Par H. Kalkstein, traduction de l'allemand par H. Rasquin

La bataille des Ardennes constitue la dernière tentative allemande de grande ampleur pour renverser, ou tout au moins bouleverser, le cours de la guerre sur le front de l'Ouest. Militairement, l'objectif de cette offensive est de couper les armées américaines, au sud, de leurs alliés du *Commonwealth*, et au nord en lançant une pointe blindée jusqu'au port d'Anvers. L'idée d'Adolf Hitler, qui est le concepteur de l'opération « Wacht am Rhein », est ainsi de provoquer un second Dunkerque pour les Britanniques. Politiquement, le *Führer* espère que l'impact d'une telle défaite forcera ces derniers, voire les Alliés occidentaux dans leur globalité, à négocier une paix séparée avec le *Reich* ; un tel retournement de situation autoriserait alors Berlin à regrouper la *Wehrmacht* à l'est afin de stopper les armées russes qui déferlent en Pologne. À la pointe du dispositif allemand, au nord de la *Ardennenoffensive*, se trouve la *Gepanzerte Kampfgruppe* Peiper. C'est sur les épaules de son *Kommandeur* que les espoirs allemands vont reposer à l'aube du 16 décembre 1944.

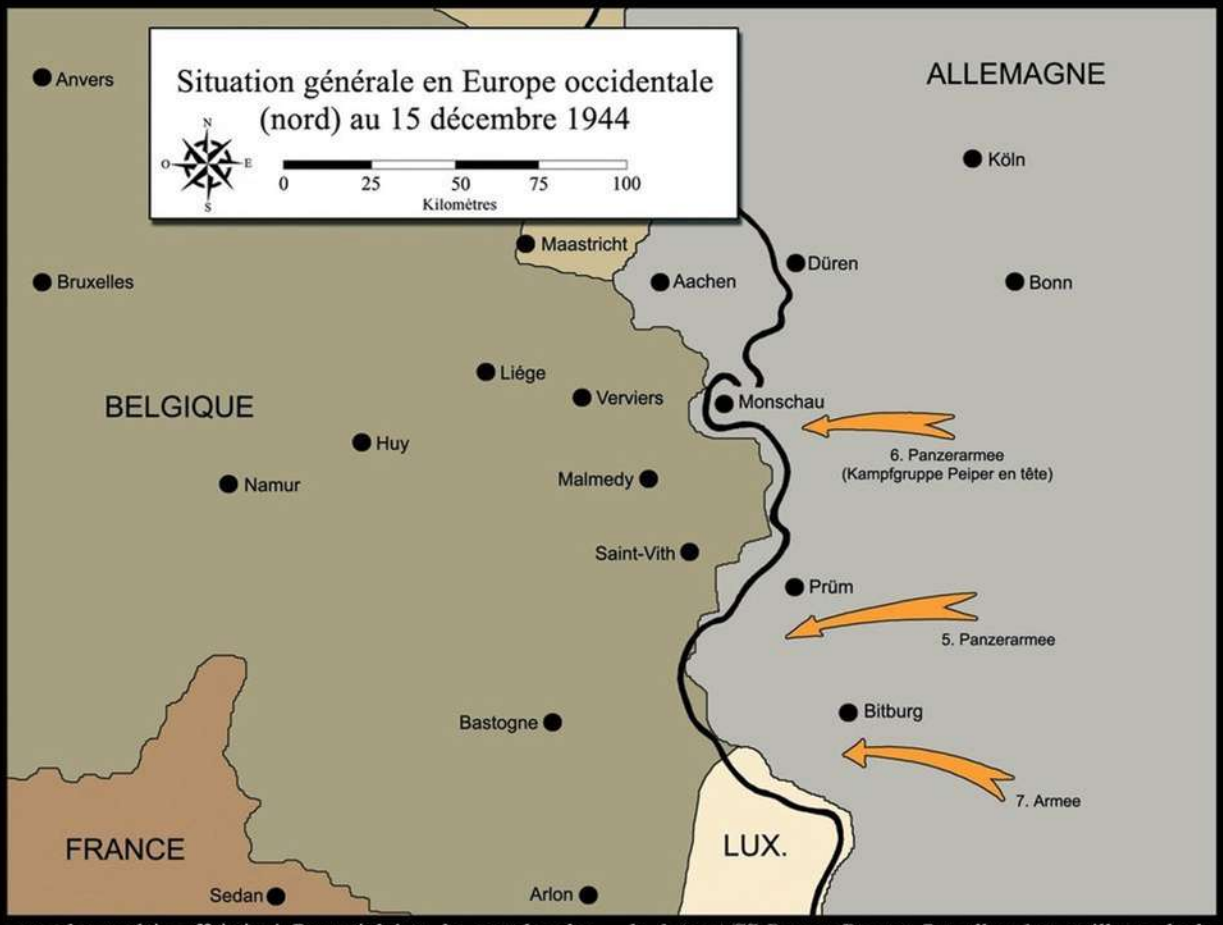
MISSION IMPOSSIBLE ?

La *Gepanzerte Kampfgruppe* du *SS-Obersturmbannführer* Joachim « Jochen » Peiper fait partie de la *6. Panzerarmee* commandée par « Sepp » Dietrich. Celle-ci est constituée du *I. SS-Panzerkorps*, du *II. SS-Panzerkorps* ainsi que du *LXVI. Armeekorps*. C'est à la pointe de ce dispositif, en « *Spitze* » comme disent les stratèges allemands, que Peiper va opérer en cherchant à forcer les défenses américaines pour s'ouvrir la route de la Meuse puis, au-delà, celle d'Anvers. Pour atteindre les objectifs lui ayant été assignés, l'Allemand qui, en « temps normal », commande le *SS-Panzer-Regiment 1* – le régiment de chars de la *1. SS Panzer-Division* « *Leibstandarte SS Adolf Hitler* » – a formé une unité mécanisée *ad hoc*.

Le noyau blindé de sa *Kampfgruppe* comporte quatre compagnies de Panther *Ausf. G* et de *Panzer IV Ausf. H* puisés au sein des deux *Abteilungen* du *SS-Panzer-Regiment 1* ; en l'occurrence, ces blindés sont encadrés par la *Stab* de la *I Abteilung* du *SS-Sturmbannführer* Werner Poetschke. En outre, Peiper peut compter un renfort de poids avec quarante-deux Tiger II flambant neufs. Protégés des *Jabos* alliés par les *Flakpanzer IV* Wirbelwind de la *10.(flak)/SS-Panzer-Regiment 1*, ces « lourds » sont ceux de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 501* d'Heinz von Westernhagen. Des *Panzer* certes très impressionnant avec leurs soixante-huit tonnes et leur formidable canon 8,8cm KwK43 L/71 mais qui s'avéreront très mal-à-l'aise dans les étroits chemins forestiers ardennais tout en se montrant à la hauteur de leur réputation d'insatiables consommateurs d'essence ! Et quand on sait qu'un Tiger II n'a qu'une autonomie de cent soixante-dix kilomètres, c'est peu, même très peu, pour se lancer dans

Vue du bourg de Stavelot et de son pont. La destruction de la troisième arche de celui-ci par les Américain sera à l'origine de la coupure du ravitaillement de la *Kampfgruppe* de « Jochen » Peiper. Comme quoi, la guerre tient parfois à pas peu de chose...

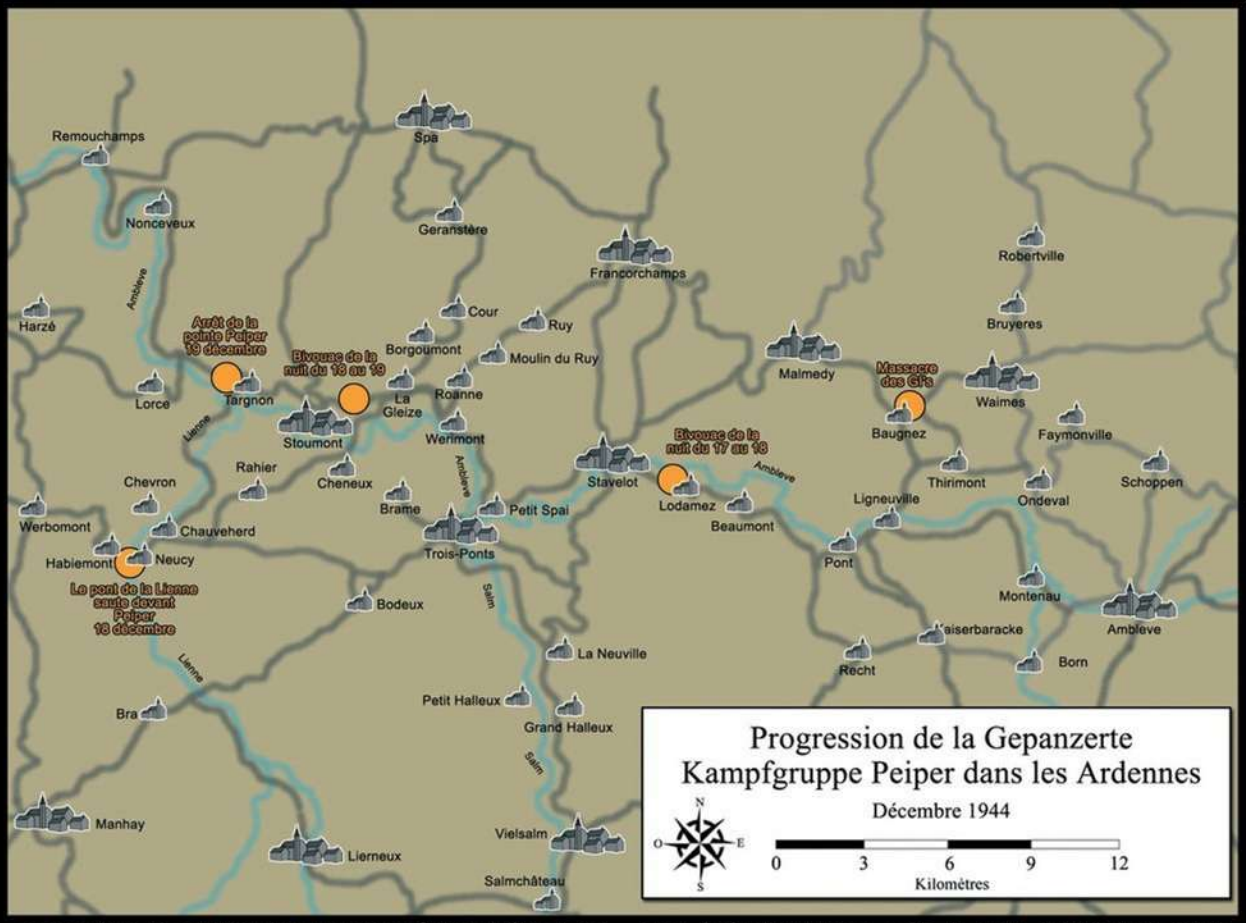
Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite



une chevauchée effrénée ! Pour éclairer la marche des *Panzer* et les escorter, les *Panzergrenadiere* et les semi-chenillés de la *III.(gep)/SS-Panzer-Grenadier-Regiment 2* de Josef Diefenthal ont été mis à la disposition de « Jochen » Peiper. L'artillerie aussi est automouvante. Il s'agit des 150mm automoteurs *Sd.Kfz.138/1* de la *13.(IG)/SS-Panzer-Grenadier-Regiment 2*. Parachutistes du *Fallschirmjäger-Regiment 9* aux ordres de l'*Oberst* von Hoffmann, sapeurs de la *3.(gep)/SS-Panzer-Pionier-Bataillon 1* et artilleurs de la *Flak-Sturm-Abteilung 84 (Sf.)* du *Major* von Sacken complètent l'ensemble du dispositif de Peiper. Celui-ci dispose donc d'une unité autonome, complète et interarmes. Pour la plupart, les hommes du *SS-Obersturmbannführer* sont issus de troupes d'élite et équipés de matériels modernes et performants. Pour autant, peut-on en conclure que pour Peiper, à l'aube du 16 décembre 1944, « tout va pour le

Panther n°232 abandonné à La Gleize. La tourelle de ce blindé est recouverte de *Zimmerit* à l'inverse de la caisse. Cette tourelle proviendrait-elle d'un char détruit ? Comme sur nombre des épaves issues de la Kampfgruppe Peiper, les chasseurs de souvenirs sont déjà passés, emportant, entre autres, le frein du bouche du canon.

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite



Les photos allemandes présentant les débuts de la progression des unités de Peiper sont connues, pour ne pas dire « archi-connues ».
Pour notre part, nous avons fait le choix de publier des clichés (pour certains inédits) des matériels détruits de la *Kampfgruppe*.
Ces photos ont été prises dans les semaines et les mois qui suivirent l'offensive allemande de décembre 1944.

À ce sujet, l'auteur et la rédaction de Batailles & Blindés tiennent à remercier Messieurs **Lemaire** (de la société **Luma** à Aywaille) et **Delvaux** pour la mise à notre disposition de ces clichés !

mieux dans le meilleur des mondes » ? Non ! Car si les personnels et les matériels sont là, ce n'est pas le cas de l'essence. Le carburant n'a pas été livré en quantité suffisante, la *Kampfgruppe* n'ayant reçu l'équivalent que de trois pleins d'essence sur les cinq promis. Un problème logistique qui pèsera très lourd sur la suite des événements... Le premier objectif assigné à Peiper et à ses hommes est de s'assurer d'un point de passage sur la Meuse, plus précisément à Ombret-Rausa, près de Huy. Ironie dont seule l'Histoire a le secret, le cheminement des *Waffen-SS* suit quasiment le tracé d'une antique chaussée romaine. La percée doit être rapide et décisive pour renouer avec l'effet de surprise, ingrédient principal de la *Blitzkrieg* grand style du début de guerre. L'officier *SS* a reçu pour consigne d'obtenir ce résultat dans les 24 heures qui suivront le début de l'offensive. L'axe d'attaque des *Panzer* passe par Losheim,

Panther *Ausf. G* abandonné à la Gleize. A-t-il été détruit par les Américains ou bien sabordé par son équipage ? Sa mitrailleuse de caisse a disparu ainsi que le frein de bouche de son canon de 75mm. Le bâtiment qui est au second plan nous donne une bonne indication de la masse du *Panzer* pourtant considéré par les Allemands comme étant un char moyen ; question de point de vue !

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

Cette photo à été prise en février 1945. La neige est encore visible sur le blindé. Il s'agit d'un Panther *Ausf. G* (n°221) équipé de *Stahl Rollen* (galets de roulement cercles d'acier et non de caoutchouc). Mitrailleuse de caisse et frein de bouche du canon sont manquants.

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

Poteau, Ligneuville, Stavelot, Trois-Ponts, Werbomont et Ouffet. Les parachutistes de l'*Oberstleutnant* Friedrich *Freiherr* von der Heydte et les commandos du *SS* Otto Skorzeny, dont des détachements de soldats vêtus d'uniformes de *GI's* et parlant couramment le *slang*, l'argot américain, sont chargés d'apporter leur soutien aux colonnes de la *Kampfgruppe* en perturbant les arrières de l'ennemi ; ce « coup tordu » répond au nom de code d'opération « Greif ». On le voit, tout a été pensé avec minutie par l'*Oberkommando der Wehrmacht*. Il faut dire que les temps ont changé : quatre années se sont écoulées depuis mai 1940 et la fatidique percée des *Panzern* à Sedan. Les Alliés ont désormais la maîtrise quasi-totale des airs, d'importants moyens blindés et antichars ainsi qu'une logistique qui, bien que n'étant pas parfaite, parvient à ravitailler des millions de combattants ainsi que les populations libérées d'Europe occidentale. Si Peiper et sa *Kampfgruppe* possèdent un armement de qualité supérieure, l'effet de

Abandonnés dans un petit chemin creux à proximité de la Gleize, voici deux des quarante-sept *Sd.Kfz. 251 Ausf. D* qui ont été retrouvés dans le village le 24 décembre 1944 après l'évacuation des *Waffen-SS* de Peiper.

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

LA KAMPFGRUPPE PEIPER DANS LES ARDENNES

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

Char antiaérien *Flakpanzer IV/2cm Vierling*
Gepanzerte Kampfgruppe Peiper,
Flugabwehrzug,
1. SS-Panzer-Division LSSAH
Ardennes, décembre 1944.

Cette machine est aussi connue sous sa désignation de « Wirbelwind ».

Char moyen *Panzerkampfwagen V Ausf. G*,
Gepanzerte Kampfgruppe Peiper,
1. SS-Panzer-Division LSSAH
Ardennes, décembre 1944.

Char moyen *Panzerkampfwagen V Ausf. G*,
Gepanzerte Kampfgruppe Peiper,
1. SS-Panzer-Division LSSAH
Ardennes, décembre 1944.

À noter le train de roulement métallique.

Attention ! Profil réalisé selon un témoignage écrit. Le camouflage est donné sous toute réserve !

Pointe de Targnon, l'un des trois Panther détruits le 19 décembre 1944. Bien qu'étant dans un « triste état » ce *Panzerkampfwagen V* n'en reste pas moins une machine très impressionnante ! Vestiges du passé glorieux de ce *Panzer*, une partie des branchages servant à le camoufler est restée en place... ce malgré les visites répétées des chasseurs de souvenirs et autres fouineurs d'épaves.

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

surprise et un sens redoutable de la tactique, le SS ayant maintes fois prouvé qu'il a une certaine « vista », ce sont bien leurs seuls atouts. Aussi peut-on qualifier cette mission de difficile et de risquée. C'est une course contre la montre qui va s'engager pour le *SS-Obersturmbannführer* et les siens, chaque minute perdue diminuant d'autant leurs chances de triomphe.

DES DÉBUTS DIFFICILES

Les débuts de l'attaque de Peiper sont caractérisés par une série de confusions et d'atermoiements générant des retards sur l'horaire. Il y a tout d'abord la résistance de la *106th Infantry Division* et du *14th Cavalry Group* américains que les paras de la *3. Fallschirmjäger-Division*, division du *Generalmajor* Walter Wadehn, n'arrivent à faire plier que tardivement dans la journée. Ensuite, et bien que le front américain soit enfin rompu, les *Waffen-SS* sont à nouveau obligés de marquer le pas pour cause de pont détruit entre Hallschlag et Losheim, l'ouvrage d'art ayant en effet été dynamité par la *Wehrmacht* en retraite au cours du mois de septembre, un « détail » semble-t-il oublié de tous. En tous cas, un « détail » qui oblige la *Kampfgruppe* à faire de nouveaux détours coûteux aussi bien en terme de temps que de carburant. Débouchant de Losheim, les Allemands découvrent que l'autre pont qu'ils comptaient emprunter est lui aussi hors-service. Contraint et forcé, Peiper s'oriente vers l'ouest. Ses *Panzer* et lui retombent dans les lignes des *Fallschirmjäger* vers minuit, à Lanzerath, pour découvrir que ces derniers sont bloqués par un champ de mines disposé en profondeur et qu'ils piétinent devant Bucholz. Avec l'aide de ses chars, le *SS-Obersturmbannführer* permet aux paras d'emporter la position. Dans son élan, il enlève Honsfeld où il fait main basse sur plus d'une centaine de véhicules et quinze canons antichars des *99th* et *106th Infantry Divisions* et du *14th Cavalry Group*.

Le soldat allemand Wortmann fait partie d'une unité de *Flak* rattachée à la *Kampfgruppe* Peiper. Ses camarades et lui chevauchent des Wirbelwind, des affûts quadruples de *Flak* montés en tourelle sur un châssis de *Panzer IV*. Wortmann fait le récit de son combat du 17 décembre 1944 dans la localité de Honsfeld : « *Quatre de nos blindés sont en tête de colonne. Notre commandant de batterie et notre chef de section ont pris place dans les deux premiers véhicules. En raison des virages étroits, à l'entrée du village, nous devons rouler lentement. On ne voit presque plus rien. Soudain, nous entendons le bruit d'une explosion. Notre premier char est touché. Il roule encore quelques mètres et s'arrête d'un coup. Tout de suite après, le deuxième engin est éliminé. J'ai vu, par hasard, de quelle direction le tir est venu. J'ouvre le feu dans la même direction, ce qui fait taire les canons américains. Maintenant, nous pouvons continuer. Au milieu du village, les tirs reprennent. Notre 3e compagnie du génie est prise à partie depuis les fenêtres et les lucarnes des maisons voisines. Nous répondons à la fusillade. Peu après, les Américains sortent de leurs cachettes, les mains levées. Beaucoup de morts et de blessés des deux côtés. Nous devons abandonner notre commandant de compagnie, Vögler, le* SS-Hauptscharführer *Schröder ainsi que les équipages des deux premiers chars de l'artillerie anti-aérienne* ».

La prise de ce village ouvre la route de Schoppen aux Allemands. Malheureusement pour « Jochen » Peiper, celle-ci se révèle impraticable au passage rapide de ses véhicules, notamment les Tiger II qui, bien qu'étant en queue de colonne pour éviter qu'ils ne génèrent des bouchons, éprouvent les pires difficultés à y manœuvrer. Aussi l'officier allemand décide-t-il d'un nouveau détour via Bullange où il s'empare sans coup férir de deux cent vingt-sept mille litres de carburant que des prisonniers américains doivent dévider dans les réservoirs de ses *Panzer* et de ses véhicules. Peiper est ravi de ce butin inespéré car le détour pour contourner le bourg de Losheim avait fortement entamé ses précieuses mais maigres réserves d'essence. Ce n'est que vers 10h30 que la colonne reprend sa route vers Schoppen, sans ce soucier

La « caverne d'Ali Baba » des collectionneurs ! 47 *Sd.Kfz 251* ayant appartenu à l'unité cuirassée de Peiper ont été détruits par le génie américain à la Gleize ! De ce fait, l'endroit portera le surnom de « près aux chars » ! Dans le fond, à gauche, on peut aussi apercevoir un Panther détruit.

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

des tirs imprécis des chasseurs de chars du *612th Tank Destroyer Battalion*. C'est aussi le 17 décembre, vers 14h00, que quatre-vingt-six prisonniers américains désarmés seront impitoyablement massacrés à Baugnez. Une tragédie tristement célèbre qui entrera dans l'Histoire sous le nom de « massacre de Malmedy » mais qui ne pourra être imputée à Peiper lors de son procès. Celui-ci parviendra à prouver au tribunal militaire américain devant lequel il comparait qu'il ne se trouvait pas sur les lieux du crime au moment où il fut perpétué.

Les *SS* poursuivent leur marche en avant. Ils débouchent de Ligneuville où ils sont fortement accrochés par des blindés des *7th* et *9th Armored Divisions* américaines. Selon le plan initial allemand, ces unités auraient dû être stoppées ou au moins retardées par les *Fallschirmjäger* de von der Heydte ; malheureusement pour lui, leur largage s'est mal passé. Un vent de face a ralenti leurs trimoteurs. Les responsables de saut sont novices. Le temps est couvert. Pour ne rien

Mars 1945, la Gleize, voici tout ce qu'il reste d'un automoteur *Sd.Kfz 138/1* Grille *Ausf. M.* camouflé suivant le schéma dit « embuscade ». Il est intéressant de noter que cette appellation n'était pas allemande mais fut introduite par les Britanniques (et reprise par les Alliés) au printemps 1945. Depuis le quiproquo perdure...

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

Stavelot sera devenue la tombe de ce Tiger II ! La décision de Peiper d'intégrer des chars aussi lourds de sa colonne a souvent été qualifiée d'erreur tactique évidente, voire impardonnable pour un officier aussi expérimenté que lui ! Au vu des événements historiques, c'est exact mais il convient de ne pas oublier que l'objectif de l'Allemand était de déboucher au plus vite du massif ardennais pour s'engager sur la route d'Anvers ; un terrain « à chars » sur lequel les 8,8cm des Tiger auraient non seulement pu s'exprimer à loisir mais aussi prendre l'ascendant sur leurs adversaires américains et britanniques.

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

arranger, les pilotes des Junkers ne tiennent pas compte de l'erreur due au vent. Résultat, le largage est imprécis et les paras sont éparpillés sur une soixantaine de kilomètres. La plupart d'entre eux tombent dans les lignes allemandes, idem pour leur équipement. Sur les huit cent soixante-dix *Fallschirmjäger* parachutés, seuls cent cinquante sont au rendez-vous. Avec si peu d'hommes, von der Heydte ne peut guère envisager de s'en prendre aux colonnes de chars alliés qui convergent vers la *Kampfgruppe* de Peiper.

Au soir du 17 décembre 1944, l'alerte générale est donnée sur tout le front américain. Après un premier flottement lié à la surprise, les officiers d'état-major alliés réagissent. Les vallées des Ardennes belges sont encaissées, les franchissements des rivières ne sont possibles qu'au droit des ponts où les rives sont aménagées. Les Américains organisent donc leur défense en se basant sur la destruction des ouvrages d'art. Les cours d'eau sont certes de tailles modestes, mais les pluies d'automne en ont considérablement gonflé le débit. Qui tient les ponts tiendra les Ardennes. Les Américains le savent, Peiper aussi. À Stavelot, petite cité médiévale nichée dans l'un des méandres de l'Amblève, c'est le *291st Engineer Combat Battalion* qui est chargé de la défense. L'unité est absolument incapable de tenir la ville par ses propres moyens. Cela n'empêche pas quelques *GI's* de monter à la rencontre des Allemands sur la route de Ligneuville afin d'y installer un bouchon antichar. Le *Combat Team* dispose treize mines sur la route puis prend position sur le côté de la chaussée avec un bazooka. Le lieu de l'embuscade est judicieusement choisi car à cet endroit la route forme une corniche aux flancs d'une pente rocailleuse abrupte. Les *Boys* parviennent à bloquer un détachement de reconnaissance allemand. Il est tard. La nuit tombe. Peiper décide de réorganiser sa *Kampfgruppe* perturbée par les événements de la journée qui vient de s'écouler.

Interrogé le 7 septembre 1945, alors qu'il est prisonnier de guerre, le *SS-Obersturmbannführer* Peiper livre le témoignage suivant à l'officier américain Kenneth W. Heckler : « *Le 17 décembre, vers 16h00, mes chars atteignent Stavelot qui est bien défendue. Nous essayons quand même de pénétrer dans la ville durant la nuit mais le terrain nous pose beaucoup de problèmes. Nous ne pouvons atteindre Stavelot que par la route principale. Elle est bordée par des rochers sur la gauche et une gorge profonde sur la droite. Pour cette raison, j'ordonne aux* 6. *et* 7. Kompanien *d'avancer vers Trois-Ponts via Wanne. Vers 18h00, mes hommes sont de nouveau attaqués par des fantassins américains cachés derrière une hauteur située à peu près à 800 mètres au sud de Stavelot. Une fois la contre-attaque repoussée, je décide d'utiliser mes* Panzergrenadiere *pour m'approcher de la périphérie de la ville. Après une résistance très violente, je dois interrompre l'attaque et me décide à attendre des renforts d'infanterie* ». Par cette décision prudente, Peiper perd douze heures ce soir là ! Les Américains en profitent pour renforcer Stavelot avec des éléments de la *Task Force* Hanson, dont le *526th Armoured Infantry Battalion* et le *99th Infantry Battalion (Separate)*, deux unités non endivisionnées et composées pour partie de volontaires norvégiens résidant aux USA, ainsi que la *Company B* du *825th Tank Destroyer Battalion*. Pour ces hommes et leurs chefs, la position est stratégique depuis que, sur les hauteurs de la ville, quelques semaines plus tôt, un immense dépôt de carburant a été installé par l'intendance de l'*US Army*. Il ne doit en aucun cas tomber entre de mauvaises mains car des millions de litres d'essence y sont stockés ; de quoi ravitailler toute la *6. Panzerarmee* si nécessaire !

LA FUITE EN AVANT

Le 18 décembre, après avoir perdu plusieurs heures, Peiper se lance à l'attaque. Le génie américain n'est pas encore en mesure de détruire le pont de Stavelot. Vers 10h00, les

Allemands réussissent à rejeter les troupes ennemies en dehors de la ville. Bientôt, les *Panzern* s'engouffrent sur la Route Nationale n°33 en direction de Trois-Ponts, passage obligé pour atteindre Huy. Les *Waffen-SS* doivent y traverser l'Amblève. Par le jeu de ses méandres, la rivière se dresse à nouveau en obstacle devant les troupes de *SS-Obersturmbannführer*. Sur place, la *Company C* du *51st Engineer Combat Battalion* a eu tout le temps de préparer la défense de la ville. Le pont saute au nez et à la barbe des *Panzergrenadiere* de Peiper. Une autre rivière traverse également la petite cité, la Salm. Le pont qui l'enjambe se volatilise devant le détachement de *SS* envoyé la veille via Wanne. Encore une fois, Peiper doit trouver un autre point de passage sur l'Amblève. Le pont suivant se trouve à Cheneux ; il est rapidement traversé mais, à sa sortie, des chasseurs-bombardiers P-47 Thunderbolt de la *9th Tactical Air Force* bombardent la colonne allemande. Un Panther est détruit. Une Kübelwagen et les officiers qui l'occupent sont soufflés. Comble de malchance pour la *Kampfgruppe*, deux *Sd.Kfz* 251 sont immobilisés en plein du milieu du... pont ! Après s'être réorganisés, les *Waffen-SS* foncent sur Neufmoulin afin d'y passer la coupure suivante. Il s'agit d'une rivière baptisée la Lienne. Via une passerelle en bois « dégotée » à Rahier mais impraticable aux chars lourds, Peiper lance également une reconnaissance de l'autre côté de la Lienne. Le but de cette mission est de prendre le pont à revers. Une fois de plus, l'ouvrage d'art principal à Neufmoulin saute devant la colonne. L'unité de reconnaissance qui est déjà de l'autre côté de la rivière avance vers Werbomont où elle se heurte à une position antichar du *118th Infantry Regiment* de la *30th Infantry Division*. L'horloge tourne, le temps passe et l'essence commence à manquer… Peiper décide de se retrancher à la Gleize. Ce petit village constitue une position-clef sur le plateau qui domine le pont de Cheneux où l'Allemand a laissé un détachement pour maintenir sa tête de pont sur la rive gauche de l'Amblève.

Le bilan de la journée est mitigé pour les Allemands. Ils ont réussi à traverser la vallée de l'Amblève mais la route de Huy leur est toujours interdite car le pont sur la Lienne est détruit. Autre mauvaise nouvelle, l'apparition, même brève, de l'aviation alliée dans les cieux. Peiper sait que, si la météo devait devenir plus clémente, il serait obligé de compter avec les chasseurs-bombardiers ennemis. Il sait aussi que, dès le lendemain, il devra s'enfoncer encore un peu plus dans la vallée pour rejoindre le pont suivant et retraverser l'Amblève à un endroit où la Lienne ne constituera plus un obstacle. L'objectif du 19 décembre 1944 sera un passage à gué situé à Targnon, sur la Nationale n°33.

LE COUP D'ARRÊT !

Le *119th Infantry Regiment*, renforcé par les dix Sherman du *Lieutenant* Walter D. Macht, a pris position dans Stoumont. Cette localité se trouve après la Gleize, sur la route du gué que va chercher à atteindre la *Gepanzerte Kampfgruppe* Peiper. Il y a là-bas un bâtiment imposant dont les murs épais servent de refuge à plus de deux cents civils, des enfants pour la plupart. Il s'agit du préventorium Saint-Édouard. Les civils sont relégués dans les caves tandis que l'infanterie américaine prend position aux fenêtres. Pour forcer ce verrou, « Jochen » Peiper lance une *Kompanie* de Panther suivie du *III. Bataillon* du *Fallschirmjäger-Regiment 9*. Ce fer de lance est appuyé par le feu des *Sd.Kfz.138/1* de la *13.(IG)/SS-Panzergrenadier-Regiment 2*. Les Américains décrochent puis refluent, laissant deux cent soixante-sept prisonniers entre les mains allemandes. Les *SS* ne déplorent la perte que d'un seul Panther. Pour s'assurer de la protection de son flanc droit, le *SS-Obersturmbannführer* lance deux reconnaissances. L'une depuis la Gleize, l'autre depuis Stoumont. Elles sont rapidement arrêtées par des tirs de canons antiaériens. Si ces reconnaissances avaient été un peu plus entreprenantes, elles auraient découvert, derrière un mince cordon défensif, l'énorme dépôt de carburant que les

Dommages collatéraux à la mode 1939-45...

Cette maison située à la sortie du pont de Cheneux a été détruite le 18 décembre 1944 lors de l'attaque des chasseurs-bombardiers P-47 de la *9th Tactical Air Force*. L'état de cette bâtisse en dit long sur la violence des combats qui se sont déroulés dans les Ardennes en décembre 1944 ! Sur la gauche du cliché, on remarque la présence d'un Panther ayant appartenu à la *Gepanzerte Kampfgruppe* Peiper. Une plaque de blindage de sa tourelle semble avoir été dessoudée par un impact de gros calibre. A-t-il été sabordé par son équipage à l'aide d'explosifs ?

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

Vue du deuxième des trois Panther détruits à Targnon. Le camouflage de ce *Panzer* est particuliérement recherché !

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

Américains sont en train d'évacuer en toute hâte. Les Dieux de la guerre sont décidément en faveur des Alliés.

Les dix Sherman de Macht appuient l'infanterie qui recule pas à pas vers Targnon, l'étape suivante des Allemands. Vers midi, cinq Panther appuyés par des semi-chenillés appartenant au *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 2* de Diefenthal descendent en direction du petit village. Le bourg est défendu par l'infanterie de la *30th Infantry Division*, des pièces antiaériennes de 90mm et les tankistes du *740th Tank Battalion* alors surnommés les « *Daredevil Tankers* ». Rapidement, les *Panzergrenadiere* sont éparpillés par un tir de barrage de 105mm. Les Panther continuent seuls. Le premier *Panzer* de la colonne est immobilisé par les obus d'un canon de 90mm. Peu après, vers 15h30, les chars américains détruisent coup sur coup trois autres Panther. Parmi ceux-ci, le troisième est détruit par le tir trop court d'un *Tank Destroyer* dont l'obus, ricochant sur l'asphalte, termine sa course sous le « ventre » faiblement blindé du char allemand. Après cet engagement, Sherman et M10 allongent leurs tirs pour prendre à partie l'infanterie adverse. Une cinquantaine de *SS* reste sur le champ de bataille. Pendant ce temps la situation à Stavelot se dégrade pour Peiper. Les Américains réussissent à reprendre la rive droite du pont sur l'Amblève. Une contre-attaque menée par un Tiger, le 222, échoue. Le lourd *Panzer* est immobilisé à la sortie du pont. Il obstrue le passage. Le chef allemand sait que, si ce pont venait à être détruit, sa colonne aurait à subir un sort des plus funestes.

Depuis le début de la chevauchée de Peiper, le temps joue en faveur des Alliés. Ceux-ci profitent du répit occasionné par leur victoire tactique à Targnon pour resserrer leur dispositif autour de la colonne ennemie. Au soir du 19 décembre, les *504th* et *505th Parachute Infantry Regiments* de la *82th Division Airborne* reprennent Rahier, établissant du même coup une tête de pont du côté allemand de la Lienne. Bientôt, Cheneux allait être reprise à l'ennemi après de féroces combats. Entre Stavelot et la Gleize, sur le flanc droit des *Waffen-SS*, une première pointe américaine est repoussée par un tir d'artillerie très précis. Il n'empêche qu'une manœuvre en tenaille se dessine progressivement. Le marteau est près lui aussi : un bataillon de mortiers lourds américains se prépare à pilonner la Gleize.

Et ce n'est pas tout, car les Américains mènent aussi la vie dure à Peiper sur les arrières de sa *Kampfgruppe*, en essayant de reprendre le pont de Stavelot. De rudes combats s'engagent dans la petite ville pour interrompre le ravitaillement et la montée en ligne des renforts destinés au *SS-Obersturmbannführer*. Rafales de *Sturmgewehr* et de MG-42 répondent aux tirs des mitrailleuses américaines. Friedrich Pfeifer, ex-commandant d'une compagnie *SS*, raconte le combat pour le pont : « *Sans avoir eu de contact direct avec l'ennemi, ma compagnie, qui sert de fer de lance à notre régiment, gagne le quartier sud de Stavelot sur l'Amblève. À ce moment là, cette partie de la ville n'est pas occupée par les Américains. Toutefois, nous avons été bombardés par l'artillerie américaine pendant toute notre marche d'approche sur Stavelot. Juste devant le pont se trouve un char détruit. Il appartient à notre* Panzer-Regiment. *On a aussi fait sauter une arche du pont juste avant notre arrivée. Nous en concluons que le quartier nord de la ville, le plus grand, doit se trouver aux mains des Américains. Afin de conduire mes hommes dans une attaque victorieuse, il me faut l'appui d'une compagnie lourde. Mais le commandant de mon régiment me donne l'ordre d'attaquer tout de suite, sans tenir compte de ma demande. Tout cela a lieu trente minutes après notre arrivée près du pont sur l'Amblève, dans l'après-midi du 19. Après avoir placé deux sections en couverture de chaque côté du pont, je me mets en marche avec deux autres sections. Je gagne la rive nord de l'Amblève avec beaucoup de difficultés,*

après avoir cheminé le long des arches détruites du pont. Tout à coup, nous sommes bombardés par l'artillerie ennemie. Nous recevons aussi des grenades lancées depuis l'ancienne abbaye et les maisons des alentours. Sur le toit de l'abbaye se trouvent de grands drapeaux avec des croix rouges signifiant que ce bâtiment a servi d'hôpital. Nous ne parvenons pas à le prendre. Nous nous rassemblons dans les broussailles, au bord de la rivière, afin de nous y défendre tant bien que mal. Nous n'avons plus de grenades, ni de munitions pour nos Machinegewehre *(mitrailleuses). Il est hors de question d'attendre de l'aide de qui que ce soit. L'ennemi lance des fusées éclairantes dès la tombée du jour. Tout mouvement en avant devient impossible. Nous sommes obligés d'abandonner la rive nord de l'Amblève à l'aube du 20 décembre. Toujours sous le feu américain, nous marchons dans l'eau glaciale de la rivière pour rejoindre nos arrières. Nous avons perdu vingt-trois hommes. Mon agent de liaison, Biedenkamp, peut témoigner de la véracité de ce rapport* ».

LE CHAUDRON TRAGIQUE

Au petit matin du 20 décembre, « Jochen » Peiper n'est pas encore encerclé. Il est en liaison avec ses arrières grâce à la passerelle en bois du Petit-Spai, entre Stavelot et Trois-Ponts. Des éléments de la *1. SS-Panzer-Division* réussissent à passer par là, renforçant Peiper pour la dernière fois. Des *Jagdpanzer IV L/70* s'engagent à leur tour sur le petit pont. Mais le poids des engins provoque son effondrement. À deux reprises, les pontonniers allemands essaient de lancer une passerelle mais l'intervention efficace de l'artillerie alliée les en empêche. L'ultime renfort allemand prend position à Cheneux, une localité vers laquelle se dirigent les paras américains du *504th Parachute Infantry Regiment*. Le 21 au soir, ceux-ci finiront par reprendre la petite agglomération après de très durs combats au corps-à-corps et à la grenade. Parallèlement, leurs camarades du *505th* prennent position à Trois-Ponts. Ceux du *508th* sont engagés plus au sud, sur la route, où ils empêchent les *Panzern SS* de la *Kampfgruppe* Hansen de contourner la petite ville et de se porter au secours de Peiper. Quant à celui-ci, il s'est retranché dans Stoumont et la Gleize. Le préventorium Saint-Édouard devient une forteresse germanique, au grand dam des réfugiés toujours cachés dans ses caves.

Dans la nuit du 21 décembre, des Sherman du *740th Tank Battalion* réduisent petit à petit la position allemande. Le préventorium change de main mais il n'est plus que ruines fumantes. Au matin, les deux cent cinquante civils, miraculés et hagards, sont évacués par les fantassins de la *30th Infantry Division* qui continuent leur poussée vers le centre de Stoumont. Ils sont soutenus par la *Task Force* Jordan qui attaque par le nord, en provenance de Spa. Sur la route, entre Stavelot et Trois-Ponts, la prise en tenaille se dessine de plus en plus grâce à l'intervention de la *Task Force* Lovelady. Cette unité, issue de la *3rd Armored Division* « *Spearhead* », a pour mission de couper la Route Nationale n°33 et de faire sa jonction avec le *505th Parachute Infantry Regiment* retranché dans Trois-Ponts. Son élan est néanmoins coupé par l'artillerie allemande et les blindés de Hansen qui sont toujours eux-mêmes bloqués de l'autre côté de l'Amblève par l'effondrement de la passerelle de Petit-Spai. Ces chassés-croisés d'unités mécanisées alliées et allemandes pour le contrôle des points de passage sur les cours d'eau vont provoquer un méli-mélo indescriptible d'allés et venues qui entraînera d'effarantes consommations d'essence. Or, si les Américains disposent de carburant à volonté, ce n'est plus le cas des Allemands depuis longtemps. Et, déjà, on assiste au sein de la *Kampfgruppe* Peiper frappée de pénurie d'essence à l'abandon d'engins tombés en panne sèche.

Panther détruit le 18 décembre 1944 à Cheneux. À l'arrière-plan, l'on aperçoit le pont par lequel Peiper a finalement réussi à traverser l'Amblève avant d'être arrêté devant la Lienne à Neufmoulin.

Regardez cette photo avec attention et imaginez des dizaines d'engins militaires cherchant à franchir ce pont en un minimum de temps et avec des réserves de carburant réduites... Vous aurez alors une bonne idée de ce que fut le défi de Peiper et de ses hommes en décembre 1944 dans les Ardennes !

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

« Wirbelwind » détruit devant le préventorium Saint-Édouard à Stoumont. À l'origine pièce de Flak, les Allemands n'hésitaient pas à s'en servir comme d'un engin d'appui feu terrestre.

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

Dans la matinée du 22, l'échec allemand est désormais patent. Peiper a dû faire évacuer Stoumont. La route de Stavelot est définitivement coupée par les chars de la *Task Force* Lovelady. Par la force des choses, la Gleize devient un camp retranché. En outre, Peiper a la confirmation que son précieux carburant a presque été totalement épuisé au cours des combats des jours précédents. Ses Panther et Tiger II sont « à court de jus ». Il tente de se faire parachuter de l'essence vers 20h00. Pour délimiter le périmètre de largage, le chef *SS* a recours à un tir serré de balles traçantes. Cependant, malgré cet ingénieux dispositif, les pilotes de la *Luftwaffe*, décidément peu efficaces, larguent la majorité des containers dans les lignes américaines… Le 23 décembre, la position des *Waffen-SS* devient un enfer. L'artillerie ennemie se déchaîne. La situation est désespérée. Peiper obtient du *SS-Brigadeführer* Wilhelm Mohnke, le *Kommandeur* de la *1. SS Panzer-Division* « *Leibstandarte SS Adolf Hitler* », l'autorisation d'évacuer ce qu'il appelle le *Kessel* (chaudron) de la Gleize.

Quel plus beau symbole de la vie reprenant ses droits que ces garçonnets jouant sur l'épave d'un Tiger II détruit dans une rue de Stavelot ! La petite cité médiévale ayant été conçue pour un charroi d'une autre taille que ce Tiger II, la ville aura non seulement souffert des combats mais aussi du passage de ces monstres d'acier dans ses ruelles.

Photo Copyright Luma
Toute reproduction interdite

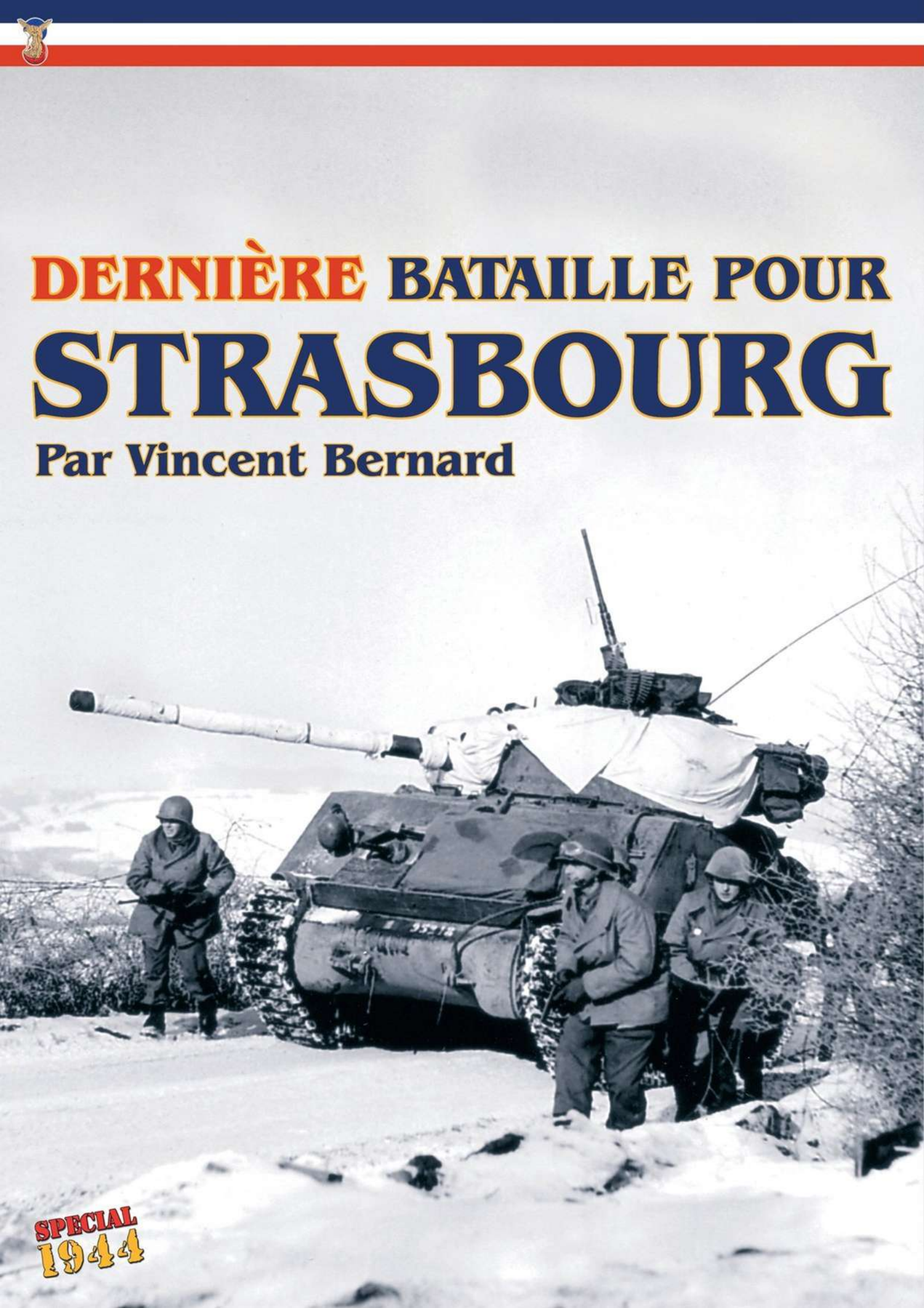
ÉPILOGUE

Les Allemands décrochent et s'enfuient par la petite porte. Dans la vallée, au pied du village, une passerelle en bon état subsiste à La Venne. C'est la dernière du secteur. Elle a été assemblée pour faciliter la construction d'un grand pont de chemin de fer. Utiliser cet ouvrage d'art battu par l'artillerie adverse reviendrait à un suicide collectif. Par contre, son ombre s'étend à la petite passerelle, créant ainsi un cheminement protégé de la curiosité américaine. Peiper va mettre à profit ce détail du terrain afin d'évacuer en catimini dans les premières heures du 24 décembre. Pour réussir à rejoindre la *1. SS Panzer-Division*, ses hommes font la chaîne pour traverser la Salm. Bien qu'il n'ait pas encore neigé sur cette partie des Ardennes belges, il gèle déjà à pierre fendre. Le torrent d'eau glacée est une épreuve particulièrement difficile pour les hommes du *SS-Obersturmbannführer*. Néanmoins, leur détermination d'en découdre demeure intacte, ce qui leur vaudra d'être renvoyés en ligne dès le 27 décembre, dans la région de Bastogne afin d'aider la 5. Panzerarmee à progresser. Le 12 janvier 1945, date à laquelle la *Ardennenoffensive* est déjà largement considérée comme un échec par Berlin, les hommes de la *1. SS Panzer-Division* « *Leibstandarte SS Adolf Hitler* » sont rassemblés à Cologne. Ils partiront bientôt pour la Hongrie afin d'y retrouver leurs « vieux » adversaires de l'*Ostfront*, les Soviétiques. La plupart des soldats de Peiper périra dans les ultimes combats de la Seconde Guerre mondiale, les rares survivants finissant comme prisonniers de guerre des Américains en Autriche.

L'aventure de Peiper à la Gleize se termine aussi par l'abandon de tout son matériel. Les pertes de Stoumont et Cheneux ne sont rien en comparaison de ce qu'il laisse derrière lui dans le chaudron : 47 *Sd.Kfz 251*, 7 *Panzer IV lang*, 13 Panther *Ausf. G*, 6 Tiger II, 6 obusiers automoteurs de 155mm, 3 *Sd.Kfz 234/2* Puma, 1 Wirbelwind, 14 véhicules divers. Ces engins seront finalement détruits par le génie américain soucieux d'éviter que les *Waffen-SS* n'essayent de les récupérer par le biais d'une éventuelle contre-attaque. Ces pertes en matériels peuvent être attribuées à plusieurs facteurs. D'une part, l'organisation allemande est défaillante, notamment les parachutages de la *Luftwaffe* qui tournent à de lamentables ratés alors que, dans les premiers jours de « Wacht am Rhein », la météo difficile cloue au sol la chasse ennemie ; l'argument de la supériorité aérienne alliée ne peut donc être invoqué. D'autre part, dès le début de son raid, « Jochen » Peiper est confronté à une pénurie de carburant qui ira sans cesse croissante. Dans ces conditions, comment espérer que le succès de 1940 se renouvelle alors que la principale préoccupation du *SS-Obersturmbannführer* est de trouver de l'essence pour faire tourner les moteurs de ses *Panzern* ?! Il apparaît que le sort de la bataille aurait pu être tout différent si les *Waffen-SS* avaient pu saisir le dépôt allié de carburant sur la route de Spa. Enfin, les réactions américaines sont adéquates, les *Engineer Combat Battalions*, notamment, se montrant à la hauteur de leur tâche en dynamitant, parfois sous le feu ennemi, les ouvrages d'art convoités par la *Kampfgruppe* Peiper. Quoiqu'il en soit, avec cette défaite, c'est la pointe nord de l'offensive qui a été arrêtée. Sans elle, et malgré la poussée de la *5. Panzerarmee* un peu plus au sud, les chances de prendre Anvers et donc d'atteindre les objectifs de l'opération « Wacht am Rhein » ont été anéantis. C'est ce qui fait dire aux historiens militaires contemporains que, si les Américains ont gagné la bataille des Ardennes à Bastogne, les Allemands, eux, l'ont perdue à la Gleize !

DERNIÈRE BATAILLE POUR STRASBOURG

Par Vincent Bernard



SPECIAL 1944

« En l'espèce, cette attaque a un objectif très clair : la destruction des forces ennemies. Il n'y a pas d'affaire de prestige en jeu ici. Il s'agit d'une affaire de destruction et d'extermination des forces ennemies partout où nous les trouvons. La question de la libération de l'Alsace n'est pas à l'ordre du jour pour le moment. Ce serait une bonne chose, l'impression serait incommensurable sur le peuple allemand, décisive sur le monde, psychologiquement très décourageante pour le peuple français. Mais ceci n'est pas important. Il est plus important, comme je le disais auparavant, de détruire les effectifs ennemis. »

Adolf Hitler s'adressant aux généraux de l'opération « Nordwind », 28 décembre 1944

JOYEUX NOËL ET BONNE ANNÉE !

Au début de l'hiver 1944-45, l'*Oberkommando der Wehrmacht* (*OKW*) déclenche sur le front de l'Ouest une série de vigoureuses contre-offensives. Ces opérations surprennent nombre de généraux alliés, pour la plupart d'ores et déjà convaincus de l'effondrement imminent des armées du *Reich*. Le 16 décembre, selon un scénario qui n'est pas sans rappeler celui de l'attaque du 10 mai 1940, l'opération « Wacht am Rhein » submerge quatre divisions américaines dans les Ardennes. Plus au sud, en Alsace du Nord, c'est au tour de « Nordwind » d'être déclenchée à l'aube du 1er janvier 1945.

Fin décembre, malgré l'enlisement progressif des *5.* et *6. Panzerarmeen* dans les Ardennes, Berlin maintient le calendrier de l'opération « Nordwind ». Le déroulé de celle-ci consiste à lancer ce qu'il reste de huit divisions à l'assaut des positions de la *7th US Army* du *Lieutenant-General* Alexander Patch. Cette fois encore, contre toute attente, l'absence de réserves oblige le commandement américain moralement ébranlé à ordonner un repli général. Durant quelques jours, il est ainsi question de rétrograder les troupes alliées sur la ligne des Vosges afin de raccourcir le front. Une sage décision mais qui, *de facto*, reviendrait à abandonner à l'ennemi une partie de l'Alsace ainsi que Strasbourg. Les Français refusent catégoriquement d'accepter une telle idée. Il n'est en effet pas question pour le général de Gaulle comme pour le tout nouveau gouverneur militaire de la ville de laisser de nouveau la *Wehrmacht* hisser son drapeau sur de Notre-Dame de Strasbourg. Les vives tensions politiques interalliées[1] qui s'ensuivent conduisent les Américains à reconsidérer leur position tout en confrontant les Français à leurs responsabilités : la capitale alsacienne ne sera pas abandonnée mais les forces françaises devront en assurer elles-mêmes et avec leurs seuls moyens ou presque la défense. Comme dans les Ardennes quelques semaines plutôt, le *Führer* vient de passer à deux doigts de réussir un coup de maître en matière de *realpolitik* : enfoncer un coin dans la fragile alliance unissant Américains, Britanniques et Français en donnant des coups de butoir dans leurs dispositifs respectifs ; sans oublier les effets catastrophiques de ces nouvelles sur les opinions publiques alliées à qui, peu de temps auparavant, les reporters de guerre suggéraient encore que le conflit pourrait être terminé pour la nouvelle année !

Au moment du déclenchement de « Nordwind », la 1e armée française commandée par le général de Lattre de Tassigny est dans une situation délicate. Du fait de l'intégration en son sein de personnels issus des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) ainsi que du renouvellement des corps venus d'Afrique, on peut la considérer, aussi paradoxal que cela puisse paraître, comme inexpérimentée. De plus, elle a déjà fort à faire au sud de Strasbourg où elle est massivement engagée face à la poche Colmar toujours occupée par l'ennemi. La réduction de celle-ci, planifiée pour le courant du mois de janvier, promet d'ailleurs de douloureux combats ; promesse qui sera tenue ! De plus, l'armée de Lattre ne dispose d'aucune réserve significative, la 2e Division Blindée de Leclerc lui ayant été enlevée fin décembre au profit de la *7th US Army*. En quelques jours, sous la pression adverse, les Français doivent improviser un dispositif défensif incluant la rive gauche du Rhin ainsi que les abords de Strasbourg en partie évacués par les *GI's*. Pour ce faire, la 1e Division d'Infanterie Motorisée (DIM) ou 1e Division Française Libre (DFL) du

[1] De Lattre écrira une note au *General* Jacob L. Devers, commandant le *6th Army Group* dont la 1e Armée dépendait, afin de protester contre l'abandon de Strasbourg. Quant au général de Gaulle, sans détours, il interviendra auprès d'Eisenhower, menaçant les Alliés de quitter la tête du Gouvernement provisoire de la République française au cas où Strasbourg serait laissée aux Allemands.

En face :

Sherman M4A3 « Flandres II » du 3e escadron du 12e RCA (Régiment de Chasseurs d'Afrique) de la 2e DB en patrouille avec son escorte de fantassins dans les vallons alsaciens.
On notera les linges blancs (draps ?) fixés sur le canon et la tourelle servant à camoufler le blindé lorsqu'il se met à défilement de tir !

ECPA-D

Voici une photo qui devrait rappeler quelques souvenirs martiaux à nos plus anciens lecteurs !

Lors des combats pour la ville de Kilstett, un gendarme de la Garde républicaine (4e Régiment de Gardes aussi désigné « Groupement Daucourt ») s'apprête à tirer une grenade avec son fusil Mas 36. (Mas pour **M**anufacture d'**A**rmes de **S**aint-Étienne).

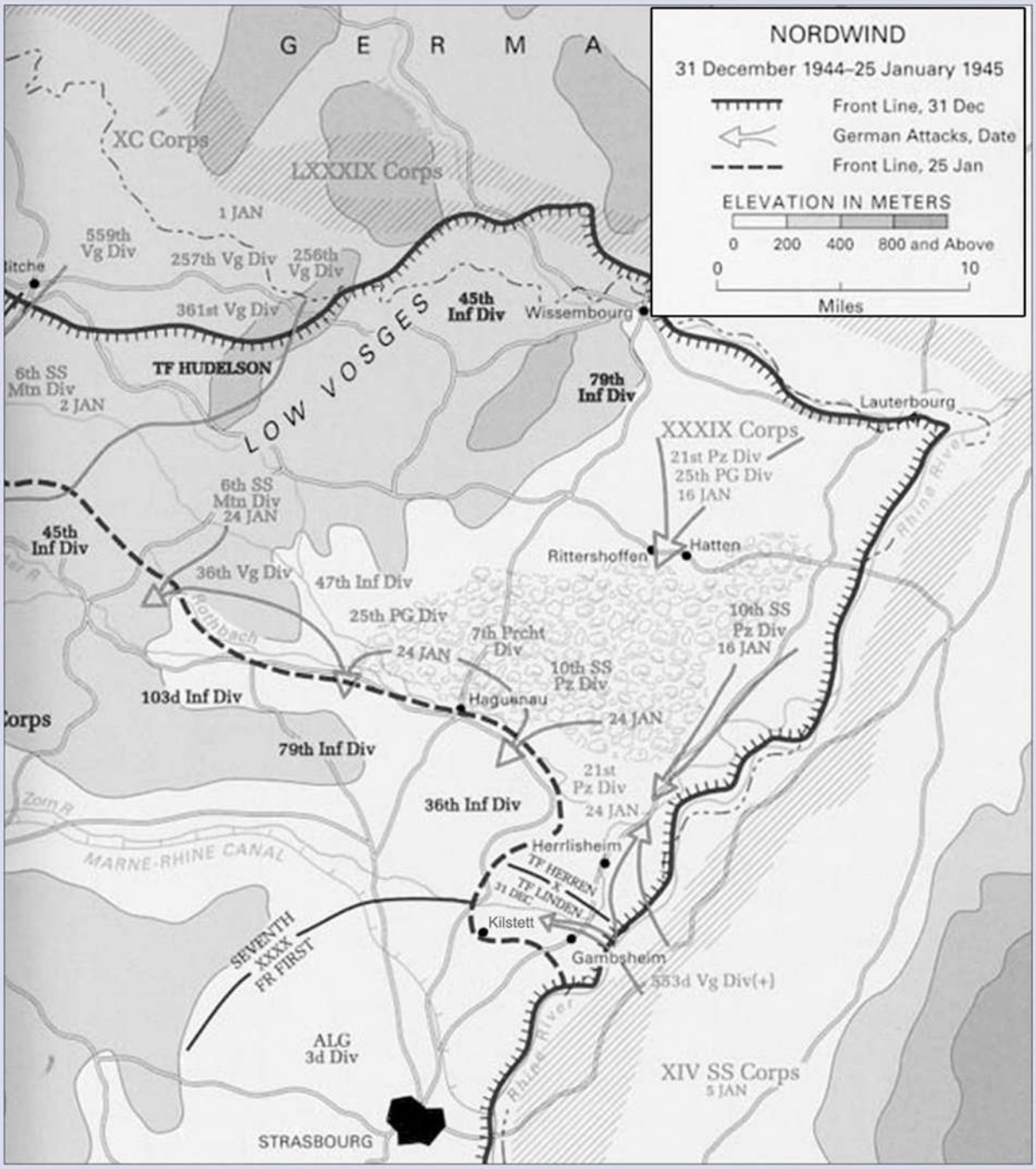
ECPA-D

général Garbay, est rappelée en urgence dans les Vosges tandis que la 3e Division d'Infanterie Algérienne (DIA) est décalée pour prendre le relais du *VIth Corps* américain du *Major-General* Edward H. Brooks.

Ajoutant à la confusion de ces journées, le 5 janvier 1945, des éléments allemands commencent à traverser le Rhin et à s'infiltrer sur sa rive gauche, à la hauteur de Gambsheim, sans que la mesure du danger ne soit réellement prise par le commandement allié. Peu à peu, la tête de pont ennemie se renforce. Des éléments franco-américains surpris en plein redéploiement sont balayés par les Allemands qui leur infligent de lourdes pertes. Strasbourg est désormais directement menacée. Si rien n'est fait pour stopper l'adversaire, la ville pourrait être prise en étau, par le nord et le sud. Les combats autour de la poche de Gambsheim, à la jonction de la *7th US Army* et du nouveau secteur assigné à la 1e armée française, vont se prolonger durant tout le mois de janvier par des températures quasi-polaires. Ils comptent sans aucun doute parmi les plus violents et difficiles de la campagne de France.

En 1944-45, les *Landser* allemands ne sont pas les seuls à être des « as de la récup' ». De fait, avec les combattants français, ils ont de sérieux rivaux, à l'image de ce gendarme embusqué près de Kilstett avec son *Panzerfaust 60* « *Made in Germany* ».

ECPA-D



Courtesy
Center of Military History,
US Army.

DERNIÈRE SURPRISE DU *FÜHRER* À L'OUEST

Sur un plan strictement militaire, au-delà des aspects politiques de l'affaire, « Nordwind » semble être pour le *Reich* une aventure aussi improbable que désespérée. En effet, cette opération intervient alors même que, sur le front occidental, l'Allemagne aligne moins de quatre-vingts divisions squelettiques. Sans oublier que l'essentiel de ses unités blindées et mécanisées s'épuise depuis une quinzaine de jours dans les Ardennes. Concrètement, de quels moyens dispose l'*OKW* pour monter son affaire ?

D'une part, dans le cadre de la *1. Armee* du *General der Infanterie* Hans von Obstfelder, basée dans le secteur de Kaiserslautern et dépendant de la *Heeresgruppe G* du *Generaloberst* Johannes Blaskowitz, quatre *Armeekorps* sont mis à contribution. Le gros du dispositif est constitué par les cinq divisions du *XIII. SS-Armeekorps* aux ordres du *SS-Gruppenführer* Max Simon. Ce corps dispose de l'essentiel des moyens mécanisés affectés à cette offensive. Malgré le profond décalage existant entre les dotations théoriques et les réalités du terrain, ceux-ci sont tout de même à prendre en considération. Outre ce qu'il reste de la *17. SS-Freiwilligen-Panzergrenadier-Division* « *Götz von Berlichingen* », Simon commande aux destinées de la *25. Panzergrenadier-Division* et de la vénérable *21. Panzer-Division*, une unité plusieurs fois détruite et reformée au cours de la guerre. Sept *Infanterie-Divisionen* et *Volks-Grenadier-Divisionen* complètent le dispositif de la *1. Armee* tandis que le *LXXXII. Armeekorps* et la *416. Infanterie-Division* couvrent le flanc ouest des opérations. Détachée de la *15. Armee* et arrivant du massif de l'Eifel, il est aussi prévu que la *10. SS-Panzer-Division* « *Frundsberg* » renforce le dispositif allemand dans le secteur d'Haguenau et la tête de pont de Gambsheim.

D'autre part, dans les secteurs rhénan et vosgien, l'*Oberkommando der Wehrmacht* déploie l'*Oberbefehlshaber* ou *Heeresgruppe* « *Oberrhein* », un « groupe d'armées » statique directement placé sous les ordres du *Reichsführer-SS* Heinrich

Nous ne sommes pas tout à fait à Kilstett mais à Jebsheim, avec des artilleurs antichars du *245th Infantry Regiment* américain (*63rd Infantry Division*). La pièce est un canon antichar M3 ou M3A1 de 37mm, un calibre dépassé et incapable d'inquiéter le moindre *Panzer*, sauf peut-être à bout portant, et encore... Par contre, ce type de canon est idéal pour s'en prendre à des semi-chenillés ou bien à des véhicules non blindés tels que des camions ou des voitures de liaison.

ECPA-D

Himmler. C'est en effet en Alsace que le sinistre chef *SS* fera ses premiers pas de stratège qui d'ailleurs ne seront guère brillants... Pour l'essentiel, cette entité mi-administrative mi-opérationnelle coiffe la *19. Armee* du *General der Infanterie* Siegfried Rasp qui est chargée de défendre la poche de Colmar. Afin de soutenir « Nordwind », le tout nouveau *XIV. SS Armeekorps* du *SS-Obergruppenführer* Erich von Bach-Zelewski ainsi que la *553. Volks-Grenadier-Division* (*VGD*), unité formée à partir des restes de la *553. Grenadier-Division* détruite en Lorraine au cours de l'automne, sont chargés de constituer une tête de pont au nord de Strasbourg. Cette opération de flanquement destinée à appuyer l'effort principal va donner lieu à de violents combats autour des agglomérations de Gambsheim, Herrlisheim et Kilstett. Au total, la *553. Volks-Grenadier-Division* n'atteint pas les 5 000 hommes, soit moins de la moitié de l'effectif théorique d'une *Volks-Grenadier-Division*. Cette unité, caractéristique des dernières vagues de levée de troupes allemandes, n'est qu'un agglomérat hétéroclite d'unités diverses. En théorie, la *553. VGD* comprend les *Grenadier-Regimenter 1119*, *1120* et *1553* ainsi que quatre groupes d'artillerie, un bataillon du génie, un de chasseurs de chars et diverses unités de soutien et d'appui. Sur le terrain seront en réalité déployés trois *Kampfgruppen* mixtes (*KG* Marbach, Hölscher et von Lüttichau) de composition variable mais renforcés d'éléments *ad hoc* mis à disposition de la division, dont quelques *Panzer* et *Jagdpanzer*. S'y côtoient aussi des unités de *SS*, tel le *2. SS-Polizei-Regiment* formé de réservistes, ainsi que des bataillons de cadres et d'instructeurs rameutés à la hâte constitués à partir des dépôts. Le talent allemand dans l'organisation des *Kampfgruppen* va pourtant donner à cet étrange mélange une réelle efficacité sur le terrain. Durant une vingtaine de jours, les Allemands vont ainsi directement menacer le dispositif allié et demeurer à portée immédiate de Strasbourg, symbole des déchirements franco-allemands et objet du légendaire serment de Koufra prononcé trois ans plutôt par Leclerc.

FRANÇAIS ET AMÉRICAINS AUTOUR DE GAMBSHEIM

Au début du mois de janvier 1945, le *VIth Corps* qui flanc-garde la droite de la *7th US Army* est appuyé sur le Rhin et la frontière franco-allemande. Dans la profondeur, des unités françaises issues des FFI ou de la garde mobile occupent plusieurs localités du secteur. En quelques jours, les Allemands parviennent à tourner les positions américaines et à repousser les *GI's* sur la ligne Maginot. Précisons d'emblée que ces fortifications ont été démantelées par les Allemands pour garnir l'*Atlantikwall*, rendant de ce fait illusoire toute velléité d'utilisation de ces ouvrages. À compter du 9 janvier et durant dix jours, les *14th Armored Division* et *79th Infantry Division* américaines combattent très durement autour d'Hatten. Menacées sur leurs arrières par la tête de pont de Gambsheim, elles seront contraintes de se replier vers le secteur de Saverne à partir du 20.

Au sud de la ligne principale de contact, dans le but de réduire des éléments allemands infiltrés sur la rive gauche du Rhin, plusieurs actions restreintes sont tentées avec les moyens disponibles. Ces opérations débutent dès le 5 janvier. Le secteur français est tenu par des forces hétéroclites. Gambsheim est occupée par l'ennemi mais les quatre escadrons de gendarmes français du 4e Régiment de Gardes (aussi désigné « groupement Daucourt ») se maintiennent bon an mal an à Kilstett. Là comme ailleurs, on attend avec fébrilité la montée en ligne de la 3e DIA du général Guillaume. Cette grande unité, qui a déjà participé à la campagne d'Italie ainsi qu'au débarquement de Provence, doit en effet couvrir l'approche nord de Strasbourg délaissée par des troupes américaines de plus en plus malmenées.

La première tentative de contre-attaque française est un échec. Le 7 janvier, soutenus par une dizaine de *Tank Destroyers* M10 du 7e Régiment de Chasseurs d'Afrique ainsi que des Sherman et des Stuart du 1e Régiment de Chasseurs d'Afrique, des éléments du Régiment de Marche de Légion Étrangère tentent de pousser vers Gambsheim à partir de Kilstett. Progressant depuis les

Un Tank Destroyer M10 du 7e RCA vient de s'embusquer à l'angle d'une rue de Kilstett. Derrière lui, un Dodge ambulance est stationné. Celui-ci attend peut-être que la route soit sécurisée pour se rendre auprès des blessés de la garnison ?

ECPA-D

lisières méridionales et occidentales du village, chasseurs et légionnaires sont rapidement accrochés par des éléments appartenant à la *553. VGD* et des *Panzer*. L'attaque française est stoppée à coups de *Panzerfauste*. Plusieurs chars sont détruits des deux côtés ; l'escadron du 7e RCA perd ainsi quatre de ses M10 avant de décrocher. Plus à l'ouest, tandis que l'ensemble des *VIth* et *XVth Army Corps* bataille afin d'enrayer l'offensive générale allemande sur les positions de la ligne Maginot, la Task Force Linden, formée d'éléments de la *42nd « Rainbow » Infantry Division* et de détachements de la *79th Infantry Division*, cherche dès le 6 janvier à réduire la poche par l'ouest. Malgré quelques succès initiaux, ces tentatives ne débouchent sur aucun résultat significatif. Il convient néanmoins de préciser que, et ce sont là les termes d'un vétéran américain de la *42nd Division*, « *la* Task Force *ayant été littéralement jetée dans la gueule du loup, sans le moindre soutien d'artillerie et en étant fractionnée, le carnage était inévitable !* » Les 9 et 10 janvier, c'est au tour des puissants éléments mécanisés de la *12th « Hellcats » Armored Division* d'entrer en action. Cette division, venant à peine d'arriver des États-Unis et manquant d'expérience, essaie elle-aussi de pousser vers « *bloody* » Herrlisheim. L'affaire vire rapidement au fiasco, ce qui vaudra à la « *Hellcats* » d'être surnommée la

Nous retrouvons « nôtre » *Tank Destroyer* M10 du 7e RCA (Régiment de Chasseurs d'Afrique) lors des combats dans les rues de Kilstett. Comme souvent sur les TD dénués de mitrailleuse de caisse, l'équipage a ajouté une mitrailleuse en tourelle afin de disposer d'une arme automatique tirant dans l'arc l'avant. Dans certains cas, il pouvait s'agir d'armes de prise telles que des MG-34 ou 42 allemandes. Ce cliché nous permet aussi de prendre la mesure de l'intérêt de la tourelle ouverte qui autorisait les tankistes à « chouffer » dans toutes les directions, à la recherche de snipers ou bien de tireurs de *Panzerfauste*.

ECPA-D

Feu !
Des artilleurs français du 1e bataillon du 67e RAA (Régiment d'Artillerie d'Afrique), équipés d'obusiers américains de 75mm (*M1A1 Pack Howitzer*), effectuent un tir depuis les positions de la Montagne Verte, au nord de Strasbourg. Tout au long des combats de janvier 1945, artilleurs américains et français travailleront en étroite liaison pour « calmer les ardeurs allemandes ».

ECPA-D

« Division Suicide » par les *Panzergrenadiere* ! Le cordon antichar allemand, composé de pièces de 7,5cm et 8,8cm, est remarquablement positionné. Plusieurs Sherman restent sur le terrain. Certains flamberont jusqu'à tard dans la nuit... Le bourg d'Herrlisheim est totalement abandonné à l'ennemi. Au milieu du mois, les positions allemandes semblent désormais très solides autour des localités de Gambsheim, Herrlisheim, Offendorf et jusqu'aux abords de Kilstett. Néanmoins, attaques et contre-attaques des deux camps se succèdent autour de la tête de pont. Des éléments français, dont le 3e Régiment de Tirailleurs Algériens, sont en contact avec des compagnies américaines isolées voire quasiment encerclées à Gambsheim. Pour les dégager, le 15 janvier, la *12th Armored Division* détache l'un de ses groupes d'artillerie au profit de la 3e DIA. Le lendemain, la Coloniale passe à l'attaque. Le III/3e RTA, appuyé par quelques blindés du 7e RCA, s'accroche aux lisières sud du village. Cloués au sol durant plusieurs heures par les MG-42, les Algériens finissent par décrocher à la faveur de la nuit.

LES WAFFEN-SS ENTRENT EN LIGNE

Le 16 janvier 1945, malgré les tentatives franco-américaines pour les en empêcher, les éléments de pointe de la *10. SS-Panzer-Division* « *Frundsberg* » venant du nord opèrent leur jonction en forêt de Haguenau avec la *553. VGD* qui se bat près de Gambsheim. Désormais, la tête de pont ennemie fait figure d'une véritable hernie sur la droite du front allié. Tandis qu'au même moment, au sud de Strasbourg, la 1e DFL vient de subir de lourdes pertes en arrêtant plusieurs attaques lancées depuis la

Char moyen *Panzerkampfwagen V Ausf. G*,
SS Panzer-Regiment 10 « Langemark »
10. SS-Panzer-Division « Frundsberg »
Alsace, janvier 1945.

À noter le camouflage hivernal ainsi que le phare de route manquant.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

poche de Colmar, c'est désormais par le nord que la capitale alsacienne est directement menacée, notamment du fait de la montée en ligne de la « *Frundsberg* », une *Panzer-Division* dont la réputation n'est plus à faire. Cette puissante formation de la *Waffen-SS* représente selon les standards allemands de ce début d'année 1945 une unité de premier ordre, apte à exploiter la moindre rupture du front allié en direction de la plaine d'Alsace. Pour l'essentiel, son *Kommandeur*, le *SS-Brigadeführer* Heinz Harmel, peut compter sur la masse de manœuvre de ses *SS-Panzer-Grenadier-Regimenter 21.* et *22.*, unités qui disposent au total d'un effectif d'environ 6 000 hommes, parmi lesquels on trouve aussi bien des réservistes âgés que des jeunes *Waffen-SS* déterminés. Cependant, le principal atout de la « Frundsberg » est évidemment constitué par son parc blindé : environ 80 *Panzer*, dont des Panther. Tout ceci représente un danger mortel pour le dispositif franco-américain qui se trouve être présentement en porte-à-faux. Pour pallier le piétinement du *XXXIX. Panzer-Korps* dans la région d'Hatten, la « *Frundsberg* » a reçu pour ordre d'emporter la décision à partir de la tête de pont de Gambsheim. Et pour Harmel et les siens, « *Befehl ist Befehl !* »

Pour le général Guillaume et sa 3e DIA positionnée en équerre au nord de Strasbourg, dans le secteur de Kilstett et aux abords du Rhin, la situation est des plus précaires. Le 20, tandis que la 1e armée déclenche enfin son attaque pour réduire la poche de Colmar, le colonel Langlade et son groupement tactique GTL issu de la 2e Division Blindée viennent se mettre aux ordres de Guillaume. Ce même jour, l'ensemble du dispositif américain de la *7th US Army* opère un vaste repli après avoir livré de très violents combats. Aux témoins de l'époque, le patron de la 3e DIA donne une singulière impression de nervosité : « *Ma situation est très mauvaise. J'ai une infanterie épuisée qui ne peut plus faire aucun effort, je vais être attaqué entre l'Ill et la route de Brumath à Strasbourg par des forces considérables. Ma division ne résistera pas, nous serons enfoncés et je perdrai Strasbourg* […]. *Je serai le général français qui a perdu Strasbourg !* » On mesure à quel point la charge symbolique attachée à la ville pèse une fois encore sur les esprits français. Le moral est d'autant plus bas que les efforts franco-américains pour reprendre l'initiative à l'ouest et au sud de la tête de pont allemande se heurtent depuis plusieurs jours à de violentes contre-attaques.

Du 16 et 18 janvier, plusieurs tentatives effectuées par le *Combat Command A* de la *12th Armored Division* tournent au désastre. Le 16, le *43rd Tank Battalion* perd ainsi plus de trente de ses chars devant Offendorf. Le lendemain, lors d'un assaut mal préparé vers le village d'Herrlisheim, le bataillon, qui attaque de concert avec le *17th Armored Infantry Battalion*, se heurte à des éléments de la *10. SS-Panzer-Division* « *Frundsberg* » remarquablement utilisés. Cette fois, l'unité américaine est quasiment anéantie au cœur du village. Sur un effectif de 29 chars, sept sont détruits et douze capturés intacts – avec leurs équipages – par le *SS-Obersturmführer der Reserve* Erwin Bachmann qui, depuis son side-car, coordonne la défense de la localité avec… deux Panther ! Cet épisode, qui n'a rien à envier aux « coups pendables » joués aux Alliés par les Michael Wittmann et autres Ernst Barkmann, se hisse aux tous premiers rangs du palmarès des *Panzerschützen* lors de la Seconde Guerre mondiale. D'autres combats d'une extrême violence sont livrés dans ce secteur. Perdant huit M4 en quelques minutes lors d'un assaut avorté en direction d'Offendorf, le *23rd Tank Battalion* y paye à son tour un prix élevé. Le 19, les *Waffen-SS* tentent d'imprimer leur rythme à la bataille. Le *SS-Panzer-Grenadier-Regiment 22.* déclenche une offensive enveloppante

Sherman M4A3(76)W américain se faufilant dans une petite localité alsacienne. Ce blindé appartient à la *14th Armored Division*, une unité constituée à la même époque que la malheureuse division « Hellcats » et qui combattra avec la 3e DIA dans la forêt d'Haguenau... On notera le soin apporté par l'équipage pour camoufler sa machine, la présence de Duckbills sur les chenilles ainsi que les sacs de sable servant à accroître la protection du char contre les *Panzerfauste* de l'ennemi.

US NARA

Le M4A3 « Flandres II » du 3e escadron du 12e Régiment de Chasseurs d'Afrique se prépare à partir en patrouille dans un bourg alsacien. Pour pallier la menace de l'opération « Norwind », la 2e Division Blindée de Leclerc sera scindée en deux parties, l'une (GTL) opérant au nord de Strasbourg, dans le secteur qui nous occupe, l'autre au sud, près de la poche de Colmar.

ECPA-D

en direction de Weyersheim. Le choc qui en résulte donne lieu, selon le général René Chambe alors affecté au cabinet d'état-major de de Lattre, à « *l'une des plus grandes batailles de chars de la guerre* » où se heurtent de plein fouet *Panzer SS* et M4 et M10 de la *12th Armored Division*. L'intervention des obusiers M1A1 de 75mm du II/67e RAA de la 3e DIA est à cette occasion un exemple heureux de la fraternité d'armes franco-américaine. Appliquant un feu précis d'obus fumigènes et phosphorés, les artilleurs français contribuent à stopper net la *Kampfgruppe*. Celle-ci laisse sur le terrain une dizaine de Panther calcinés. À la fin de cette terrible journée, malgré les sacrifices consentis de part et d'autre, le statu quo demeure. Le 20 janvier, ce qui reste de la malheureuse *12th Armored Division* est relevé par des éléments de la *36th Infantry Division*. Côté allemand, en revanche, il n'y a plus de réserves disponibles. D'autres actions offensives seront néanmoins tentées. Quant à la « *Frundsberg* », malgré ses efforts et son allant, elle n'est pas parvenue à déboucher de la tête de pont de Gambsheim. Dès lors, d'un point de vue strictement militaire, « *Nordwind* » apparaît comme un échec.

En fait de « forces considérables », à ce moment de la bataille, l'*Oberkommando der Wehrmacht* ne dispose plus que de quelques bataillons squelettiques et d'éléments mécanisés éparses. Vingt jours d'offensive ont clairsemé les rangs déjà bien maigres d'une troupe épuisée. Pourtant, le haut-commandement allemand ne renonce pas. Aguerris par cinq années de lutte sur tous les fronts, les généraux de la *Heer* et des *Waffen-SS* sont passés maîtres dans l'art de constituer, à partir de rien ou presque, des *Kampfgruppen* cohérentes et disciplinées capables de surprendre un adversaire mal assuré. C'est ainsi que des groupes de combat allemands tentent également de déboucher de leur tête de pont dans le secteur français. Sur la route de Strasbourg, le village de Kilstett, toujours tenu par des éléments de la 3e DIA et les gendarmes du « Groupement Daucourt », est en alerte. Comme le craignait le général Guillaume, sa division s'apprête à recevoir l'ultime effort de l'ennemi le long du Rhin.

LE BAROUD DE KILSTETT

L'attaque principale à lieu le 23 janvier 1945. Dans la nuit, deux bataillons de la *Kampfgruppe* Marbach issue de la *553. VGD* s'élancent une fois encore en direction de Kilstett et, au-delà, vers Strasbourg. Les *Volksgrenadiere* sont soutenus par une poignée de *Panzer IV lang* et quelques *Jagdpanther*. À 1h00, le village tenu par le IIIe bataillon du 3e RTA est débordé par l'ouest puis encerclé. Le secteur de la gare est perdu. Les tirailleurs se retranchent dans les ruines des bâtisses avec la ferme intention de les défendre âprement. À quelques kilomètres de là, les quatre *Tank Destroyers* M10 du peloton de l'aspirant Genévrier (7e RCA) sont alertés par radio. Dans l'obscurité et le froid, en plein tempête de neige, sous un tir violent d'artillerie ennemie, « Démon » et « Dinosaure » foncent plein nord afin de dégager les tirailleurs, tandis que les deux autres *Tank Destroyers* s'installent en bouchon à la sortie nord de la Wantzenau. Après quelques tirs, « Démon », qui vient de casser sa vis de pointage, est contraint de décrocher vers Wantzenau qui, à son tour, est menacée par les Allemands. Ceux-ci progressent le long des berges de l'Ill. Moteur droit hors-service après avoir été touché par un *Panzerfaust*, le blindé parvient néanmoins à rentrer à bon port en utilisant son seul moteur gauche. « *Bénis soient les Américains d'avoir installé deux Grey Marine sur ces engins* », a dû penser l'équipage ! De son côté, « Dinosaure » demeure dans Kilstett où il effectue plusieurs tirs à la lueur de fusées éclairantes. À son tour, il décroche *in extremis* : au petit matin, lancé à pleine vitesse, le *Tank Destroyer* parvient à fausser compagnie à l'ennemi en forçant ses positions.

À l'aube, la situation est jugée gravissime par de Lattre et ses généraux. Dans Kilstett, la situation empire. Les tirailleurs n'occupent plus que quelques maisons. Depuis le PC du

bataillon encerclé, un sous-officier rend compte par radio que tous les documents seront brûlés d'ici peu. L'affaire exige de prendre des mesures énergiques car, désormais, les Allemands sont à moins de treize kilomètres des faubourgs nord de Strasbourg. Ordre est donné de lancer une attaque de dégagement conduite par le 12e Régiment de Chasseurs d'Afrique du Groupement Tactique Langlade (GTL/2e DB). Les Sherman sont appuyés par les M10 du 3e escadron du 7e RCA ainsi que des éléments de la 3e DIA, dont le II/3e RTA et les automitrailleuses M8 et les chars M3 et M5 du 3e Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance. De plus, la division Guillaume bénéficie du concours de trois groupes d'artillerie et d'une batterie de 203mm appartenant à la *12th Armored Division*, le reste des « Hellcats » [« chats sauvages » en français – NdlR] étant en train de panser leurs plaies à l'arrière suite aux carnages d'Herrlisheim... Après une brève préparation d'artillerie, à 9 heures tapantes, deux colonnes blindées françaises se mettent en route. L'une progresse par la route et le long de la voie ferrée menant à la gare de Kilstett, l'autre avance par la plaine. Le terrain légèrement vallonné est idéal pour les blindés. Marécages et cours d'eau sont gelés, ce qui facilite grandement la vie des équipages de chars. De position en position, les engins français s'approchent de leur objectif ; mais y arriveront-ils à temps ? En fin de matinée, toujours encerclés dans Kilstett mais de plus en plus pressés par l'ennemi, les tirailleurs réclament par radio un tir de barrage aux abords immédiats de leurs positions, seul moyen selon eux de stopper les *Grenadiere*. Bientôt, une pluie d'obus de 75 et de 105 s'abat sur le bourg. Sur les coups des 12 heures, enfin, répétition en réduction de la libération de Paris : Kilstett est dégagée par l'arrivée des chars de la 2e DB et les M10 des Chasseurs d'Afrique. Le nettoyage se poursuit durant tout l'après-midi. Il donne lieu à de très rudes combats, notamment près de l'église dont le clocher abrite l'observatoire d'un tireur d'élite allemand particulièrement doué ! À 17 heures, l'affaire est terminée. Elle vaudra au GTL une citation à l'ordre du corps d'armée. Les troupes allemandes en fuite laissent sur le terrain plusieurs chars et des centaines de prisonniers. Le III/3e RTA, enfin relevé, déplore la perte de 150 hommes dont au moins 80 tués et disparus. Le lendemain, l'état-major de la 1e Armée publie un communiqué de presse aussi laconique que rassurant pour les Alsaciens : « *La menace qui hier pesait encore sur Strasbourg est aujourd'hui complètement écartée* ». RAS !

Cette fois, Kilstett et son secteur sont définitivement aux mains des Français. Toutefois, les 25 et 26 janvier, la zone fait une dernière fois l'objet de l'intérêt de la « *Frundsberg* ». Cependant, subissant des pertes considérables, les *Waffen-SS* sont contraints au repli. Le même jour, « Nordwind » est abandonnée. L'offensive a coûté 15 000 hommes à la *Wehrmacht* et près de 12 000 aux Américains. Pour « secondaire » qu'il fut, le rôle des français durant ces opérations n'en reste pas moins significatif. Dans la nuit du 26 et au cours des jours qui suivent, les divisions allemandes exsangues se replient sur la Moder. La tête de pont de Gambsheim est abandonnée. Seuls quelques tirs d'artillerie sporadiques provenant de la rive droite du Rhin témoignent encore de la présence ennemie. La campagne d'Allemagne débutera bientôt.

ÉPILOGUE

Ainsi, dans les derniers jours de janvier 1945, tandis qu'au sud de Strasbourg s'opère pour quelques jours encore le difficile nettoyage de la poche de Colmar, Strasbourg voit le danger d'un retour offensif allemand écarté et sa libération définitivement confirmée. En Haute-Alsace, la poche de Colmar est définitivement réduite le 2 février. Les combats de janvier 1945 devaient être les derniers affrontements majeurs sur le territoire métropolitain. Le 18 mars, une action combinée de la 3e DIA renforcée et de la *14th Armored Division* chassera l'ennemi de la forêt d'Haguenau, ramenant définitivement la *Wehrmacht* au-delà des frontières de mai 1940. Après avoir été la première à atteindre le Rhin dès le 19 novembre 1944, l'armée de de Lattre devra pourtant attendre le 30 mars 1945 pour le franchir et entamer l'ultime étape du combat libérateur de l'Europe.

Le 30 janvier 1945, alors que la bataille de Kilstett est en train de s'achever, la *schwere Panzerjäger-Abteilung 654* perd cinq Jagdpanther lors de durs combats à l'est de Jebsheim. Il s'agit assurément d'une très belle prise pour ces soldats français qui ne disposent d'aucune machine équivalente au sein de leur arsenal ! Sur bien des plans, toutes nations confondues, le Jagdpanther est à considérer comme le meilleur chasseur de chars de la Seconde Guerre mondiale.

ECPA-D

Par le lieutenant-colonel M. Pesqueur, commandant le G

1917, BERRY-AU

BAPTÊME DU FEU POUR

R 501 (ex-501e RCC)

U-BAC

R LES CHARS FRANÇAIS

Au moment où les chars débutaient leur instruction dans les camps du Trou d'Enfer et de Champlieu, la bataille de Verdun faisait rage. Les Allemands voulaient saigner à blanc les armées françaises en provoquant un abcès de fixation dans le saillant de Verdun. À l'automne 1916, l'opinion publique commençait à se lasser de la tactique du général Joffre fondée sur un grignotement prudent des positions ennemies. Lors de la bataille de Verdun, un général s'était fait remarquer par ses victoires spectaculaires aux forts de Vaux et de Douaumont : le général Nivelle. Celui-ci remplaça Joffre à la tête des armées en décembre 1916. Sa stratégie était simple : il voulait rompre d'un seul coup les lignes ennemies, par une attaque brusquée, en 24 ou 48 heures, avec une artillerie considérable et le bénéfice de la surprise. Son plan consistait à attaquer massivement et brutalement entre Reims et le canal de l'Oise à l'Aisne avant d'exploiter la percée par une attaque en direction de Guise. Pour fixer l'ennemi, une attaque franco-britannique devait être déclenchée le 9 avril dans la région de Saint-Quentin et d'Arras. De leur côté, les Allemands avaient décidé d'en finir d'abord avec le front oriental. Aussi avaient-ils fortement renforcé les positions défensives du front occidental pour pouvoir mener leur guerre à l'Est sans risque de voir leur front percé à l'Ouest. De ce fait, l'offensive Nivelle d'avril 1917 se heurta à une position raccourcie, sans saillant vulnérable mais truffée de positions de mitrailleuses organisées en profondeur et battues par une importante artillerie. Ce fut dans ce cadre qu'eut lieu la première attaque de chars français de l'histoire, le 16 avril 1917, à Berry-au-Bac. Cet article se propose de décrire le déroulement de la bataille, d'en étudier les enseignements puis d'examiner la prise en compte de ces derniers et l'impact qu'ils eurent sur l'utilisation des chars dans la suite du conflit.

BERRY-AU-BAC

Avant d'entamer le récit de la bataille, il convient de s'arrêter sur les motifs de l'emploi des chars lors de l'offensive Nivelle, sur le concept d'emploi et de se demander si l'AS (Artillerie Spécial ou d'Assaut) était réellement prête à être engagée.

Pour expliquer la raison de l'emploi des chars lors de cette offensive, laissons la parole au lieutenant-colonel Laffite : « *Malgré la carence de l'armée russe, malgré la dérobade des armées de Hindenburg, malgré son désaccord avec le ministère, les circonstances atmosphériques particulièrement défavorables, en dépit de tout et quand même, le général Nivelle avait décidé d'attaquer, parce que, disait-il, c'était entendu avec le maréchal Douglas Haig, et que, surtout,* « si nous ne prenions pas l'initiative, l'ennemi s'en saisirait » [Entre guillemets dans le texte – NdlA]. *Et ce qui avait été décidé s'accomplit.*

Le dispositif est établi de telle sorte que l'effort principal en profondeur, en vue d'effectuer la rupture et d'aborder l'exploitation, doit s'exercer dans la région au nord de l'Aisne, avec la VI° armée face au Chemin des Dames ; et la V° armée à l'est du plateau de Craonne, face au nord-est.

Or, dans cette même région, l'ennemi organisait, d'une part à l'est de Berrieux et, d'autre part entre le bois Claquedents et Neufchâtel sur Aisne, une ligne nouvelle presque insaisissable pour nos préparations d'artillerie, d'où l'idée vint de faire intervenir les chars d'assaut ; première application d'un des principes de leur emploi : frayer à l'infanterie des passages à travers les organisations ennemies peu ou point ébranlées par l'artillerie.

Leur champ d'action se trouve donc être ce grand glacis découvert qui s'élève de Berry-au-Bac vers le nord-est. Il est limité et dominé à l'ouest par le massif de Craonne fortement occupé par l'ennemi ; l'Aisne le borde au sud, et, de ce côté aussi, l'ennemi le commande du mont de Sapigneul, de ces pitons 93 et 108 rendus fameux par les incessants combats que nous y livrions depuis 1914[1]. »

La lecture de ce texte nous montre que les chars ne furent pas engagés dans de très bonnes conditions à tout le moins pour une arme qui n'avait jamais été utilisée et dont l'expérience se limitait aux exercices d'entraînement effectués dans les camps.

Le concept d'emploi qui prévalut à Berry-au-Bac fut expliqué dans une lettre du général Pétain au ministre de l'armement du 4 juillet 1917. Il y déclarait que : « *Les règles d'emploi de l'artillerie d'assaut pour le 16 avril 1917 étaient le résultat des réflexions faites à la suite des engagements des tanks anglais sur la Somme et des manœuvres combinées avec l'infanterie exécutées durant tout cet hiver au camp de Champlieu* ». Il rajoutait qu'à Berry-au-Bac, on avait essayé de faire jouer la surprise car « *si après l'expérience anglaise de l'année précédente on ne pouvait plus compter sur la surprise complète résultant de l'apparition d'un engin nouveau, on était en droit d'escompter l'effet produit par l'apparition d'un grand nombre d'appareils*[2]. [En avril 1917, les armées françaises disposaient de 208 appareils – NdlA] »

Même si le char était déjà connu des Allemands, l'état-major français comptait donc encore sur l'effet de surprise pour percer. En ce qui concerne la tactique d'emploi, cette lettre montre qu'elle était conforme à ce que le général Estienne avait imaginé au cours de l'année précédente. Ces concepts allaient recevoir leur baptême du feu.

Les chars allaient-ils être engagés dans de bonnes conditions ? Tous les atouts étaient-ils de leur côté lors de cette attaque ?

Les doutes que le commandant Bossut exprima dans sa correspondance montrent que tous ne partageaient pas l'optimisme du commandement quant à l'effet de surprise. Dans une lettre au général Estienne, il écrivait : « *Mon général, Vous n'ignorez pas que le plan de la première attaque des chars français est loin d'être celui que j'avais préconisé. Il peut néanmoins réussir grâce au magnifique esprit de nos équipages. Si le contraire se produisait, je ne veux pas que les survivants me reprochent la mort inutile de leurs camarades. En leur montrant moi-même le chemin, cette crainte disparaît. Je n'accepte donc de transmettre l'ordre d'attaque qu'à la condition de marcher le premier à l'ennemi.*[3] »

La veille de la bataille, il confia à son frère adjudant à l'AS 2 : « *Nous attaquons dans de très mauvaises conditions, peu d'entre nous reviendront demain, mais nos sacrifices ne seront pas inutiles.*[4] »

Le commandant Bossut était donc pessimiste sur l'issue de l'engagement ; il avait réussi à rallier le général Estienne à ses idées et ce dernier lui donna l'autorisation qu'il avait demandée dans sa lettre ; il céda « *en jurant que ce serait la première et la dernière fois qu'il autoriserait le chef d'une formation aussi importante à quitter son poste normal.*[5] » [La place normale d'un chef d'AS est d'être auprès du chef de l'unité qu'il soutient pour le conseiller sur l'utilisation des chars – NdlA]

LUNDI 16 AVRIL 1917

Malgré toutes ces craintes et ces avertissements, l'ordre

Ci-contre et ci-dessous :

Voici l'un des prototypes du char français Schneider CA.1 en évaluation en 1916. Ce sont des machines de ce type qui attaqueront les lignes ennemies à Berry-au-Bac au mois d'avril 1917.
Le CA.1 est né de la rencontre entre le colonel Estienne, le « Père des chars », et l'ingénieur-en-chef Brillié de la firme Schneider-Creusot. La vitesse de pointe de cet engin, dont le train de roulement était dérivé d'un tracteur chenillé américain, était de 6,75km/h ! Embarquant six membres d'équipage, les Schneider CA.1 pesaient une douzaine de tonnes. Leur arme principale était un canon de 37mm.

ECPA-D

d'engagement fut maintenu et, le 16 avril au matin, les chars s'élancèrent pour leur premier assaut de l'histoire. Le lieutenant-colonel Velpry a très bien décrit la bataille : « *Le premier engagement des chars de combat français eut lieu le 16 avril 1917, sur le front de la Ve armée, dans la zone comprise entre le plateau de Craonne et l'Aisne. Le terrain sur lequel on s'était battu depuis 1914 se présentait, dans la zone des premières positions attaquées, comme impraticable au combat des chars en raison de son bouleversement et du nombre considérable de tranchées larges et profondes qui le sillonnaient.*

Le plan d'attaque ne prévoyait en conséquence l'emploi des chars que pour l'attaque des défenses ennemies à partir de la

Ci-contre et ci-dessous :

Char Schneider CA.1 manoeuvrant en terrain gras. Ces machines, ou « appareils » comme on les appelait à l'époque, n'étaient guère à l'aise sur des terrains détrempés car la boue ramenée par les brins supérieurs de leurs chenilles se glissait dans leur tunnels de chenilles très étroits ainsi que dans leurs trains de roulement. Cela avait comme principal effet de les ralentir encore un peu plus ; or, lorsque l'on sait que les CA.1 filaient à moins de 7km/h, on imagine à quel point ils pouvaient devenir des cibles aisées pour des artilleurs ennemis experts en « marmitages » !

ECPA-D

troisième position, la préparation d'artillerie, seule, devant ouvrir la voie à l'infanterie sur les positions antérieures. Les chars s'efforceraient de suivre la progression le plus vite possible à travers le terrain bouleversé, de façon à entrer en ligne vers H+4, au moment où l'infanterie partirait à l'attaque de la troisième position marquée par les fermes Fayaux, Damary, le bois Claque-Dents, Guignicourt, position trop éloignée pour que notre artillerie ait pu avant l'attaque y pratiquer des destructions sérieuses. Cent trente chars, répartis en deux groupements, devaient participer à cette opération :

– Un groupement de cinquante chars (commandant Chaubès) agissant avec la 10° division d'infanterie du 5° corps d'armée entre la Miette, affluent de l'Aisne, et le plateau de Craonne ;

– Un groupement de quatre-vingts chars (commandant Bossut)

Un Schneider CA.1 à l'arrêt attire la curiosité des « Poilus » qui l'entourent.
À en noter par le nombre important d'impacts qui criblent sa coque blindée, ce char est déjà un « vétéran » ! Cette photo permet aussi de découvrir en détail le train de roulement du Schneider, typique des premières machines françaises. À ce sujet, comme le Saint-Chamont, le CA.1 éprouvera les pires difficultés à franchir les tranchées et les fossés les plus larges, son « nez » se plantant systématiquement ou presque dans les parois opposées. Ce problème ne sera réellement résolu qu'avec l'arrivée du Renault FT-17 et de ses chenilles enveloppantes, les queues de franchissement, comme celle portée par ce CA.1, n'étant pas d'une grande efficacité...

ECPA-D

agissant avec le 32° corps d'armée entre l'Aisne et la Miette.
On se rappelle l'état d'esprit des états-majors et des troupes à l'aube de cette journée du 16 avril. Tout le monde pousse vers l'ennemi, pénétré seulement de la crainte d'être en retard pour les dépassements de lignes successifs qui doivent, dans la journée même, mener nos troupes victorieuses devant Laon.
Les équipages des chars participent naturellement de cet enthousiasme offensif. C'est ainsi que, dans la zone du groupement Chaubès, les chars viennent se buter sur la première position allemande qui n'a pas été enlevée, et là, immobilisés dans un terrain impraticable sous la vue directe des observatoires de Craonne qui ne sont ni pris ni aveuglés, ils sont rapidement mis hors de cause par l'artillerie allemande.
Du côté du Groupement Bossut, l'infanterie du 32° corps d'armée a enlevé les premières positions allemandes mais les chars se sont formés en une longue colonne pour franchir la Miette sur l'unique pont du Choléra.
Dès 8 heures, moment où elle entame le passage du pont, cette longue colonne est repérée par l'aviation ennemie et va subir dès lors, sans discontinuer, le feu de l'artillerie allemande.
Plus ou moins éprouvés, les groupes continuent leur progression dans la même formation parce que le terrain est impraticable en dehors de l'unique chemin qu'ils suivent, et parviennent vers 11 heures à la deuxième position ennemie, au moment où elle venait d'être enlevée par le 32° corps.
Successivement, ils la dépassent et se portent vers la troisième position où ils ont mission de conduire notre infanterie.
À partir de ce moment, ils sont pris directement à partie par les tirs convergents des canons ennemis de Juvincourt, d'Amifontaine et de la rive sud de l'Aisne restée aux mains des Allemands. Ils ne reçoivent aucun secours de notre artillerie trop éloignée et dont beaucoup de batteries sont complètement à court de munitions. Malgré les lourdes pertes qu'ils subissent, quelques groupes iront jusqu'à la troisième position ; des chars isolés pousseront même jusqu'à la voie ferrée de Guignicourt, à Laon.
Mais, sur ce terrain concentriquement battu par l'artillerie allemande traînait à leur suite un nuage d'obus qui les enveloppe d'une façon incessante ; ils ne peuvent être suivis par notre infanterie. Ils s'y maintiendront cependant tout l'après-midi, feront face à toutes les contre-attaques et ne rentreront dans nos lignes qu'à la nuit, laissant trente-neuf chars détruits sur le terrain au-delà de nos positions avancées...
A partir de 11 heures, le groupement de chars du commandant Bossut a pris à son compte tout le poids de la lutte entre Miette et Aisne, car c'est sur lui que se sont tournés toute l'attention, tout l'effort, toute la réaction de l'ennemi. Devant ses canons et ses blindages se sont brisées toutes les contre-attaques lancées par les Allemands qui disposaient, à Amifontaine, de deux divisions « d'intervention » [Entre guillemets dans le texte – NdlA] *entièrement fraîches. Les chars ont fait le vide complet autour d'eux, la preuve en est que les équipages restés valides des chars détruits ont pu rentrer le soir dans nos lignes. Si donc, sur ce seul point du champ de bataille, notre infanterie a pu au moins maintenir tous ses gains de la matinée, c'est bien à l'action du Groupement Bossut et au dévouement des équipages qu'elle le doit. L'effort héroïque déployé par cette infanterie du 32° corps d'armée pour enlever les deux premières positions allemandes lui avait coûté 40% de ses effectifs.*
Épuisée numériquement, engagée dans une poche battue de trois côtés, mal soutenue par son artillerie pour les raisons déjà mentionnées, il ne paraît pas douteux que cette infanterie, sous l'effort de divisions ennemies fraîches et appuyées par une artillerie nombreuse entièrement libre de ses feux, eût été

Belle étude d'un Schneider CA.1 en mouvement. Derrière le char, au second plan, circule un convoi d'artillerie hippomobile de pièces de 75mm.

ECPA-D

contrainte de céder ses gains, comme les camarades l'ont dû faire, dans des conditions pourtant moins défavorables, sur tout le reste du front de la V° armée.

En une seule région du champ de bataille, la deuxième position allemande conquise a été gardée, en dépit de toutes les contre-attaques, et c'est précisément dans la zone d'action des chars. Tel est le résultat tangible de leur intervention. Il est juste d'en rendre hommage à la mémoire des braves qui l'ont payé de leur sang.[6] »

En conclusion du récit de cette journée que d'aucuns qualifièrent de noire, « *Il faut se rappeler également que les unités de chars, et cela pour leur grand mérite, ont été à la bataille à peine formées, avec une instruction souvent rudimentaire, des moyens parfois incomplets et que leur rendement n'a pas été toujours, de ce chef, ce qu'il aurait pu être.*[7] »

Cependant, le mérite des équipages fut reconnu, notamment par l'ordre général N° 76 du Grand Quartier général en date du 20 avril 1917 : « *Le général en chef adresse ses félicitations à l'artillerie d'assaut et tout particulièrement aux groupes commandés par le Chef d'Escadrons Bossut qui dans la journée du 16 avril sont entrés les premiers dans la 2e position ennemie devant Juvincourt et ont assuré sa conquête.*

Grâce à la valeur de leurs équipages, à l'ardeur communicative de leur chef tombé glorieusement en pleine action, ces unités ont, malgré des conditions d'emploi particulièrement difficiles, montré ce qu'on pouvait attendre de l'artillerie d'assaut et dès sa première apparition sur le champ de bataille, lui ont conquis une place d'honneur parmi les combattants.[8] »

Le général Nivelle reconnaissait donc que les chars furent engagés dans des conditions qui étaient loin d'être optimales [L'engagement des chars fut en fait à l'image de cette offensive d'avril 1917 à cette différence qu'il eut quelques résultats positifs contrairement à cette attaque qui eut des conséquences désastreuses sur le moral de la troupe – NdlA] mais qu'ils avaient montré un potentiel intéressant.

Le combat de Berry-au-Bac fut-il une victoire pour les chars ou un échec ? Pour répondre à cette question, il conviendra d'étudier dans la seconde partie de cet article les enseignements tirés de ce premier engagement.

NOTES DE BAS DE PAGES

[1] *in* Lieutenant-colonel P. LAFITTE, « *L'Artillerie d'assaut de 1916 à 1918* », CHARLES-LAVAUZELLE, Paris, 1921, p 20 21.

[2] Grand Quartier Général des armées du Nord et du Nord-Est, Etat- Major, 3e Bureau, Lettre du Général commandant en chef à Monsieur le ministre de l'armement et des fabrications de guerre du 4 juillet 1917, signée PETAIN, SHAT, Carton 16 N 2120.

[3] Jean COMPAGNON, « *La Chevauchée héroïque de Berry-au-Bac le chef d'escadrons BOSSUT (16 avril 1917)* », Revue historique des armées, numéro spécial 2/1984, Paris 1984, 183 p, p 54 à 63, p 55.

[4] « *ibidem* » 3 p 60.

[5] « *ibidem* » 3 p 56.

[6] Lieutenant-colonel VELPRY, « *L'Emploi des chars de combat dans la bataille tiré des expériences acquises au cours de la dernière campagne* », Revue d'infanterie, CHARLES-LAVAUZELLE & Cie, Paris, Tome 61, 2e semestre 1922, p 46 à 49.

[7] Colonel CHEDEVILLE, « *Étude sur l'emploi des chars de combat* », Revue d'infanterie, CHARLES-LAVAUZELLE & Cie, Paris, Tome 59, 2e semestre 1921 et Tome 60, 1er semestre 1922, Tome 59, p 531.

[8] Grand Quartier Général des armées du Nord et du Nord-Est, Etat- Major, 3e Bureau, Ordre général N° 76 du 20 avril 1917 signé NIVELLE, SHAT, Carton 16 N 1686.

1917, BERRY-AU-BAC

PAR PIERRE BOSSUT, FRERE DU COMMANDANT BOSSUT

Aux premiers jours d'avril 1917, les quatre-vingts chars Schneider du Groupement Bossut embarquaient au camp de Champlieu pour être transportés par voie ferrée à Courlandon en Champagne et gagner ensuite par leurs propres moyens la position qui leur était assignée près de Cuiry-les-Chaudardes, dans une boucle de l'Aisne, en attente du premier combat où l'arme nouvelle allait être engagée.

Le premier groupement comprenait les groupes A.S. 2 « Chanoine », A.S. 4. « Forsantz », A.S. 5. « Noscareau », A.S. 5 « du Trait », A.S. 9. « Pardon », composés presque exclusivement de volontaires, officiers et hommes de troupe. Pendant les quelques semaines d'instruction passées à Champlieu, le commandant Bossut avait pu obtenir de ces éléments venus de tous les corps de France un amalgame solide : l'âme du chef avait marqué sur tous son empreinte et le commandant savait pouvoir compter jusqu'à la mort sur les cinq cents hommes qui allaient attaquer sous ses ordres.

Les groupes débarquaient le surlendemain de leur départ à Courlandon après avoir subi, sans accrocs sérieux, le bombardement nocturne d'un certain nombre d'avions ennemis venus plus probablement pour attaquer une gare dont le trafic avait attiré l'attention du commandant allemand que par connaissance de notre présence. Les groupes reçurent l'ordre de camper pour la journée sur les pentes nord de Courlandon et de camoufler les appareils pour éviter les regards indiscrets des avions. Le trajet de Courlandon à la position d'attente, environ douze kilomètres, devait être effectué de nuit car les voies d'accès passaient sur les hauteurs qui dominaient l'Aisne au sud, et étaient en pleine vue du plateau de Craonne occupé par l'ennemi. La route à travers champs avait été reconnue dans la journée par une équipe de jalonneurs.

La nuit tombée, la longue serpentine des quatre-vingts chars se mit en route. La tâche des officiers conducteurs fut rendue très pénible par une violente tempête de neige qui, par contre, nous procura l'avantage de nous dissimuler aux vues au-delà de toute espérance. Avant le jour, tous les appareils avaient passé l'Aisne et son canal, rallié la position d'attente et furent camouflés avec le plus grand soin. Les officiers camperaient sur une péniche amarrée sur le canal de l'Aisne à la sortie est du village de Maisy. Les hommes coucheraient dans les chars ou sous les camouflages avec interdiction de se montrer dans la journée, le travail de ravitaillement, mise au point, graissage, etc., s'effectuant entièrement de nuit. Il était de primordiale importance que nous fussions ignorés jusqu'à la dernière minute et ce résultat fut atteint. Le hasard seul fit tomber quelques obus ou bombes sur la position, sans dommage du reste. Le village de Cuiry qui abritait nos sections de réparation avait été par contre copieusement bombardé et reçut dans son cimetière les premiers morts de l'arme.

Pendant les quelques jours d'anxieuse attente du combat, dont la date fut par deux fois retardée, le commandant Bossut se dépensa sans compter, prenant contact étroit avec la 5ème Armée, à laquelle nous étions rattachés, ainsi que les unités qui devaient marcher avec nous à l'ennemi et obtenant jusqu'au dernier moment par sa force de persuasion et l'autorité dont il jouissait bon nombre des nombreux atouts qui nous manquaient pour que l'attaque puisse s'effectuer dans des conditions favorables. Ses multiples occupations ne l'empêchaient pas de passer fréquemment au milieu de ses hommes et je m'en voudrais de passer sous silence une émouvante cérémonie dont les combattants du 2ème Groupe gardent un impérissable souvenir. Le maréchal-des-logis Offrion, que sa belle nature de soldat et sa franche gaieté avaient fait adorer de ses camarades, avait au début de la guerre participé à la dure retraite de Serbie dans les automitrailleuses ; plusieurs fois blessé et ayant perdu un œil, il avait, seul survivant de sa voiture, réussi à la ramener dans les lignes alliées après avoir fait de nombreux kilomètres en marche arrière tout en faisant le coup de feu ; cet acte d'héroïsme lui avait valu la médaille militaire. Le 15 avril, le commandant Bossut ayant reçu pour lui la médaille de l'Aigle Blanc de Serbie, il réunit les équipages du 2ème Groupe et après une admirable allocution épinglait lui-même la décoration sur la poitrine de ce brave qui le lendemain ne devait pas survivre à son chef et mourait aux côtés du lieutenant Debruère dans celui de nos chars qui devait entrer le plus avant chez l'ennemi.

Le commandant Bossut avait maintes fois réclamé au général Estienne l'honneur de mener lui-même son groupement au combat. Le général s'y était nettement opposé et lui avait donné l'ordre de se tenir, le jour du combat, au poste de commandement, à

Ce Schneider CA.1 ne rencontrera aucune difficulté pour « sauter » cette petite coupure de terrain. Avec une véritable tranchée, il n'en serait pas de même...

ECPA-D

l'arrière. Le commandant Bossut finit par obtenir gain de cause et reçut un char de commandement après avoir tenu au général le langage suivant : « *Mon Général, Vous n'ignorez pas que le plan de la première attaque des chars français est loin d'être celui que j'avais préconisé, je crois néanmoins qu'il peut réussir grâce au magnifique esprit de nos équipages. Si le contraire se produisait, je ne veux pas que les survivants me reprochent la mort inutile de leurs camarades. En leur montrant moi-même le chemin, cette crainte disparaît pour moi, je n'accepte donc de transmettre l'ordre d'attaque qu'à la condition de marcher le premier à l'ennemi.* »

La décision du Commandant était du reste formelle car, craignant un dernier refus du Général, il m'avait annoncé qu'il partirait dans mon char, et m'avait fait à cet effet percer dans les plaques latérales du plafond de mon appareil de petites fenêtres par lesquelles il aurait pu suivre la marche de ses groupes.

Il m'aurait été impossible, tant étaient grandes l'admiration que j'avais pour mon frère et la confiance que j'avais en lui, de ne pas partager l'enthousiasme dont il avait fait preuve devant moi depuis l'Yser où j'avais reçu sous ses ordres le baptême du feu ; il m'avait jusqu'au dernier moment laissé ignorer ses soucis ; je fus atterré quand, le soir du 15 avril, il me fit appeler seul dans la cabine qui lui servait de bureau pour me dire : « *Malgré tout ce que j'ai pu faire, nous attaquons dans de très mauvaises conditions, peu d'entre nous reviendront demain, mais nos sacrifices ne seront pas inutiles. Que ceci reste absolument entre nous* ». Je mis tout mon cœur dans la poignée de main que je donnais à mon pauvre frère et m'en allais, bouleversé, méditer ses paroles au fond de la cale de la péniche où mes camarades prenaient leurs dernières heures de repos avant de conduire leurs chars à l'ennemi. Je crois pouvoir dire, sans fausse honte, que je n'ai pas eu peur pour moi ; mes craintes étaient pour mon frère… la merveilleuse intuition dont il était doué l'avait rarement trompé.

Nous devions quitter la position d'attente à deux heures du matin pour passer au point du jour la rivière de la Miette à hauteur des ruines de la ferme du Choléra et nous diriger sur l'objectif. A minuit, nous quittâmes notre péniche pour rejoindre nos équipages. Il tombait une pluie glacée qui nous transperçait. Notre aumônier, l'Abbé Mathon, nous attendait aux chars pour célébrer la Messe, la plate-forme arrière d'un appareil lui servant d'autel. Cette cérémonie dans sa simplicité fut particulièrement émouvante : quelques centaines de fantômes recueillis écoutant, par une nuit d'encre et sous une pluie glaciale, les prières qu'un prêtre soldat adressait à Dieu pour la France et pour eux. Mon frère le premier recevait la communion.

Les chars étaient parés, leur colonne s'ébranlait à deux heures du matin, celui du Commandant en tête ; la première partie de la marche d'approche fut pénible en raison de la grande obscurité et de l'état des terrains que nous avions à traverser, les routes nous étant encore interdites pour ne pas entraver la circulation des troupes montant en ligne et des convois de ravitaillement. A l'orée d'un petit bois bordant la route peu avant le village de Pontavert, la colonne fit halte pour se reformer à distances serrées. Des escadrons de cavalerie passaient au trot dans la nuit. Sur la route, un officier ayant interpellé mon frère mit pied à terre, causa quelques secondes avec lui, lui donna une émouvante accolade puis, remontant à cheval, disparut au galop en lui criant un tragique « bonne chance » que j'entends encore. La colonne des chars entièrement reformée se remit en marche, cette fois sur la route car le jour allait se lever, y rendant impossible toute autre circulation que la nôtre. L'aurore pointait à peine quand nous traversâmes le village de Pontavert pour nous engager sur la route de Guignicourt, qui jusqu'au passage de la Miette nous faisait courir parallèlement au front pendant trois kilomètres à proximité et à la vue de l'ennemi qui nous découvrit à peu près à mi-route. De nombreuses batteries nous prirent sous leur feu ; il est extraordinaire que nous en ayons peu souffert jusqu'à la Miette. Arrivés là, je pus me rendre compte que les craintes de mon frère n'étaient que trop fondées : les premiers chars devaient traverser en colonne sous un feu terrible en longeant la rivière quelques centaines de mètres de terrain chaotique avant de trouver celui qui leur permettrait de se déployer en bataille. Notre infanterie, pour des raisons que j'ignore, n'avait pas effectué le travail qui lui était assigné de nous tracer un chemin dans le terrain lunaire des premières lignes allemandes qu'elle devait conquérir sans notre aide avant notre arrivée.

Quelques appareils furent immobilisés par le feu de l'ennemi ; d'autres, dont le mien, prirent dans des trous d'obus des positions critiques et ne purent en sortir qu'après de nombreux essais. J'eus pendant quelques minutes, étant le second char de la file, la grande frayeur d'immobiliser les soixante-dix-neuf

autres chars pour lesquels il n'existait à cet endroit de passage ni à droite ni à gauche. Une de mes commandes de direction s'était brisée et tout ce que je pus faire fut de sortir de mon trou pour dégager le terrain. Pendant cette traversée difficile, les canonniers et mitrailleurs des premiers chars purent réduire quelques noyaux de résistance restés dans leurs premières lignes et qui empêchaient la progression de notre infanterie. Le Commandant Bossut était resté à pied en tête de la colonne, indiquant le chemin à suivre et les tirs à effectuer. Sorti de la zone lunaire, il remontait dans son appareil et donnait le signal du déploiement en bataille.

Pleurant de rage, comme mon brave petit mécanicien Gaigne, tué depuis à l'ennemi, devant notre impuissance à dépanner mon char, il me fut difficile de suivre les phases du combat ; je vis des chars prendre feu dans tous les coins de la plaine et les premiers blessés passer à côté de mon appareil ; certains chars, de plusieurs kilomètres en avant de moi, continuaient de progresser.

Quelques instants après, je vis un blessé complètement nu et horriblement brûlé de la tête aux pieds. Je n'oublierai jamais ce spectacle affreux. Je sortis du char pour aller vers lui ; il parlait si bas que je pus à peine saisir ses paroles ; « Mon Lieutenant, sauvez-moi. Je souffre horriblement. » ; « Qui es-tu ? » ; « Humbert » (C'était le brigadier mitrailleur du char du commandant). Il m'aurait été impossible de reconnaître le malheureux ; j'eus l'atroce vision du sort réservé à mon frère. Tout en l'enveloppant de couvertures prises dans le char, j'essayais de faire causer le blessé. Impossible d'avoir le moindre indice sur le drame qui avait dû se dérouler ; il ne pouvait que répéter : « Je souffre, j'ai froid, sauvez-moi ». Je confiai le malheureux à deux de mes hommes qui le transportèrent à l'ambulance où il devait mourir le soir même.

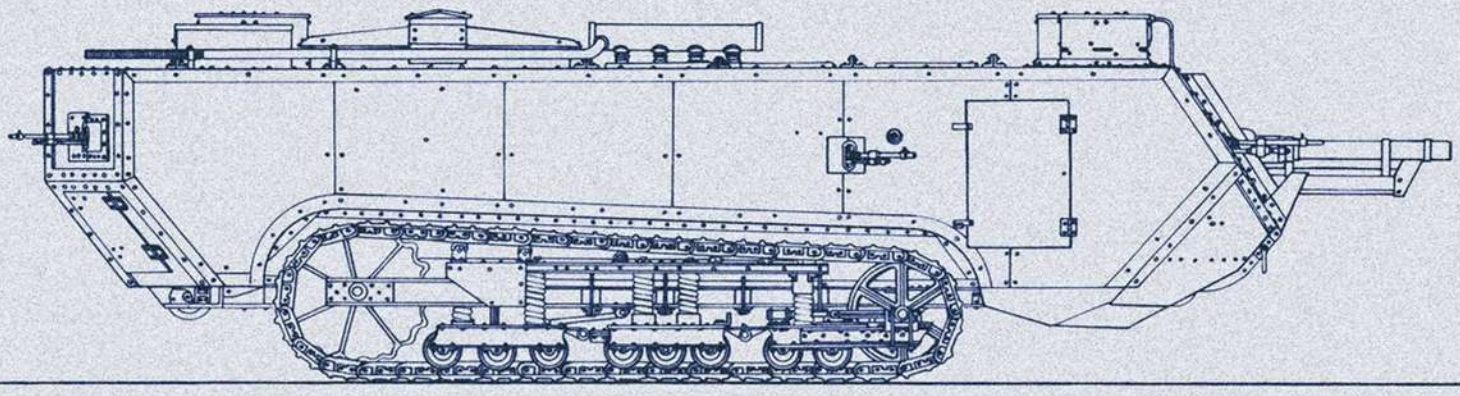
Désespérant de pouvoir remettre mon char en marche, je le confiai à mon sous-officier avec ordre de me rejoindre sur la ligne de feu s'il le dépannait dans la journée et, ramassant un fusil de fantassin, je gagnai les premières lignes sans rencontrer le char du commandant parmi les nombreux appareils que je trouvai démolis sur la plaine.

J'accompagnai un certain temps l'infanterie. À un moment donné, j'aperçus à environ un kilomètre en arrière sur ma gauche un groupe d'artilleurs d'assaut. Je reconnus parmi eux à la jumelle deux camarades de mon unité ; je les rejoignis ; le lieutenant Poupel me dit : « *Nos chars sont démolis, nous avons reçu l'ordre de nous replier, notre tâche est finie ; nous n'avons pas revu le commandant depuis ce matin* ». Je compris entre les mots que, s'il n'avait aucune précision ou indication à me donner, il avait perdu tout espoir de le retrouver vivant. Je revins avec lui jusqu'à l'endroit où était resté mon char et donnai à mon sous-officier l'ordre de rallier avec mon équipage la position que nous avions quittée le matin puis repartis seul à la recherche du char du commandant que je reconnus enfin au mat de fer de son fanion resté planté à l'arrière. J'aperçus d'abord le corps presque carbonisé du maréchal-des-logis Ouyff qui avait pu se traîner à une vingtaine de mètres du char pour y mourir. Sous la porte même du char, mon pauvre frère était étendu, peu abîmé par le feu et le visage tout à fait calme ; il portait sur le corps plusieurs blessures ; un éclat d'obus entré dans la poitrine à la hauteur du cœur et sorti sous l'omoplate l'avait certainement tué sur le coup, projeté par l'explosion hors du char incendié. Il est hors de doute que le commandant, s'il lui était resté un souffle de vie, aurait tenté de s'écarter de quelques mètres de l'incendie. Le cœur brisé par la mort de mon frère, j'avais toutefois la grande consolation de penser qu'il n'avait pas eu l'affreuse agonie de quelques camarades. Je réussis à le transporter quelques centaines de mètres, mais brisé par la fatigue et l'émotion, je dus déposer mon précieux fardeau pour chercher de l'aide. Je trouvai, un peu plus loin, un sous-officier et deux hommes de notre arme qui ne se firent pas prier quand ils apprirent ce que j'attendais d'eux. Nous pûmes, à quatre, transporter dans une couverture le corps du commandant pour rejoindre, alors que la nuit tombait, le char du lieutenant de Saint-Agathe qui rentrait du combat et put ramener à Maisy la glorieuse dépouille.

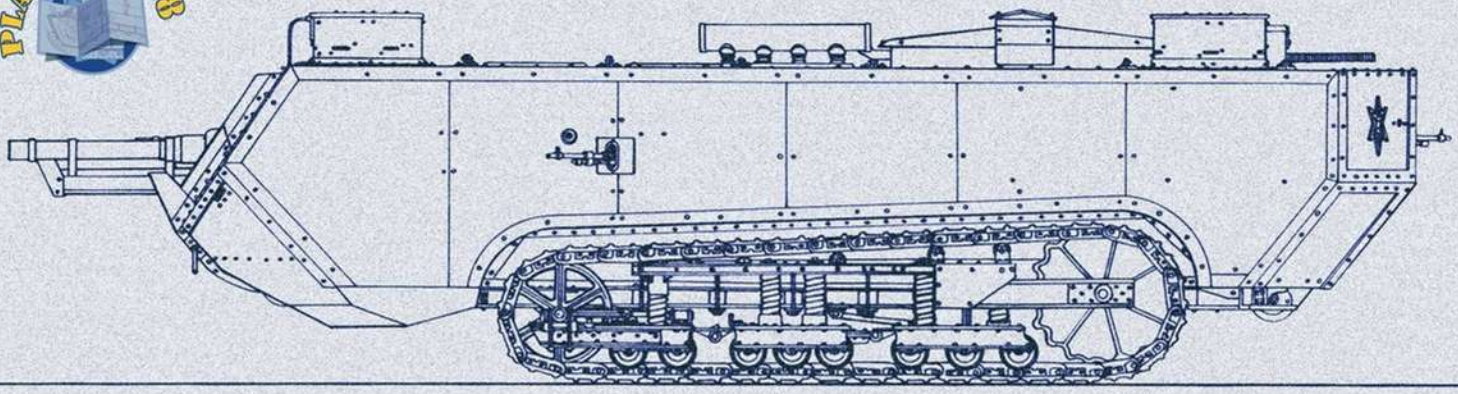
Les survivants du Groupement Bossut firent à leur chef bien-aimé de simples mais émouvantes funérailles dans le petit cimetière de Maisy. J'eus la profonde tristesse de n'y pouvoir assister : après avoir déposé le corps de mon frère sur le char de l'ami qui devait le ramener, j'allai à la rencontre du capitaine Chanoine qui avait pris sur le champ de bataille sa succession au commandement et avais à peine commencé mon triste compte rendu qu'une blessure sérieuse me mettait hors de combat et me condamnait à revivre de longues heures sur une civière le cauchemar de cette lugubre journée.

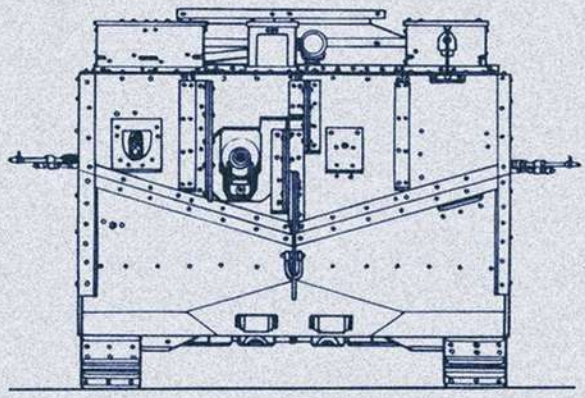
Un groupe de chars Schneider CA.1 progresse vers les positions ennemies.

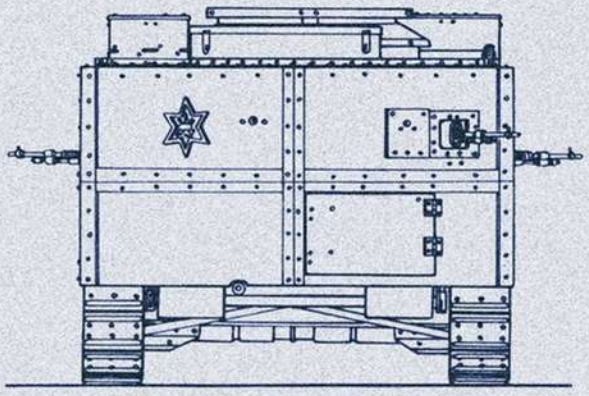
ECPA-D



PLANS AU 1/48

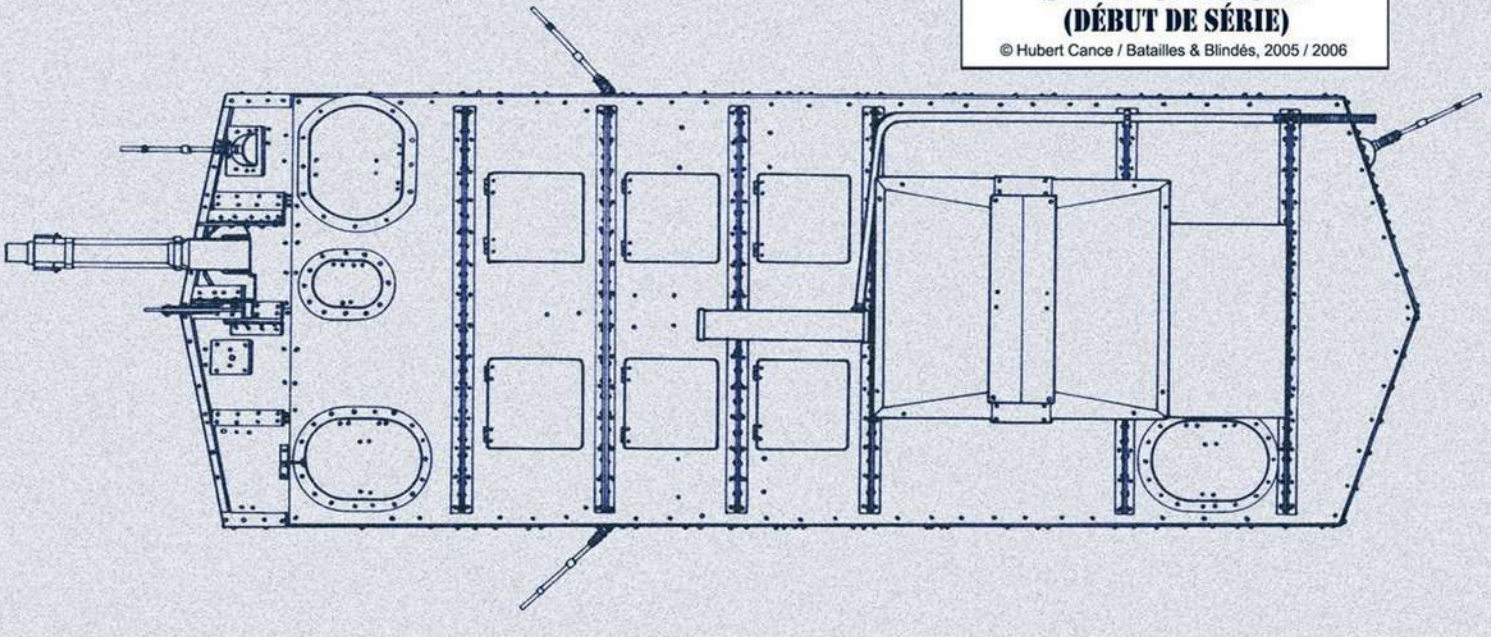






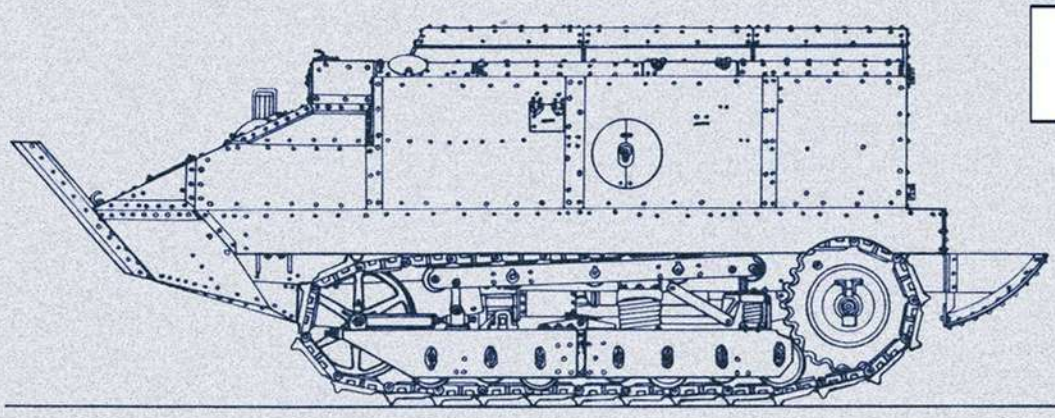
SAINT-CHAMONT
(DÉBUT DE SÉRIE)

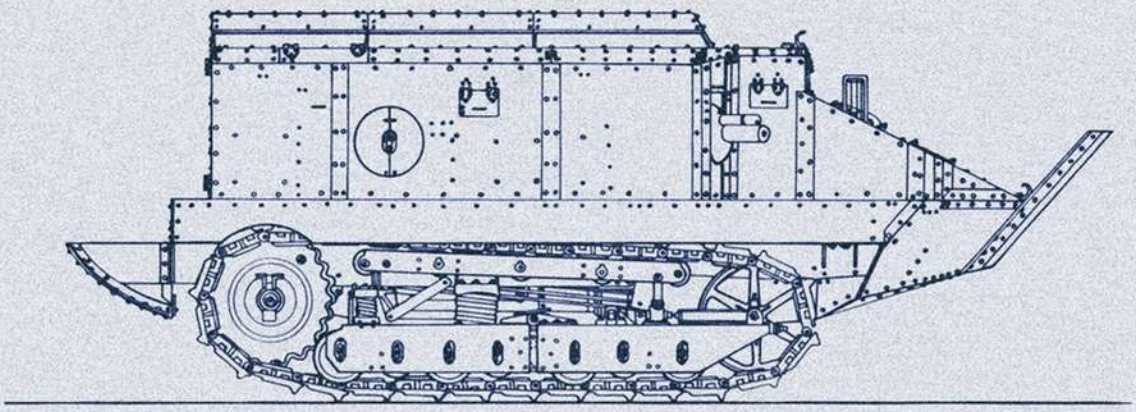
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006



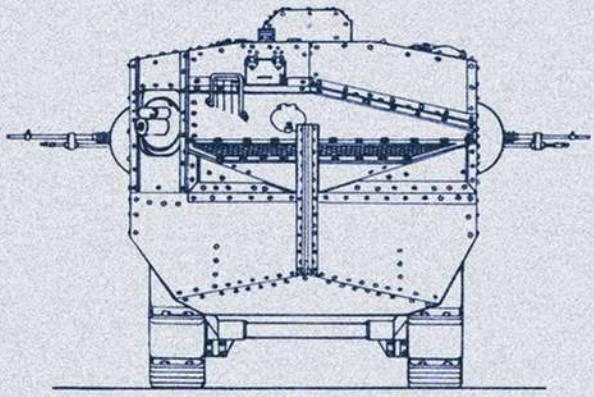
SCHNEIDER CA.1
(DÉBUT DE SÉRIE)

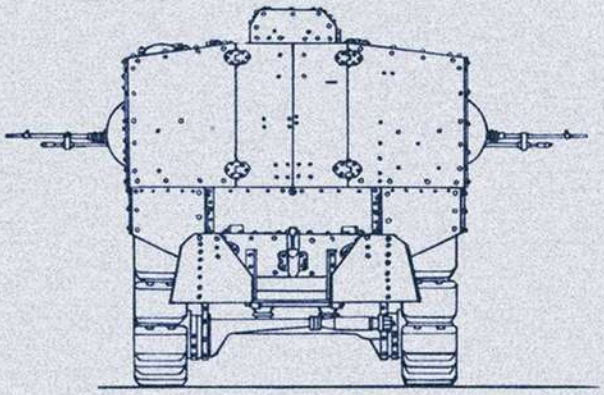
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

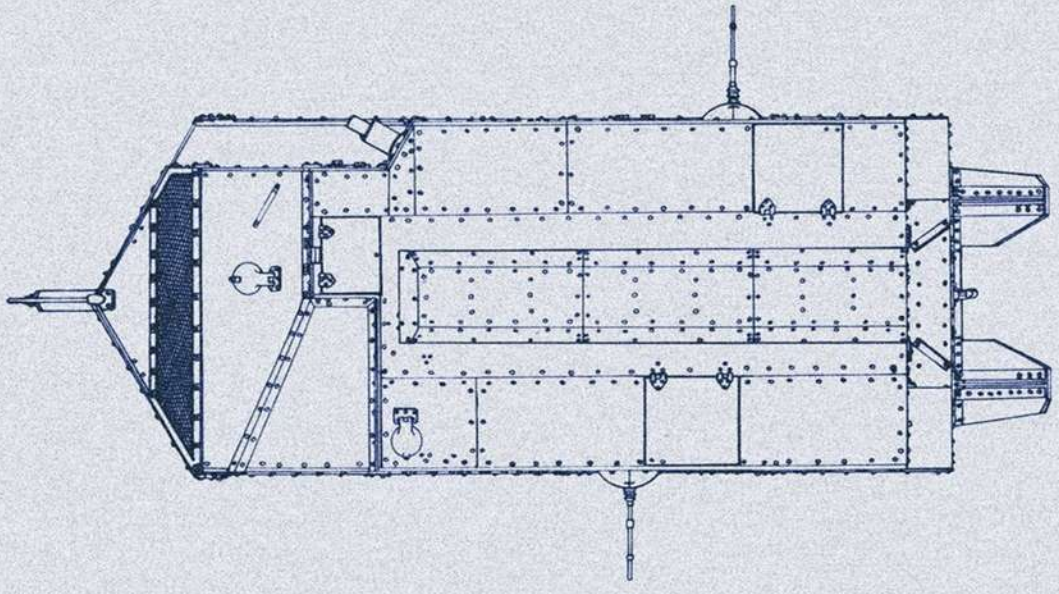




PLANS AU 1/48







FICHE N. 5
PANZER PROJEKTE

PANZERKAMPFWAGEN IV AUSF. H 9./B.W. (AVEC TOURELLE SIMPLIFIÉE)

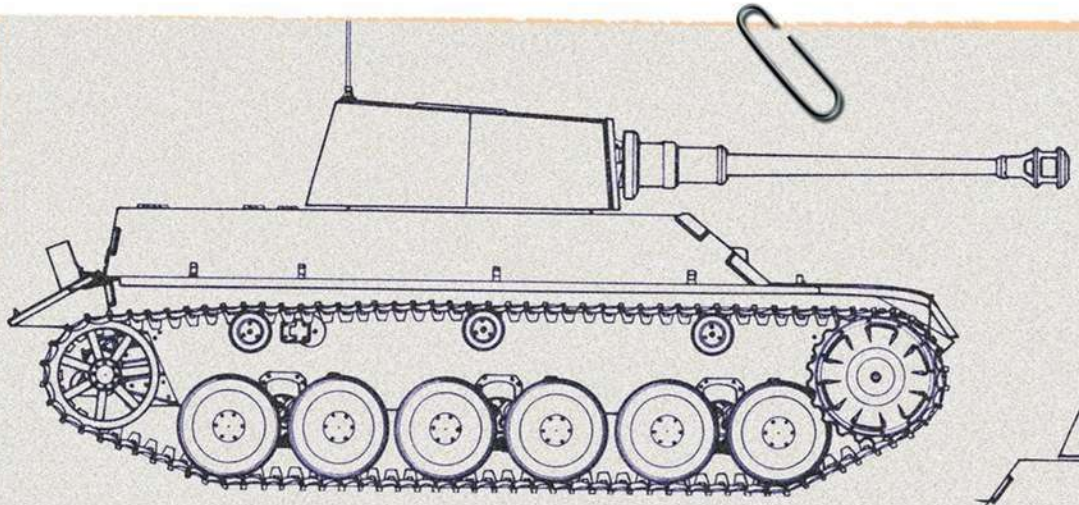
Il est universellement connu que les Allemands vont réagir à l'apparition massive des T-34 sur l'*Ostfront* en développant le Panther. C'est exact mais néanmoins incomplet car Berlin va aussi explorer d'autres pistes de réflexion, dont l'amélioration de son principal cheval de bataille de l'époque, le *Panzerkampfwagen IV*. Le 31 décembre 1942, le *Wa Prüf 6* informe par télégramme les usines Krupp qu'il est envisagé de revoir en détail la caisse du *Panzer IV Ausf. H*. Il s'agit de redessiner l'engin afin de lui conférer un blindage incliné s'inspirant de celui du T-34 et surtout des ébauches de plans du Panther. Krupp propose rapidement une série de schémas techniques réunis au sein d'un dossier répondant au code – pour le moins abscons – de W1462 ; un autre nom sera utilisé : *9./B.W.* pour *Begleitwagen 9*. Les études prospectives des ingénieurs de la grande firme industrielle indiquent que le nouveau design du char lui vaudrait un surpoids minimum d'une tonne, ce qui, évidemment, ne serait pas sans effets sur sa mobilité. Pour pallier le problème, il est prévu de revoir de fond en comble le train de roulement du *Panzer IV*, notamment en l'équipant de galets d'un plus gros diamètre et en les garnissant de bandages en caoutchouc plus épais.

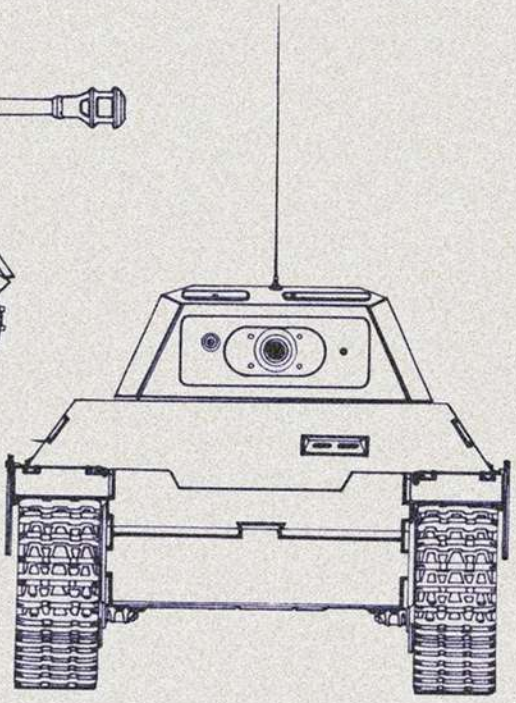
Au début du mois de février 1943, le *Wa Prüf 6* transmet à Krupp une nouvelle demande émanant de chefs d'unités cuirassées engagées en Russie. Pour le coup, il s'agirait d'accroître l'épaisseur du blindage de la tourelle du *Panzer IV* pour en améliorer la protection face aux pièces antichars soviétiques de 45mm et 76,2mm. Décision qui, si elle devait être prise, ferait grimper le poids du *Panzer* à plus de 28 tonnes ! Cette fois-ci, les techniciens de Krupp sont catégoriques sur le fait que, dans un tel cas, le char serait confronté à de très graves problèmes mécaniques : moteur, freins, boite de vitesses, suspensions, train de roulement, etc.

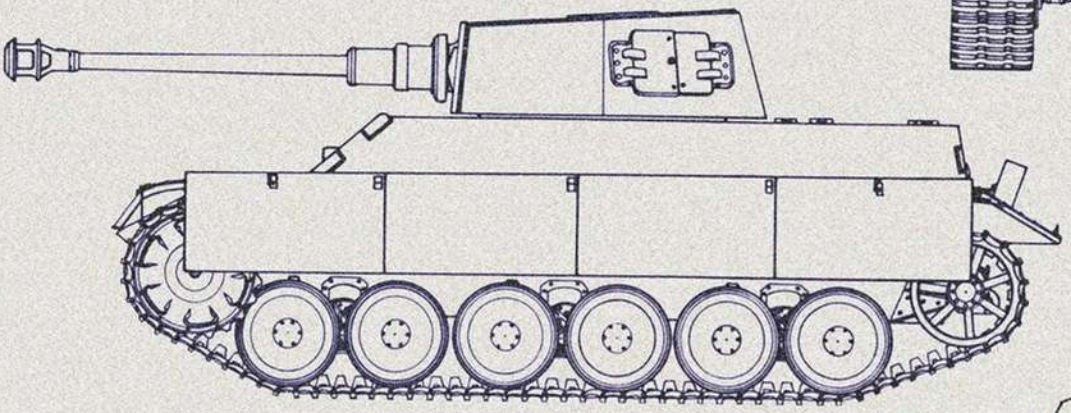
Étant dans l'expectative la plus totale, les uns et les autres s'en remettent à la décision d'Adolf Hitler. Le dossier W1462 lui est présenté en date du 17 février 1943, dans le cadre d'une réunion de la *Panzer-Kommission* se tenant dans une banlieue de Berlin. Bien que conscient des difficultés techniques qui pourraient être générées par le « renforcement » du *Panzer IV*, le *Führer* semble être séduit par le projet. Mais l'homme est avant tout un *Realpolitiker*, un pragmatique. Engagée dans une lutte à mort sur le Front Russe, la *Wehrmacht* a d'énormes besoins en matériels auxquels l'industrie allemande a déjà beaucoup de mal à répondre. Or, il apparaît bien vite que le développement de cette nouvelle génération de *Panzer IV*, bien qu'étant prometteuse, serait antinomique avec la production de masse décidée par les autorités allemandes. Il est en effet prévu qu'en octobre 1943, l'assemblage du *Panzer IV lang* soit doublé pour atteindre une cadence de 1 200 exemplaires mensuels en février 1944 ; c'est le *Panzer-Programm* « Adolf Hitler ». Dans ce contexte, le projet W1462 est jugé irréaliste par les industriels comme par Hitler lui-même, ce d'autant plus, qu'entre-temps, le Panther devrait entré en production.
L'idée d'une refonte massive du *Panzer IV* est définitivement abandonnée en mars 1943.

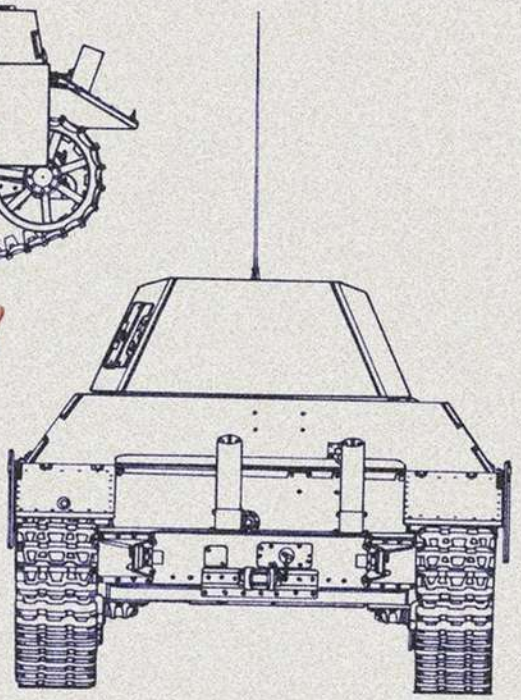
Projet de *Panzerkampfwagen IV Ausf. H* à blindage incliné.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005 / 2006



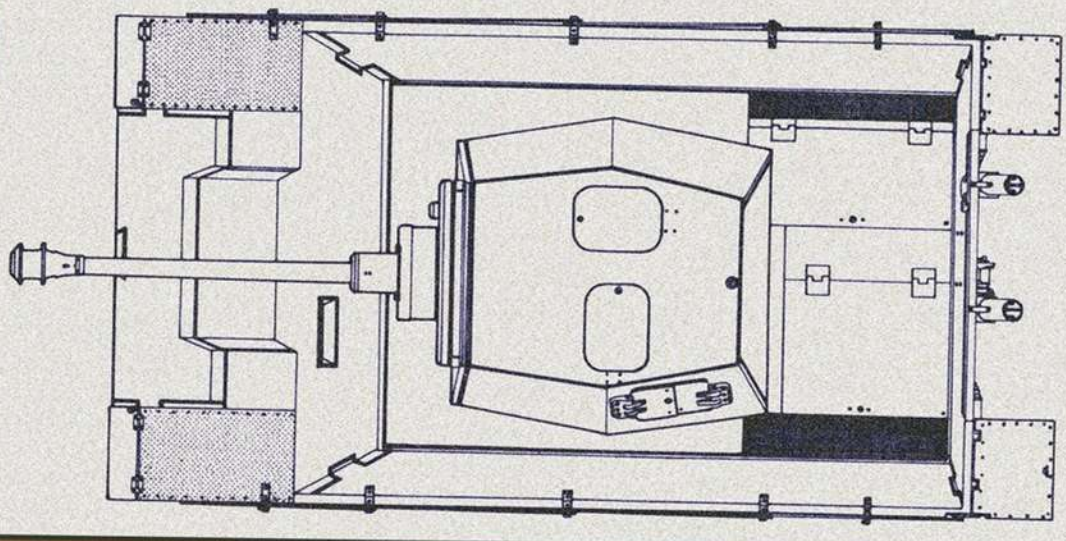




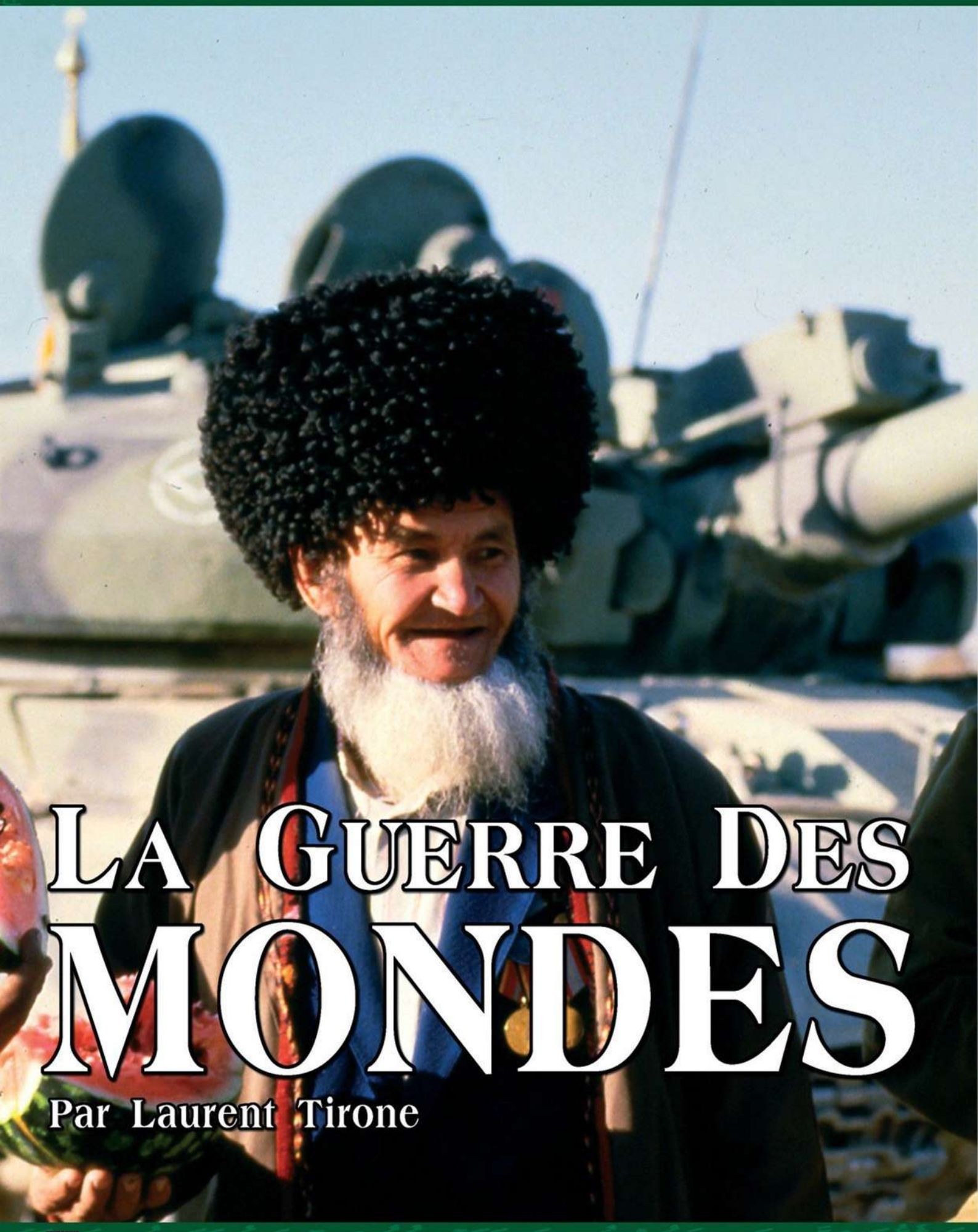


PANZER IV AUSF. H
9./B.W.

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005 / 2006



PLANS AU 1/48



La Guerre Des Mondes

Par Laurent Tirone

Après nous avoir renseignés sur les raisons de l'intervention soviétique en Afghanistan ainsi que sur les difficultés rencontrées sur-place par les soldats du Kremlin, Laurent Tirone revient sur les mesures mises en œuvre par Moscou pour mater les* Moudjahidines *avant d'expliciter le pourquoi du retrait définitif des Russes en 1989.

En face :

Barbe de « vieux sage », coiffe traditionnelle, médailles commémoratives à la mode des Soviets, tout indique que cet homme savourant une tranche de pastèque est un officiel du gouvernement de Kaboul. Derrière lui, on aperçoit la tourelle d'un T-62M soviétique. On notera au-dessus du mantelet du canon la présence d'un dispositif de visée laser. Cette machine est donc équipée du système de contrôle de tir VOLNA.

Ria Novosti

LA GUERRE DES ROUTES

Comme nous l'avons vu dans la première partie de notre étude, les chars engagés dans les missions d'escorte des convois sont bien souvent inefficients. Pour pallier ce problème, les Soviétiques réagissent en développant de nouvelles tactiques et en améliorant la coordination des équipages des blindés avec leurs camarades des unités de fusiliers. Autre mesure adoptée par les Russes, les colonnes de ravitaillement se voient renforcées par des transports de troupe BMP (pour l'infanterie mécanisée) et BMD (pour les parachutistes), des engins tous deux équipés d'un canon à âme lisse de 73mm. Son élévation maximale de 33° et une portée utile de plus de 2 000 mètres lui permettent de prendre à partie des zones inaccessibles aux chars. Dans une logique similaire, des lance-grenades automatiques de 30mm AGS-17 (*Automaticheskiy Granatmyot Stankoviy*) font leur apparition sur nombre de blindés. Matériel redoutable à bien des égards, le « Plamya » – « Flamme » en français – est capable d'expédier à 1 200 mètres ses projectiles à fragmentation VOF-2 à une cadence de 65 coups/minute ! L'AGS-17 a néanmoins un défaut ennuyeux dans le cadre d'une guérilla en zone montagneuse : il oblige ses servants à se découvrir pour recharger son tambour de 29 projectiles. Et c'est justement le moment qu'attendent les Afghans pour faire des cartons sur ces hommes. De plus, les *Moudjahidines*, qui ont rapidement appris à redouter l'effet de souffle des VOF-2, font souvent du véhicule porteur une cible prioritaire pour leurs RPG-7.

Par ailleurs, afin de régler les problèmes posés par la nature et l'état des « routes » afghanes, l'armée soviétique va utiliser de plus en plus de véhicules à roues, plus légers et maniables que les chars. Au milieu des années 80, les convois commencent à être encadrés par des BTR-80 et 70, de récentes factures, mais aussi d'antiques BTR-40 puisés dans les stocks de l'armée gouvernementale afghane. L'un des inconvénients majeurs de ces blindés réside dans la difficulté d'y installer des armes à grand angle de tir, comme par exemple des mortiers. Faute d'un débattement suffisant, les positions en hauteur occupées par les *Moudjahidines* lors des embuscades sont hors de portée des mitrailleuses qui équipent les BTR. Le montage d'un AGS-17 reste certes possible mais avec les mêmes risques et restrictions que sur les BMP. C'est pour cette raison que les Soviétiques décident bientôt d'utiliser de vénérables BTR-152A équipés de deux mitrailleuses lourdes jumelées de 14,5mm. Jouissant d'un débattement vertical de -5° à +80°, installées dans une tourelle ouverte pivotant sur 360°, elles permettent de débusquer l'ennemi de ses cachettes. Et pour accroître encore un peu plus la puissance de feu des escortes de ses colonnes de ravitaillement, Moscou expédie sur place des camions KaMaZ 5320 armés de canons bitubes ZSU-23/2 ainsi que des gros-porteurs Zil-135 équipés d'affûts antiaériens quadruples de 23mm, sortes de *Flakvierling* à la sauce slave. Avec sa cadence de tir théorique de 900 à 1 000 coups/minute – dans la réalité limitée à 200 coups afin d'éviter une surchauffe ultrarapide des tubes – cette pièce est considérée par tous comme l'arme absolue en Afghanistan ; par tous, sauf peut-être par ses servants qui, évoluant au « grand air », sont régulièrement pris pour cibles par les *Moudjahidines* ! Une autre machine de guerre devient coutumière des pistes du pays, le BTR-60PA. Produit à partir de 1963, c'est un transport de troupes 8x8 doté d'un toit blindé et capable d'embarquer douze combattants. L'une des caractéristiques techniques de ce modèle est d'être propulsé par deux moteurs, chacun commandant les quatre roues du même coté du véhicule. Enclenchant un moteur en marche-arrière et l'autre en marche avant, le pilote d'un BTR-60 peut faire faire demi-tour sur place à sa machine sans la moindre difficulté ; un avantage à ne pas négliger sur des routes étroites et sinueuses.

Pour autant et malgré leurs efforts, les Soviétiques ne parviennent pas à trouver de véritables parades aux attaques ennemies. Aussi, et puisque les « mécanisés » semblent incapables de protéger correctement les convois et de conduire des opérations de police, l'état-major de la 40e Armée va faire appel aux parachutistes de la 105e Division Aéroportée de la Garde. Leur formation confère à ces

Canon antichar sans recul B10 de 82mm servi par un rebelle afghan. Bien qu'ayant été mis au point par les Soviétiques, le modèle présenté sur cette photographie apparaît comme étant de fabrication chinoise. Le cliché a été pris dans la région de Mazar-I-Sharif.

DR

Démonstration de tir d'un missile antiaérien SA-7 « Grail » (9K32M Strela-2 pour les Soviétiques) réalisée par un *Moudjahidine* de la région de Kandahar. Véritable « Success Story » de l'industrie militaire russe, le SA-7 a été introduit au sein du Pacte de Varsovie en 1972. Pesant moins de dix kilos, sa portée maximale est de 5 500 mètres (altitude 4 500 mètres), ce qui en fait une arme redoutable contre les appareils volant à basse altitude ainsi que les voilures tournantes.

DR

hommes une approche radicalement différente du combat en Afghanistan. Allégés d'une partie de leurs équipements et renforcés par des détachements des 103e et 104e Divisions Aéroportées de la Garde, ils vont être employés comme troupes de choc au sein même des convois. Bénéficiant d'un entraînement poussé et faisant preuve d'une grande combativité, ils parviennent le plus souvent, en sortant de leurs BMD pour se déployer sur le terrain, à repousser les assaillants qui, soumis à cette pression, décrochent avant de se fondre dans la nature. Cette tactique efficace, reposant sur la motivation supérieure des parachutistes et leur savoir-faire, oblige les *Moudjahidines* à faire preuve d'une plus grande prudence lors des accrochages. Toutefois, si cette solution limite les pertes, elle ne fait aucunement cesser les harcèlements permanents auxquels sont soumis les Soviétiques. D'autant moins que, progressivement, les rebelles afghans se « professionnalisent » et commencent à jouir d'armements plus modernes. Une autre méthode employée par les paras repose sur l'emploi des techniques de combat dites « tridimensionnelles ». Le but est tout simplement d'empêcher les *Moudjahidines* d'atteindre les convois en les maintenant à distance. S'inspirant des techniques utilisées par les Britanniques aux Indes et de celles des Français en Algérie, les Soviétiques déposent des *sticks* sur les cimes bordant les routes ainsi que le long des passages propices aux embuscades. Parallèlement, d'autres groupes de combat héliportés se tiennent prêts à intervenir à la moindre alerte, leur mission étant de quadriller le terrain et de couper les axes de retraite de l'adversaire. Pour ce type de missions, le cheval de bataille russe est le Mi-Mil 8 « Hip », un hélicoptère lourd armé de quatre lance-roquettes et capable d'embarquer trente-deux hommes. Bien qu'étant efficace, cette tactique a deux inconvénients : d'une part, compte tenu de la multiplication des convois, les Soviétiques sont obligés de disperser leurs parachutistes aux quatre coins du pays et, d'autre part, la courbe des pertes des voilures tournantes s'envole littéralement du fait de la montée en puissance de l'armement antiaérien des maquisards. Selon des sources afghanes, les Soviétiques auraient ainsi perdu plus de 160 appareils – avions ou hélicoptères – pendant les premières années du conflit, ce malgré l'emploi massif de leurres infrarouges ! Des pertes qui doivent tout de même être relativisées car certaines sont aussi dues à des accidents, les turbines des « Hind » et des « Hip » étant particulièrement mal adaptées au vol en haute montagne.

Et ce n'est pas tout, car pour se débarrasser de ces « satanés » rebelles et leur interdire de se déplacer dans des zones précises, à l'instar de certains cols, les Soviétiques vont aussi utiliser des gaz de combat. De même, les portions « à risques » des axes routiers empruntés par les engins russes vont être traitées de la même manière pour dissuader les Afghans d'y tendre des embuscades. Lors d'opérations de ratissage de grande envergure, gaz lacrymogènes et irritants sont aussi employés en masse pour contraindre les *Moudjahidines* à sortir de leurs abris. Malheureusement pour le Kremlin et ses militaires, il apparaît que le climat du pays ainsi que l'altitude très élevée des zones gazées limitent fortement les effets des armes chimiques.

BRISER LA RÉSISTANCE !

En parallèle, le contingent des Forces Soviétiques en Afghanistan (ou *OKSVA* pour *Ogranichennyy Kontingent Sovetskikh Voysk v Afganistane*) va mener une série d'offensives destinées à neutraliser les groupes de résistants les mieux organisés. Malgré le déploiement de moyens humains et matériels importants, ces opérations n'aboutissent à rien ou presque. Renseignés sur le calendrier

Char T-62M
Armée Rouge, 40e Armée, OSKVA,
Été 1988.

Ce blindé est équipé du dispositif « *Bar Armor* » (désignation d'origine américaine utilisée au sein de l'OTAN). Ce « grillage », composé de barres en acier de gros diamètre, est utilisée pour protéger le char des roquettes à charge creuse. À noter le système de tir VOLNA et le télémètre laser installés sur le tube dans une sorte de caisson.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

opératif des Russes par des « sympathisants » servant au sein de l'armée gouvernementale, les *Moudjahidines* se replient et évacuent systématiquement les zones ciblées par l'occupant. Mois après mois, les troupes soviétiques s'épuisent « à donner des coups d'épée dans l'eau » sans obtenir de réels résultats. Côté russe, le moral n'est guère au beau fixe ! Empêtrés sur un terrain difficile, les soldats soviétiques se retrouvent face à des *Moudjahidines* insaisissables, des hommes particulièrement à l'aise dans le combat individuel, une forme de lutte en tous points conforme à leur mentalité de guerriers. *A contrario*, les Russes redoutent plus que tout ce type d'engagements. L'infanterie mécanisée se caractérise par son manque de mordant ou sa prudence extrême, voire les deux. Ce conflit va ainsi laisser de profondes séquelles psychologiques au sein de la soldatesque soviétique qui aura de plus en plus de mal à comprendre les raisons de sa présence dans ce pays hostile. De plus, le déploiement de troupes issues des Républiques Socialistes Soviétiques limitrophes à l'Afghanistan va aussi poser des problèmes aux chefs de la 40e Armée. Peu enclins à se battre pour le Kremlin si lointain, nombreux sont les soldats musulmans de ces unités à éprouver une certaine sympathie à l'égard de la cause afghane. Pour éliminer tout risque de contagion idéologique dans son armée, Moscou se voit contrainte de retirer ces divisions et de les remplacer par d'autres venant de Russie, de Biélorussie ou encore d'Ukraine. Une solution qui apporte son lot de problèmes, notamment celui de l'opinion publique russe qui commence à se faire entendre. Certes, l'Union Soviétique est un état totalitaire dans lequel le pouvoir se soucie bien moins de ce genre de choses que dans une démocratie, mais tout de même ! De moins en moins timidement, des femmes se réunissent à Moscou, Kiev, Vladivostok ou Smolensk pour demander le retour au pays de leurs fils et de leurs époux. Police et KGB cherchent à museler ces groupes en les terrorisant mais déjà les premières fissures annonciatrices des *Glasnost* et *Perestroïka* Gorbatchéviennes commencent à apparaître au cœur même de l'URSS.

Toutefois, en Afghanistan, malgré les résultats mitigés de ses premières opérations d'envergure, l'*OKSVA* est bien décidée à briser les reins des *Moudjahidines*, à commencer par ceux des hommes qui ont transformé la vallée du Panjshir en un véritable foyer insurrectionnel. D'un point de vue stratégique, cette vallée située au nord-est de la capitale afghane et qui est longue d'une centaine de kilomètres ne représente pas à proprement parler un objectif militaire. D'autant moins que l'axe routier qui la traverse, en courant de Kaboul jusqu'à la frontière soviétique, est solidement contrôlé par les Russes. En fait, le danger tient plutôt à la personnalité du chef local, le charismatique commandant Ahmad *Shah* Massoud. Sa vision globalisée du conflit, ses qualités de tacticien et sa capacité à fédérer les tribus lui confèrent une dimension militaire mais aussi politique. Ceci le désigne aux yeux de Moscou comme étant le leader de la résistance à abattre. Pour ce faire, les Soviétiques vont monter des missions de ratissage jusqu'au cœur de la vallée du Panjshir en mobilisant des forces conséquentes. Les premières opérations font reposer le poids de l'attaque sur les divisions mécanisées. Des colonnes de T-54, T-55 et T-62M, appuyées par des BMP et soutenues par l'aviation tactique et l'artillerie, remontent en force la vallée. Des Mi-Mil 24 « Hind » sont aussi engagés afin de pourchasser les groupes de maquisards que les blindés ne manqueront pas de débusquer. Évidemment, les tactiques employées diffèrent de celles auxquelles les tankistes russes ont été entraînés dans l'hypothèse d'un conflit avec l'OTAN et les blindés sont surtout employés comme plateformes d'artillerie mobile afin de réduire les positions fortifiées ennemies. Laissant leurs obus flèches à vocation antichar dans les entrepôts, les équipages utilisent des obus à fragmentation pour neutraliser les *Moudjahidines* retranchés dans des maisons faîtes de terre ou dans des grottes. Et pour renforcer l'efficacité de ces munitions, les Russes vont régler leurs détonateurs de manière à ce que les charges explosent à l'intérieur de ces abris. Toutefois, ces opérations ne rendent pas les effets escomptés. Prévenus des dates des offensives et des grandes lignes du plan adverse, Massoud et ses guerriers refusent le combat et se retirent en bon ordre. La machine de guerre russe tourne à vide. Pis encore, les *Moudjahidines* contre-attaquent sur les arrières des « mécas » russes, ce qui les met en porte-à-faux et les oblige à se retirer. L'état-major de la 40e Armée va mettre un certain temps à comprendre l'inefficacité de ces offensives basées sur l'emploi massif des chars puisqu'il ne lui faudra pas moins de quatre échecs successifs pour envisager de mettre en œuvre d'autres stratégies.

Pour ces nouvelles offensives, les parachutistes vont être une nouvelle fois mis à contribution. Le 15 mai 1982, une vieille connaissance, la 105e Division Aéroportée de la Garde, est héliportée

Voici l'un de ces « fameux » lance-grenades automatiques AGS-17 « *Plamya* » capables d'expédier à 1 200 mètres leurs projectiles à fragmentation VOF-2 à une cadence de 65 coups/minute. Celui-ci est tombé entre les mains de résistants de la vallée du Panjshir. Une version améliorée de l'AGS-17 entrera en service au sein de l'Armée Rouge à la fin des années 80 avec, entre autres, une portée de tir accrue à 1 700 mètres. Cette arme est toujours en dotation dans l'Armée russe qui l'utilise notamment en Tchétchénie.

DR

Dès le début de la guerre d'Afghanistan, le sabotage des infrastructures logistiques des Soviétiques par les rebelles afghans deviendra un grand classique. Ici, une sorte de pipeline (eau ? carburant ?) semble avoir été endommagée par l'ennemi. Des sapeurs de l'Armée Rouge sont à l'œuvre pour le remettre en état sous la protection de l'équipage d'un BTR-70. L'engin est lui-même chargé de sections de tuyaux neufs. Compte tenu de la configuration du terrain, l'endroit semble être un lieu idéal pour une embuscade montée par l'ennemi...

Ria Novosti

sur une profondeur de soixante kilomètres par des centaines de Mi-Mil 8 escortés par des « Hind ». Une fois le dispositif mis en place, les blindés s'élancent pour repousser les *Moudjahidines* vers les pièges tendus par les parachutistes. Reposant sur l'emploi d'unités de démineurs ouvrant le chemin aux chars, ces tactiques démontrent leur efficacité. Les Afghans, surpris par l'usage massif des hélicoptères de combat et par l'ampleur de l'attaque, échappent *in extremis* à l'encerclement grâce à leur connaissance du terrain. Nonobstant, les troupes de Massoud subissent des pertes sensibles. Au total, la bataille durera six semaines et il n'est pas exagéré d'affirmer que les « Comités » de Massoud ne sont pas passés loin de la catastrophe. Cependant, épuisés et ayant atteint leurs limites logistiques, les Soviétiques vont laisser à l'armée gouvernementale afghane le soin de donner le coup de grâce aux rebelles. Les soldats

Triste fin pour ce char soviétique T-62 abandonné dans une rivière afghane ! Cette scène a été photographiée par des *Moudjahidines* au cœur de la vallée du Panjshir, au lendemain de l'offensive soviético-afghane du mois d'août 1983. La disparition du manchon du canon indique que ce blindé a déjà été cannibalisé par les hommes du commandant Massoud. En Afghanistan, rien ne se perd, surtout en temps de guerre !

DR

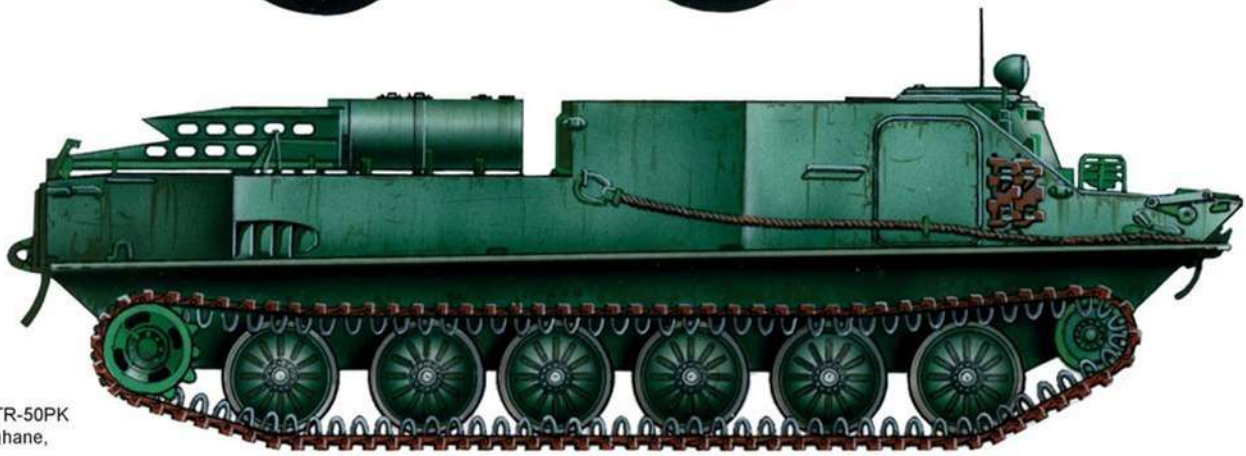
Attention ! Les profils ne sont pas tous à la même échelle !

BLINDÉS AFGHANS

Char de dépannage BTT-1
(sur châssis de JS-2M),
Armée gouvernementale afghane,
Avril 1982.

Il pourrait s'agir d'une version produite
par la Pologne dans les années 50.

Véhicule PC d'artillerie BTR-152B.
Armée gouvernementale afghane,
Date inconnue.



Véhicule blindé amphibie BTR-50PK
Armée gouvernementale afghane,
Date inconnue.

Canon automoteur SU-76M,
Armée gouvernementale afghane,
Secteur de Mazar-I-Sharif, Hiver 1985.

Cette machine soviétique datant de la Seconde Guerre mondiale fut utilisée par les troupes de Kaboul tout au long du conflit les opposant aux *Moudjahidines*.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

Voici les troupes du gouvernement communiste afghan ! Auxiliaire de l'Armée Rouge de 1979 à 1989, cette Armée est (comme il se doit) équipée à la mode russe. L'engin est un BRDM-2, un véhicule blindé de reconnaissance conçu dans les années 50 dans le but de remplacer le BTR-40. Sa production débuta en 1962. Dans les années 80, l'Afghanistan en possédait environ 250. De nos jours, quelques exemplaires subsistent au sein de la nouvelle Armée du pays.

Ria Novosti

afghans investissent la zone des combats mais leur motivation est très en deçà de celle des Russes. Au final, ils seront repoussés. Quant aux Soviétiques, ils ne peuvent que constater l'échec de leur opération. L'erreur de l'état-major de la 40e Armée a été de confier la phase finale de l'offensive aux troupes afghanes, mais avait-il le choix ? Non, car d'une part le corps expéditionnaire soviétique est bien trop dispersé sur le territoire pour pouvoir se concentrer sur une bataille unique et, d'autre part, d'un point de vue politique, les Russes ont considéré qu'une victoire de l'armée afghane lui conférerait la légitimité dont elle manque manquait si cruellement aux yeux du peuple. Pari osé et pari raté. Ainsi, les tentatives soviétiques pour « afghaniser » le conflit ne sont guère concluantes.

Il faut avouer que le comportement au feu des troupes gouvernementales est loin d'être exemplaire. Engagés en premières lignes, bien souvent, les soldats afghans se débandent dès le début des combats ! Les recrues ne brillent pas par leur combativité, c'est le moins que l'on puisse en dire. Néanmoins, le mode de recrutement y est sans nul doute pour beaucoup : les Afghans ne se « bousculant pas au portillon » pour s'engager, les recruteurs sont obligés de procéder à des rafles pour enrôler de force tous les hommes âgés de quinze à quarante-cinq ans. Autant dire que ceux-ci n'ont qu'une idée en tête : déserter le plus rapidement possible ! Faute de cadres compétents, leur entraînement est tout simplement nul. Le corps des officiers n'est formé en grande majorité que de simples soldats dont intrinsèquement la seule qualité est de ne pas avoir déserté. Leur incompétence est telle qu'ils sont ironiquement surnommés les « *Zâbet-é mashini* » ou « officiers de batteries », un sobriquet faisant référence aux élevages industriels de poulets. Dans ce contexte, dès 1983, l'état-major de la 40e Armée n'a plus aucune confiance dans l'armée afghane.

Constatant l'inefficacité de leurs actions sur le plan militaire, les Soviétiques font le choix d'essayer de déconsidérer Massoud aux yeux des autres chefs de guerre en lui proposant une « trêve des braves ». Peine perdue ; son prestige est tel que ces manœuvres diplomatiques n'ont pas de prise sur la population afghane. Au contraire, l'homme profite de ce répit pour réorganiser son dispositif mis à rude épreuve par les dernières offensives ennemies. Cette pause permet aussi au commandant Massoud de drainer de nouvelles forces pour lancer des opérations de harcèlement dans les zones non concernées par le cessez-le-feu, notamment dans le Shamali, au nord de Kaboul. En une poignée de jours seulement, lui et ses hommes parviennent à presque interrompre le ravitaillement du corps expéditionnaire soviétique.

Consciente de la montée en puissance du « Lion du Panjshir », Moscou abandonne la voie diplomatique pour réactiver l'option 100% militaire. La septième offensive contre le Panjshir mobilise des moyens sans précédent. Les opérations vont être menées non plus au niveau local mais régional, les stratèges soviétiques voulant transformer la vallée en une immense souricière. Dès février 1984, les troupes héliportées prennent position dans les principaux villages commandant les accès au secteur tandis que les blindés en bloquent les entrées. Les cols sont occupés de manière à couper les axes de retraite des rebelles. À la mi-avril 1984, pour assommer les *Moudjahidines*, l'aviation soviétique utilise pour la première fois ses bombardiers Tupolev Tu-16. Dans la droite ligne des B-52 américains au Vietnam, les « Badger » larguent des tapis de bombes. Les Soviétiques ont vu les choses en grand et pas moins de 20 000 hommes sont déployés sur zone. L'armée gouvernementale engage symboliquement 3 000 soldats supplémentaires. Parallèlement, un commando du « *Khad* », la police secrète afghane, organise une tentative d'assassinat sur la personne de Massoud. L'affaire échoue mais l'Afghan en réchappe de peu. L'offensive débute le 21 avril. La tactique est désormais classique, les blindés pressent les rebelles en direction des paras embusqués à proximité des zones de repli de la résistance. Le début des opérations est un franc succès pour les Soviétiques qui, progressant rapidement, commencent à occuper les vallées adjacentes. La méthode du « marteau et de la faucille » est bien rodée : bombardements massifs pour ramollir les « Comités »,

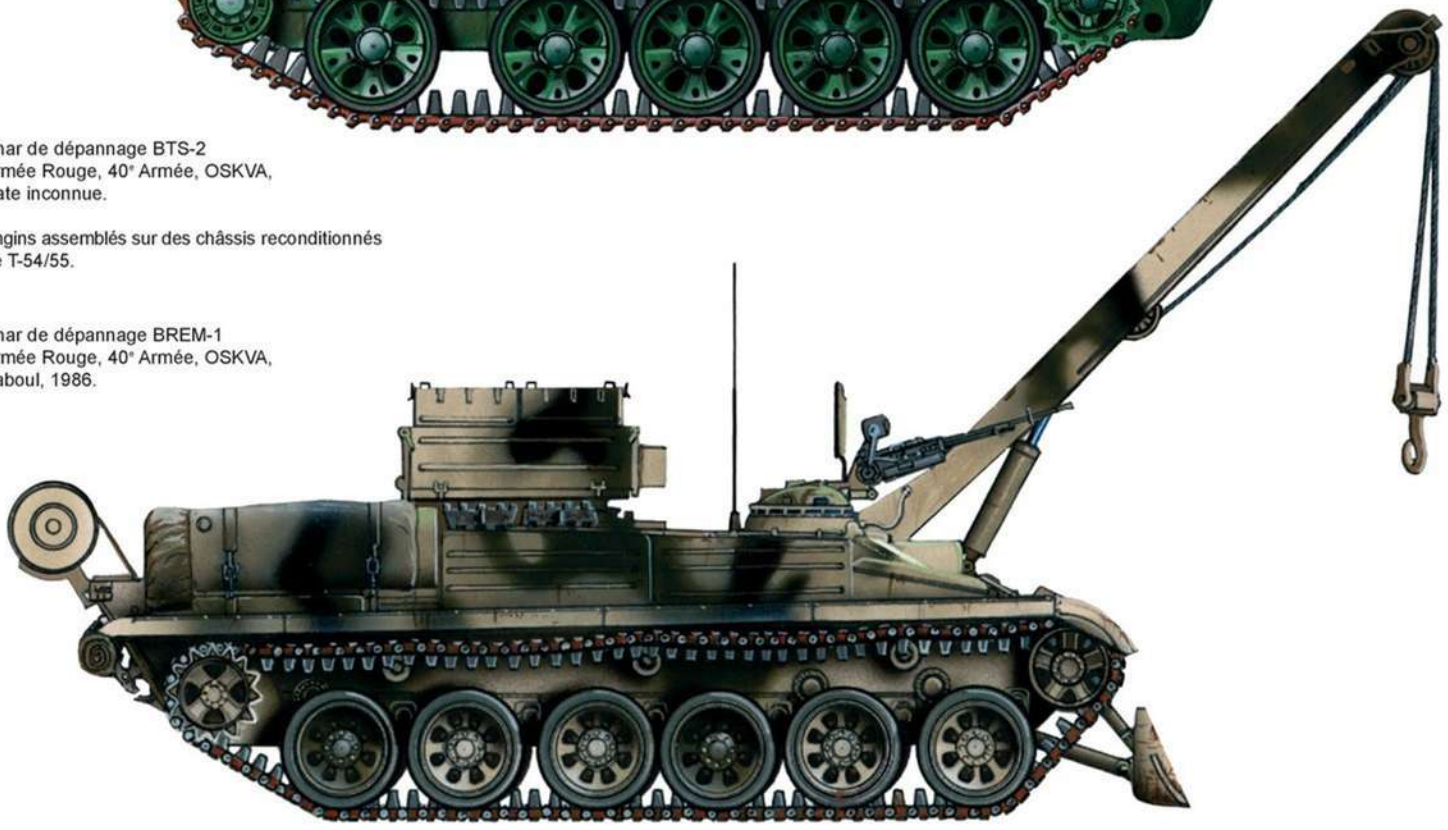
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

Attention ! Les profils ne sont pas tous à la même échelle !

BLINDÉS RUSSES

Char de dépannage BTS-2
Armée Rouge, 40e Armée, OSKVA,
Date inconnue.

Engins assemblés sur des châssis reconditionnés de T-54/55.



Char de dépannage BREM-1
Armée Rouge, 40e Armée, OSKVA,
Kaboul, 1986.

Camion-grue (E-350BV sur châssis de KraZ 255)
Armée Rouge, 40e Armée, OSKVA,
Afghanistan, 1987.

Ci-contre, ci-dessous et en face :

Février 1989, l'heur du grand départ a sonné ! Épuisés par dix ans de guerre, les éléments mécanisés de la 40e Armée soviétique quittent définitivement l'Afghanistan. Des jours durant, des milliers d'engins chenillés et à roues remonteront vers le nord pour gagner l'URSS. Ces photographies nous montrent des transports de troupes blindés BTR-70/80 ainsi que des chars T-62M repassant la frontière d'Union Soviétique. Quelques mois plus tard, le chaos sera de retour au sein des mouvements de la résistance afghane. Des groupes certes victorieux mais désormais privés d'un ennemi commun. La suite, nous la connaissons !

Ria Novosti

héliportages sur leurs arrières puis avance rapide des blindés. Mais d'un point de vue opérationnel, les objectifs soviétiques sont loin d'être atteints car les Russes n'arrivent pas à engager le combat contre le gros de la résistance qui se dérobe. Massoud, qui une fois de plus connaissait les grandes lignes de l'offensive, conduit sa guérilla en évitant soigneusement d'affronter les Soviétiques. Une fois encore, les *Moudjahidines* ont préventivement évacué leurs vallées pour se replier vers leur sanctuaire, dans le nord-est du pays. En déplaçant ainsi le centre de gravité de son dispositif, le chef afghan prend son ennemi à contre-pied. La suite, on la connaît : les troupes soviétiques dispersées sont contre-attaquées par des « Comités » mobiles et bien armés, l'armée afghane se débine et les soviétiques subissent de lourdes pertes avant d'être contraints au repli. Résultat ? Massoud et ses combattants reprennent le contrôle des deux tiers de la vallée du Panjshir en deux semaines. Jusqu'au retrait soviétique intervenant à partir de 1988-89, ce scénario se répétera encore à douze reprises avec, à chaque fois, une conclusion identique. Ces échecs successifs ont évidemment un impact désastreux sur le moral des troupes soviétiques qui ne voient aucunement comment faire pour sortir du bourbier afghan. Le taux

des suicides augmente en flèche, quant aux bureaux de censure de l'Armée Rouge, ils sont débordés par le nombre de lettres édifiantes envoyées par les soldats à leur famille...

L'IMPASSE TOTALE

Le constat est sans appel pour Moscou. Si, sur le papier, les forces soviétiques contrôlent plus de 80% du territoire, il leur est tout bonnement impossible de vaincre la résistance. Confronté à cet échec, le Kremlin tente de déplacer le conflit sur le plan politique en cherchant à couper les *Moudjahidines* de la population civile. La méthode est universelle, c'est celle de la terreur. L'aviation lance des raids de représailles contre les villages soupçonnés d'avoir soutenu les rebelles. Malheureusement pour les Russes, ces bombardements, qu'ils soient conventionnels – vingt millions de mines antipersonnel larguées ! – ou bien chimiques, confortent les Afghans dans leur lutte contre le pouvoir communiste porté à bout de bras par l'Union Soviétique. Au fiasco militaire s'ajoute donc l'impasse politique. Le parti unique est décrédibilisé et unanimement rejeté par les Afghans. En 1985, la situation militaire se dégrade encore. Tandis que les troupes soviétiques sont de moins en moins motivées, la résistance, elle, bénéficie de plus en plus d'aides en provenance de l'étranger. La guerre sainte – Djihâd – contre le « grand Satan soviétique » prend une toute nouvelle ampleur. Entre 1982 et 1989, 35 000 combattants volontaires musulmans venant du Maghreb et du Golfe Persique affluent en Afghanistan *via* le Pakistan. Les écoles coraniques pakistanaises, les *Madrasah*, ne désemplissent pas ! Plus de 100 000 jeunes y sont formés avec pour objectif, à moyen terme, de les faire participer à la lutte aux côtés des *Moudjahidines*. Ces adolescents, seront appeller les Talibans. Ces hommes et ces mouvements sont encadrés et financés par une nébuleuse d'organisations plus ou moins clandestines soutenues par Washington, l'Arabie Saoudite et les services secrets pakistanais. Parmi ces « combattants de la liberté », tels que se plaisent à les baptiser les journalistes américains de CNN ou de Newsweek, se trouve un jeune Saoudien, alors inconnu du grand public, un certain Oussama Ben Laden.

Mais l'implication américaine dans la guerre d'Afghanistan évolue surtout avec la directive de sécurité nationale n°166 de mars 1985 qui autorise une aide militaire secrète aux *Moudjahidines*. L'administration Reagan, qui est engagée dans une lutte à mort contre le communisme, finance de plus en plus les mouvements afghans. L'idée est d'ainsi affaiblir militairement et surtout économiquement l'Union Soviétique. Et les Américains ne vont pas ménager leur peine, dépensant plus de deux milliards de dollars en dix ans pour aider la résistance. Dans un premier temps, l'aide des États-Unis, par le truchement des agents de la CIA infiltrés sur place, se limite à l'envoi d'armes individuelles d'origine soviétique capturées par l'*US Army* dans différentes guerres, dont celle du Vietnam. En 1987, c'est ainsi que 65 000 tonnes d'armes et de munitions expédiées par les USA parviendront jusque dans les zones les plus reculées d'Afghanistan. À partir de 1986, aux incontournables AK-47 Kalachnikov succèdent les redoutables Stinger, des missiles antiaériens qui vont causer bien des tracas à l'aviation soviétique, seule force encore en mesure d'inquiéter les *Moudjahidines*. L'envoi de ces matériels modernes et d'instructeurs qualifiés oblige de nouveau le Kremlin à accroître ses effectifs en Afghanistan. En 1984, ceux-ci atteignent plus de 250 000 hommes. Un effort qui ne change pas la donne sur le terrain mais qui, par contre, constitue un véritable gouffre financier pour Moscou. Le déploiement de l'*OKSVA* draine en effet une part non négligeable d'un budget militaire soviétique déjà bien entamé par la vertigineuse course aux armements que le pays livre avec l'autre superpuissance. Ces raisons et d'autres vont progressivement pousser le Kremlin à se retirer du territoire afghan dans le but d'éviter le KO debout.

La crise aiguë qui secoue l'Union Soviétique amène Mikhaïl Gorbatchev au poste de Premier Secrétaire du Parti en 1985. Or, pour réaliser les réformes dont la nation soviétique a besoin, il est impératif pour le nouvel homme fort de Moscou de mettre un terme à une guerre non seulement impopulaire mais aussi fort coûteuse. Le

pays, aussi gigantesque soit-il, n'a en effet plus les moyens de financer un tel conflit. Sans compter que, d'un point de vue stratégique, l'avance technologique acquise par les Américains au travers du célèbre programme « Guerre des étoiles » rend la présence soviétique en Afghanistan inutile. De fait, les précieuses stations d'écoute installées à grands renforts de Roubles ne sont quasiment plus d'aucune utilité. Gorbatchev est aussi parfaitement conscient du fait que ce conflit donne une image particulièrement négative de son pays sur la scène internationale. En février 1988, pour normaliser leurs relations avec les USA et prouver leur bonne volonté pour de futures négociations, les Soviétiques prennent la décision d'évacuer l'Afghanistan. C'est ainsi que le 14 avril 1988, à Genève, Moscou s'engage officiellement à retirer la totalité de ses troupes du pays. Mais les raisons invoquées par les Russes sont l'arbre qui cache la forêt car il convient de replacer cette mesure dans les cadres géopolitique et géostratégique de l'époque. À quelques mois à peine de la chute du mur de Berlin, le Pacte de Varsovie est tout bonnement en train d'imploser sous la pression pacifique des « peuples-frères ». Dans plusieurs pays satellites, la *Pax Sovietica* est en effet malmenée par les revendications libertaires des populations : Hongrois, Tchécoslovaques, Polonais et Allemands de l'Est réclament plus d'autonomie et d'indépendance vis-à-vis du pouvoir central moscovite. Le règne de la terreur soviétique en Europe centrale et orientale est en train de vivre ses dernières heures. L'empire fondé par Staline se délite. Dans un tel contexte, l'Armée Rouge est incapable de poursuivre la guerre en Afghanistan tout en faisant face à ces nouvelles « menaces ».

Le 15 février 1989, la 40e Armée quitte définitivement l'Afghanistan sous l'œil bienveillant des *Moudjahidines* qui ne tentent absolument rien contre ses interminables convois. Avant de partir, les Soviétiques remettent le pouvoir à Mohammad Najibullah qui prend la présidence de la République Démocratique d'Afghanistan. Ce gouvernement fantoche ne résiste toutefois que peu de temps aux forces du commandant Massoud et à celles de ses alliés de circonstance, dont les Talibans. Kaboul tombe en quelques mois. Les derniers communistes afghans se réfugient en URSS. Rapidement, la résistance, qui se retrouve privée d'un ennemi commun pour la cimenter, reprend ses querelles ancestrales. Celles-ci vont dégénérer en une sanglante guerre civile qui portera au pouvoir les clans musulmans les plus extrémistes, des hommes soutenus par l'Arabie Saoudite et les puissances du Golfe Persique. De 1991 à 2001, il ne faudra alors à certains mouvements terroristes que dix ans pour transformer le pays en une gigantesque base arrière. C'est depuis celle-ci que les attentats du 11 septembre 2001 seront fomentés et organisés.

Quant au commandant Massoud, il perdra la vie dans un attentat suicide en date du 9 septembre 2001, à Khwadja Bahuddin, assassiné par des fondamentalistes musulmans issus de la mouvance du nouvel homme fort d'Afghanistan, Oussama Ben Laden.

La rédaction de Batailles & Blindés tient à publiquement remercier Madame Dominique Duperron ainsi que le personnel de l'agence de presse russe Ria Novosti pour leur disponibilté ainsi que l'aide apportée dans le choix des photographies illustrant cet article.

Camion-citerne KaMaZ 5410,
Armée Rouge, 40e Armée, OSKVA,
Automne 1988.

BLINDÉS RUSSES

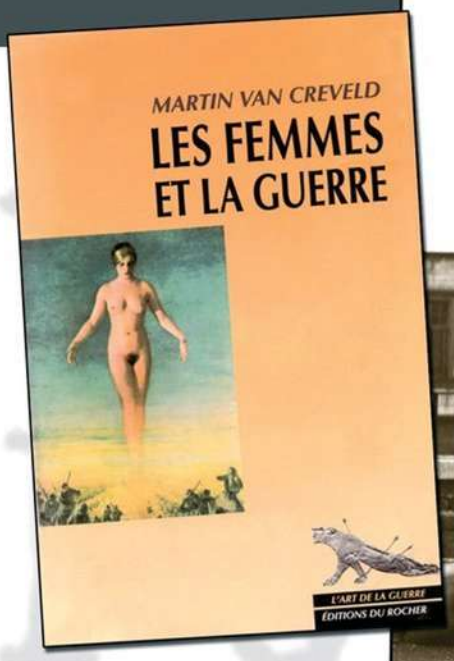
Véhicule tactique antiaérien KaMaZ 5320 armé d'un bitube ZSU-23-2.
Armée Rouge, 40e Armée, OSKVA,
Date inconnue.

Véhicule de détection de contamination chimique BRDM-2 RKh,
Armée Rouge, 40e Armée, OSKVA,
Date inconnue.

Présents en Afghanistan en petit nombre, ces machines étaient utilisées dans les zones soumises à des bombardements chimiques de l'aviation soviétique.

Attention ! Les profils ne sont pas tous à la même échelle !

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005 / 2006



> Les femmes et la guerre
> Martin Van Creveld
> Éditions du Rocher
> Édité en 2002
> 306 Pages in 8.
Voir www.amazon.fr

Le thème abordé avec cette fiche de lecture est moins une question d'histoire militaire qu'un sujet relevant de la polémologie chère au sociologue Gaston Bouthoul[1]. Il s'agit en effet de savoir quelle fut et quelle pourrait être la place des femmes dans les guerres et les armées.

Cette question est bien évidemment d'actualité puisque nous constatons aujourd'hui l'arrivée massive de personnels féminins au sein des forces armées occidentales, y compris dans les unités combattantes. Malgré l'ampleur de cette évolution, peu d'études se sont sérieusement penchées sur les implications et les conséquences de ce phénomène. Et c'est bien là l'un des premiers mérites de l'ouvrage dont nous faisons l'analyse. Avec ce livre, Martin Van Creveld ajoute à ses compétences reconnues d'historien militaire sa connaissance approfondie de l'expérience de la mixité réalisée par *Tsahal*, l'armée israélienne, qui fut pionnière en la matière.

Pour commencer, l'auteur entame un tour d'horizon complet des rapports ayant existé entre la guerre au sens large du terme et les femmes. À cette occasion, il décrypte les mécanismes qui amenèrent une ou plusieurs femmes à se retrouver impliquées dans des conflits, ce en qualité de causes, d'objets, d'acteurs ou de victimes. Il retrace ensuite, à travers les âges, tous les exemples connus de guerres dans lesquelles des femmes furent impliquées en tant que soldats ou chefs d'armée, qu'il s'agisse de cas historiquement avérés tels que Jeanne d'Arc et les guerrières du Dahomey, ou de légendes, dont les amazones.

Ces analyses amènent le lecteur à reconsidérer un certain nombre d'exemples fréquemment cités pour illustrer les apparitions sporadiques des femmes sur les champs de bataille, des exemples souvent contestables quant à leur réalité ou bien leur ampleur.

C'est ainsi que l'analyse objective, chiffres à l'appui, des principaux engagements des femmes dans la guerre montre que ceux-ci relèvent plus du mythe que de la réalité, y compris pour les plus récents d'entre-eux. Par exemple, la participation des femmes à la Grande Guerre Patriotique au sein de l'Armée Rouge n'eut rien d'exceptionnel par rapport aux usages de l'époque. Au-delà de quelques unités de combattantes principalement constituées pour des raisons de propagande, les statistiques montrent que le ratio homme/femme dans l'armée soviétique ne dépassa ni celui des autres armées alliées (3 % des effectifs) ni celui de la *Wehrmacht* (2,3 %). D'ailleurs, ces mêmes analyses démontrent qu'avec les fameuses « *Lotta* », ce fut la Finlande qui mobilisa le plus de femmes-soldats au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Plus généralement, Van Creveld explique que la participation des femmes dans les unités combattantes est liée à un contexte insurrectionnel ou de grands désordres (Espagne 1936, maquis yougoslaves ou grecs, Union Soviétique 1941, Israël 1948), mais qu'elle tend à disparaître au fur et à mesure que les armées s'organisent pour se rapprocher de structures plus « classiques ». Les femmes qui demeurent sous l'uniforme se retrouvent alors limitées à des fonctions qui leurs sont classiquement dévolues : services de l'arrière (téléphone, bureaux, logistique, etc.), soins aux blessés et, plus récemment, défense antiaérienne, détections radars, convoyage d'avions et d'autres rôles où elles firent preuve d'un grand courage sans pour autant tenir un rôle en première ligne. Il ressort ainsi de cet ouvrage que, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer de prime abord, la mixité des unités de combat est une caractéristique spécifique du recrutement militaire postérieur à 1945 et plus particulièrement d'armées occidentales peu ou pas impliquées dans des conflits directs.

Mais le livre dont il est question ne se limite pas à cette seule conclusion, dans le sens où l'auteur analyse également les difficultés engendrées par l'arrivée des femmes au sein de l'institution militaire : sélection, recrutement, entraînement, casernement, promotion, encadrement, uniformes, matériels, réglementation, etc. Et le moins que l'on puisse en dire, c'est que l'on est loin d'avoir trouvé des réponses satisfaisantes aux problèmes posés par l'incorporation des femmes au sein des unités combattantes ! Ainsi, force est de constater qu'il existe des différences physiologiques irréductibles entre les hommes et les femmes : résistance physique à l'effort, corpulence, répartition de la masse musculaire, etc. Or, ces différences rejaillissent sur la capacité des femmes à faire face aux exigences d'une guerre moderne. Elles impliquent, entre autres, de repenser les méthodes d'entraînement ainsi que les matériels afin qu'ils puissent être manipulés, armés, entretenus et réparés par des femmes.

Pour illustrer ses propos, l'auteur expose les différentes solutions imaginées par les armées occidentales pour pallier les difficultés rencontrées par la majorité des femmes lors du « sacro-saint » parcours du combattant. Face à ce cas précis, les autorités militaires peuvent choisir de ne rien changer, au risque de multiplier le nombre de fractures dites « de fatigue » et de voir les effectifs féminins se réduire au sein des unités, ou bien d'alléger le parcours pour les femmes-soldats, en réservant les épreuves les plus pénibles aux hommes. Dernière solution qui, outre la rupture de l'esprit de corps et de la cohésion, peut générer des problèmes de baisse d'efficacité dans l'unité.

Les derniers chapitres du livre s'articulent autour d'une conclusion surprenante, l'auteur ayant relevé une corrélation directe entre le taux de mixité d'une unité et ses difficultés de recrutement. Autrement dit, selon Van Creveld, plus une unité comporterait de femmes et plus les hommes rechigneraient à s'y engager ! Toujours selon l'auteur, ce serait là l'une des explications du succès étonnant en terme de recrutement de certaines unités, comme la Légion Étrangère, qui refusaient encore, à la date de publication du livre, l'incorporation de femmes dans leurs rangs. Ces évolutions constatées sur les trente dernières années au sein des pays occidentaux font aujourd'hui qualifier la féminisation de l'armée de « succès vide ».

Vous l'aurez compris, « *Les Femmes et la guerre* » est un livre indispensable à ceux qui s'interrogent sur les implications de cette évolution sociologique. De plus, il s'agit d'un ouvrage original et parfois même amusant, l'auteur décrivant par exemple l'irruption de féministes à l'une de ses conférences pour réclamer « le droit de tuer comme des hommes » ou encore le silence « gêné » d'officiers d'unités mixtes assistant à des débats sur la féminisation de l'armée. Grâce à ce livre, nous pouvons aujourd'hui poser les bases d'une situation qui ne peut qu'évoluer : la mixité d'une armée est directement liée à son absence d'engagement dans un conflit mais implique inéluctablement une baisse de son efficacité et une aggravation de ses difficultés de recrutement. Et cette baisse d'efficacité, qui va s'ajouter à celle induite par les réductions budgétaires, ne peut durablement être assumée sans remettre en cause irrémédiablement la sécurité collective du pays concerné.

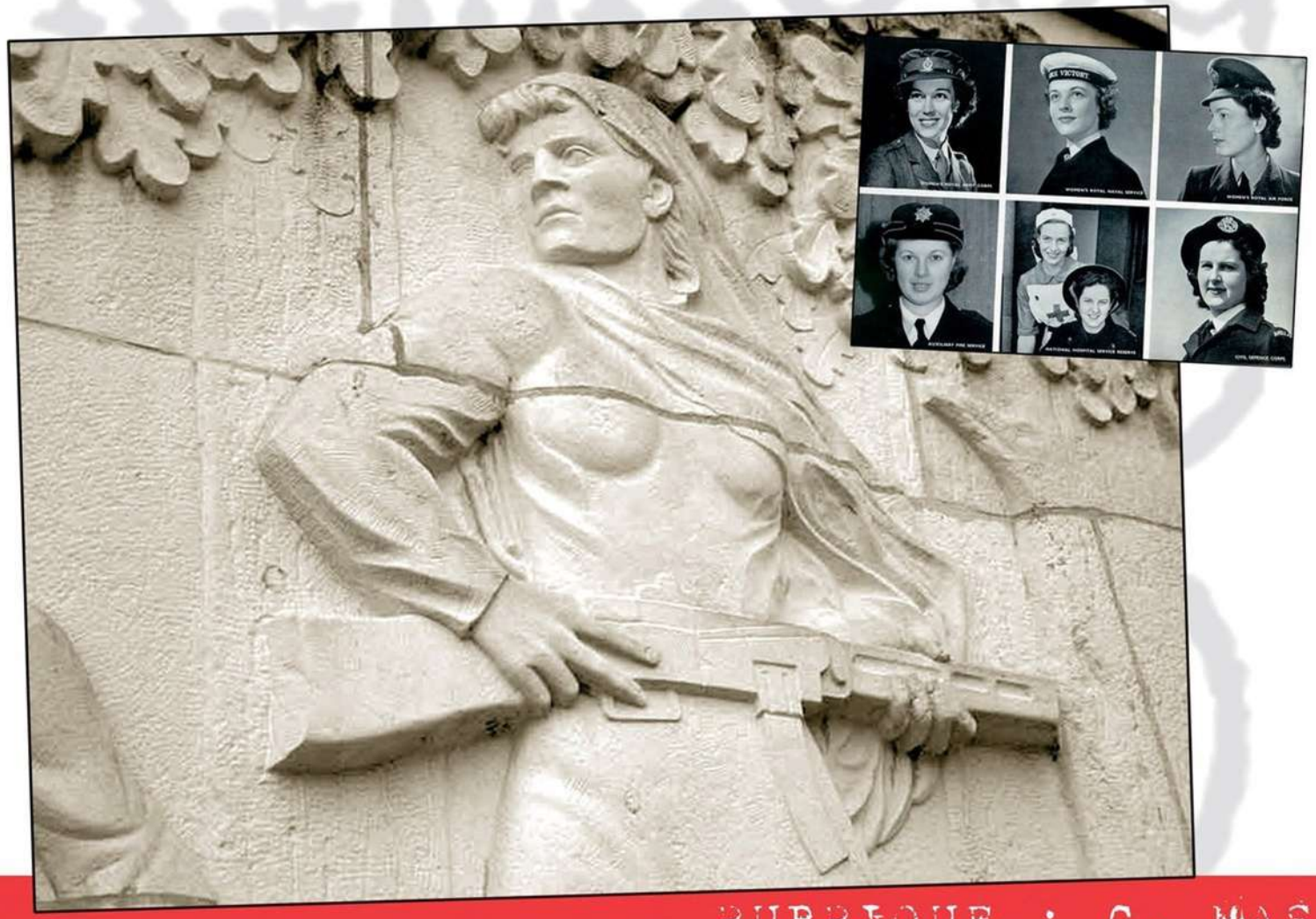
S'il peut parfois s'avérer possible de discuter certains exemples cités dans ce livre, notamment la question des femmes dans l'armée soviétique ou israélienne, qui sont fortement remis en cause en terme d'effectif et d'importance, il n'en demeure pas moins que les conclusions de Van Creveld sont étonnantes et n'obéissent manifestement pas au « politiquement correct » qui prédomine actuellement. D'ailleurs, par le biais de la question de la féminisation des armées, l'auteur pose une nouvelle problématique : quelle place dans nos sociétés souhaitons-nous donner à l'institution militaire ?

[1] Rappelons en deux mots que le terme de « polémologie »désigne l'analyse des conflits sous les angles historique, sociologique et psychologique.

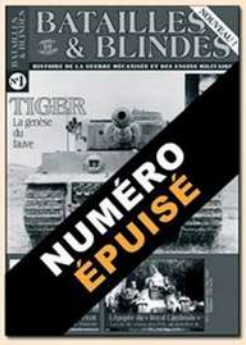
Page d'en face, en haut :
Correspondantes de guerre américaines des revues « Life », « Time » et « Newsweek » photographiées à Londres en février 1943. Le brassard noir frappé d'un C blanc indique « War Correspondents ».
US Nara / Signal Corps Photo # ETO-HQ-43-1195

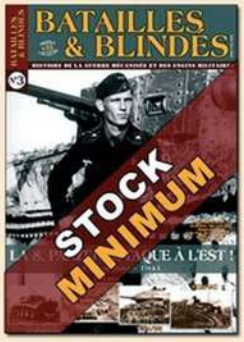
Ci-dessous :
Élément d'un bas-relief soviétique représentant une femme-soldat russe armée d'un pistolet-mitrailleur en 1945. Érigé après-guerre à Berlin, ce monument est dédié la gloire de l'Armée Rouge victorieuse du *III. Reich* ainsi qu'aux sacrifices du peuple soviétique. De nos jours, cette sculpture est encore visible dans la capitale allemande.
DR

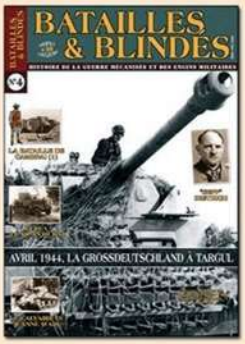
En médaillon :
Extrait d'un prospectus britannique datant de la Seconde Guerre mondiale invitant les Anglaises à rejoindre les unités auxiliaires des forces armées de sa Majesté.
Coll. Yannis Kadari

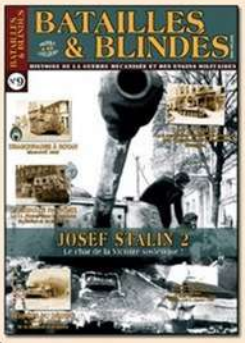


COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD !

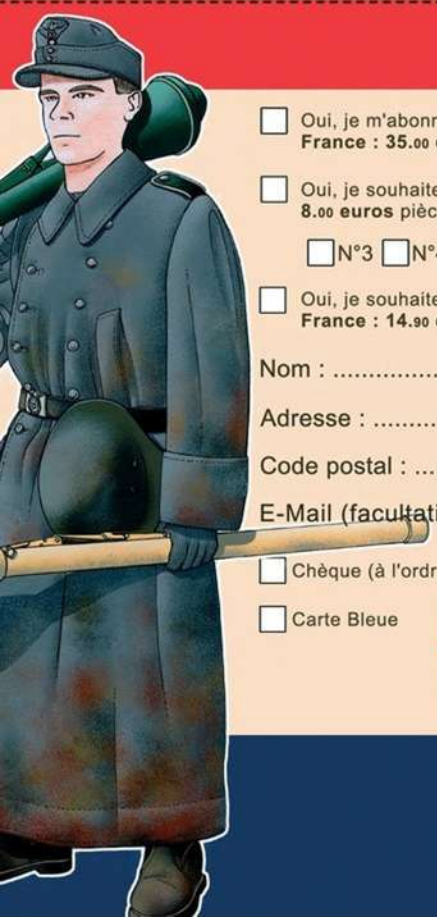








Char soviétique BT-7 capturé par l'Armée allemande - Unité inconnue - 1943 © M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005/2006



BON DE COMMANDE

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du **n°13 inclus.**
France : 35.00 euros - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 euros - Reste du monde : 45.00 euros

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de **Batailles & Blindés** cochés ci-dessous au prix de **8.00 euros** pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations.

☐N°3 ☐N°4 ☐N°5 ☐N°6 ☐N°7 ☐N°8 ☐N°9 ☐N°10 ☐N°11

☐ Oui, je souhaite recevoir le premier hors-série de Batailles & Blindés sur la **bataille de Berlin** en 1945.
France : 14.90 euros - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.00 euros - Reste du monde : 22.00 euros

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

E-Mail (facultatif) : ..... Téléphone (Facultatif) : .....

☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) ☐ Mandat Postal ☐ Virement SWIFT (nous consulter afin d'obtenir nos BIC et IBAN)

☐ Carte Bleue VISA EUROCARD MasterCard

Numéro ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ..... / ..... Signature :

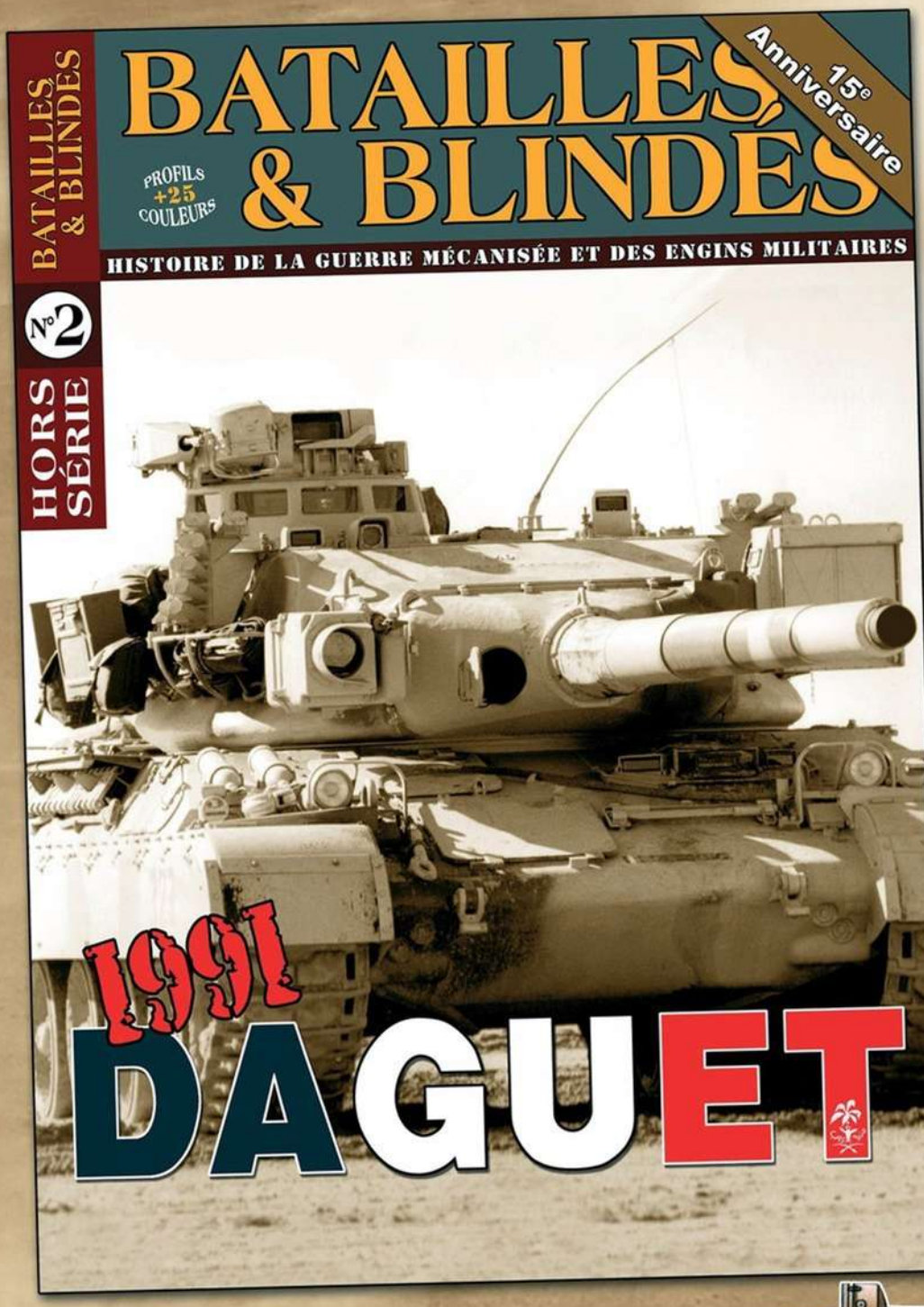
Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

Caraktère
Service des abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille - France

Personnages © H. Cance / Batailles & Blindés, 2005

1991 - L'ARMÉE FRANÇAISE DANS LA GUERRE DU GOLFE

15e Anniversaire !

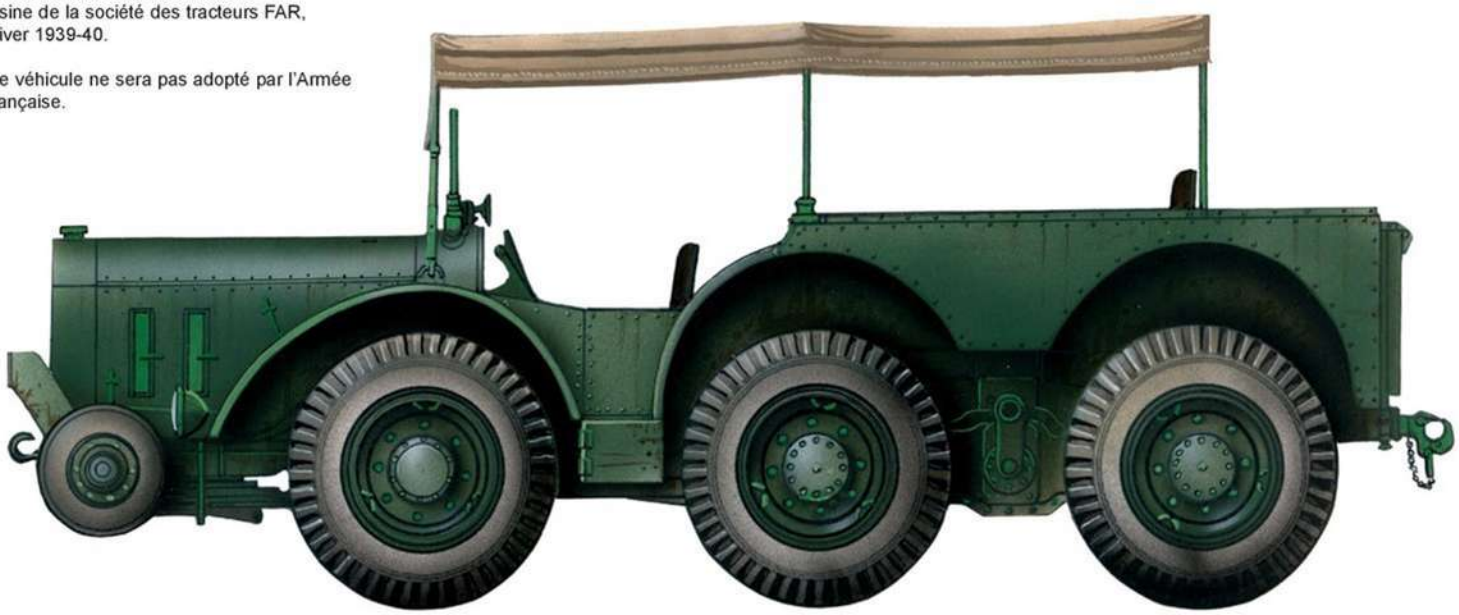
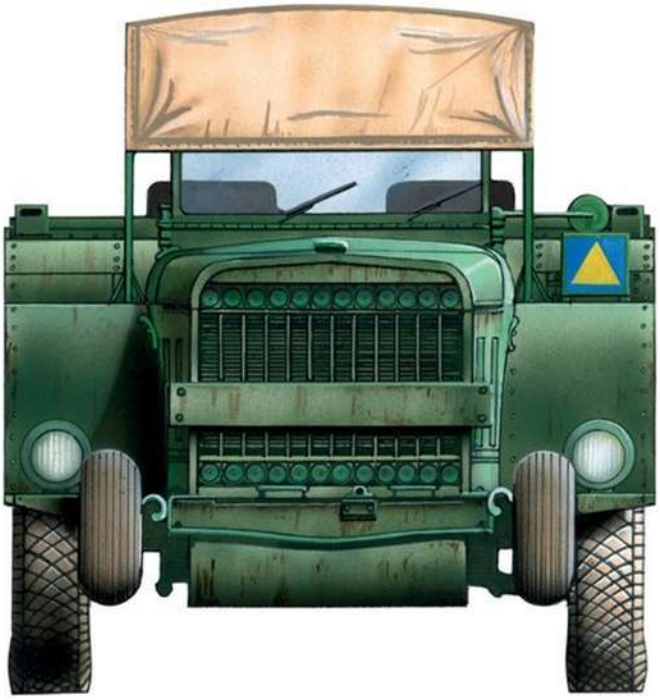
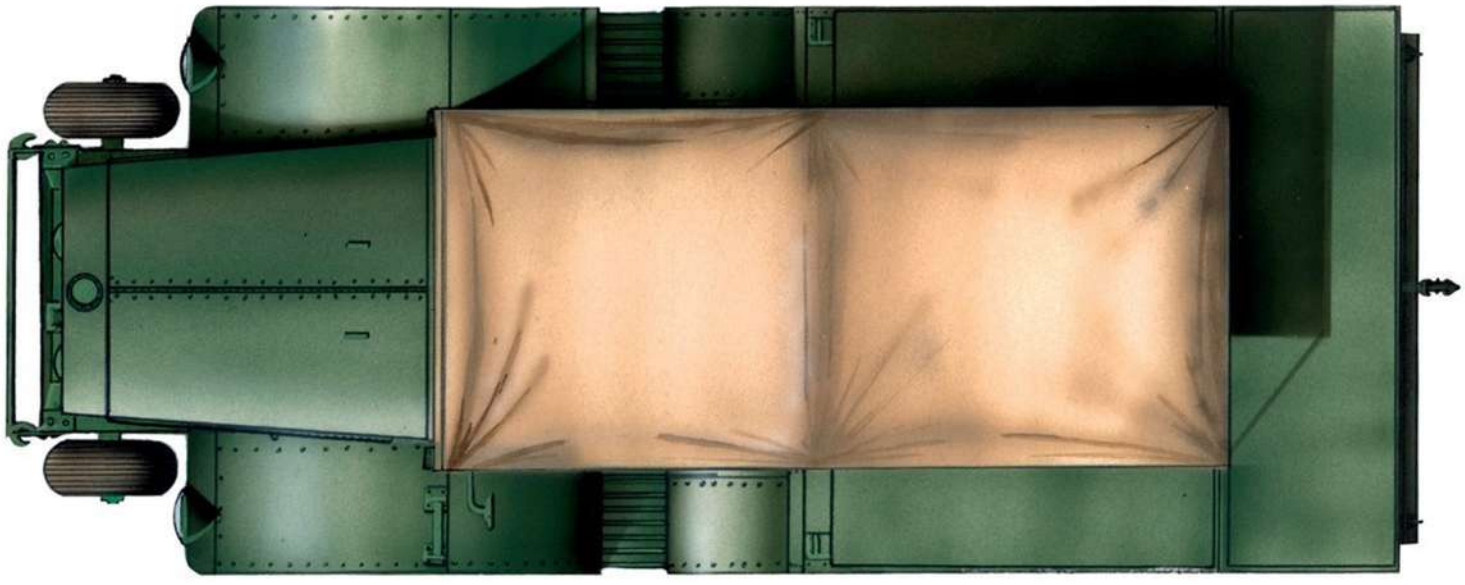


- **88 pages**
  Dos carré collé
- **Nombreuses photos inédites en couleurs**
- **Planches de profils en couleurs**
- **Fiches techniques des matériels (avec plans)**
- **Cartes détaillées des opérations**
- **Récit des combats par l'ex-chef de corps du 4e Dragons (AMX 30B2)**
- **Participation de Yves Debay, Reporter de Guerre et directeur de la revue "Assaut"**

SORTIE EN KIOSQUE FÉVRIER 2006*

*La date précise de publication sera indiquée dans le prochain numéro de Batailles & Blindés.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005 / 2006

Démonstrateur Chenard & Walker-FAR TT3,
Centre d'essai de Gennevilliers,
Usine de la société des tracteurs FAR,
Hiver 1939-40.

Ce véhicule ne sera pas adopté par l'Armée française.